



Les jeunes du sud de l'Alsace face à la mobilité professionnelle transfrontalière

**Rapport
30 janvier 2015**

Vincent Goulet
SAGE/CNRS-Université de Strasbourg
vgoulet@unistra.fr



Cette recherche a bénéficié des financements suivants :

- Fondation Entente Franco-Allemande
- Ministère du Travail, de l'Emploi, de la Formation professionnelle et du Dialogue social (Directe Alsace unité territoriale 68)
- Office Franco-Allemand de la Jeunesse
- Département du Haut-Rhin
- Regio du Haut-Rhin



Cette recherche n'aurait pas non plus été possible sans le soutien et la participation active de :

- Hélène Michel, directrice du SAGE, l'équipe administrative du laboratoire (Estelle Czerny, Lionel Bouton, Fatima Gomis), ainsi que Céline Monicolle et Victor Lepaux qui ont travaillé sur les statistiques et les graphiques,
- Stefan Seidendorf, directeur adjoint de l'Institut Franco-Allemand de Ludwigsburg,
- Angeliki Koukoutsaki-Monnier, maître de conférences à l'UHA et membre du CREM (Centre de Recherche sur les Médiations),
- Laurence Becker, chargée de mission au Comité d'Action économique du Haut-Rhin et secrétaire générale de la Regio Haut-Rhin,
- Erwann Dumont et Pauline Bauer du Service Etudes, Statistiques et Evaluation de la Direccte Alsace,
- Didier Taverne, Directeur des études de l'Agence d'Urbanisme de la Région Mulhousienne.

Que soient également remerciés :

- les responsables des formations et des Missions locales qui ont bien voulu faciliter les entretiens, en particulier Mesdames Fernandez, Greiger et Lett, ainsi que Messieurs Adam, Stadelin et Werner,
- les membres du groupe d'accompagnement scientifique, en particulier Wiebke Keim et Cédric Duchêne-Lacroix,
- et enfin les jeunes du sud de l'Alsace qui ont bien voulu répondre favorablement à la demande d'entretien.

Table des matières

Introduction.....	9
Définition de la population enquêtée : les 15-29 ans	10
Recueils des données et matériaux d'enquête	11

Première partie : Approche statistique

Evolution du nombre de travailleurs frontaliers en Alsace et dans le Haut-Rhin.....	12
Analyse statistique des jeunes travailleurs frontaliers et jeunes demandeurs d'emploi du Haut-Rhin	13
1. La distance et le temps d'accès aux emplois, des facteurs déterminants ?.....	14
2. L'attraction de la Suisse.....	15
3. ... et le décrochage vers l'Allemagne	19
4. Le niveau d'études des jeunes travailleurs frontaliers et chômeurs.....	21
4.1. Une faible qualification générale des jeunes du Haut-Rhin	21
4.2. Quelle qualification pour les emplois frontaliers ?.....	23
4.3. Des jeunes frontaliers surqualifiés pour les postes qu'ils occupent ?.....	29
Analyse secondaire du questionnaire « jeunes chômeurs alsaciens ayant des connaissances en allemand »	31
1. Caractéristiques générales des répondants.....	31
2. Une connaissance superficielle du Baden Wurtemberg.....	33
3. Une mauvaise connaissance du marché de l'emploi du BW	34
4. Le projet d'aller travailler dans le BW	35
5. La « barrière de la langue ».....	37

6. La perception des conditions de travail en BW	39
7. La reconnaissance du diplôme	39
8. La question des transports	41
9. L'accompagnement à la recherche d'emploi.....	42

Deuxième partie : Analyse des entretiens

Note méthodologique.....	44
1. Les attitudes face à la mobilité professionnelle géographique.....	49
1.1. Attitude « peu mobile » : une forte propension à rester sur place si tout va bien 50	
1.2. La mobilité comme réponse à une situation ou à un sentiment de blocage	53
1.3. Profil « mobile lointain » : entre aspiration, projet et rêverie	56
1.4. Une « mobilité mercenaire » vers la Suisse ?	58
1.4.1. Le goût de l'argent.....	58
1.4.2. Modernité et libéralisme	60
1.4.3. L'envers du décor	63
1.5. Le travail frontalier, une solution de compromis ?.....	66
2. Les dispositions culturelles alsaciennes à la mobilité frontalière	68
2.1. Une fréquentation régulière du Bade.....	69
2.2. Une bonne image de la vie en Allemagne	74
2.3. Mais une connaissance souvent superficielle de l'Allemagne	77
2.4. Le dialecte alsacien comme ressource ?.....	79
2.5. Une forte présence de l'allemand à l'école	81
2.6. Contre-exemple : des « Français de l'intérieur » bien éloignés de la culture germanique	83
3. Les obstacles à la mobilité frontalière	86

3.1.	Le manque général de formation professionnelle et les difficultés d'orientation	86
3.2.	Méconnaissance du marché de l'emploi transfrontalier	88
3.2.1.	Les niveaux de salaire	90
3.2.2.	La durée du travail	91
3.2.3.	Doutes sur la reconnaissance des diplômes	92
3.2.4.	Conditions de travail	92
3.2.5.	Organisation, rigueur, goût du travail bien fait	93
3.3.	Le manque de sources d'information	94
3.3.1.	Une faible fréquentation des médias d'information	94
3.3.2.	Pas d'information sur les dispositifs frontaliers	98
3.4.	Manque de moyens de transports	101
4.	La question de la langue allemande	106
4.1.	Une typologie des rapports à l'allemand	106
4.1.1.	Aversion et blocage	106
4.1.2.	Une expérience scolaire douloureuse de l'allemand	108
4.1.3.	Un rapport parfois détendu chez les moins diplômés	114
4.1.4.	Un fort complexe chez les plus diplômés	116
4.2.	Les possibles façons d'apprendre l'allemand	118
4.2.1.	Apprendre la langue de façon plus vivante	119
4.2.2.	Mettre en place des cours pour débutants	121
4.2.3.	Mobiliser le réseau des proches germanophones	124
4.2.4.	Favoriser l'immersion	126
4.2.5.	Français – allemand - anglais, le « trio gagnant »	129
5.	Autres thèmes repérés	132
5.1.	Enfants d'immigrés : un capital interculturel et de mobilité ?	132

5.2. Le rôle des parents	135
--------------------------------	-----

Synthèse de l'étude

1. Une jeunesse « casanière » ?	137
2. La mobilité comme réponse à une situation de blocage	138
3. La forte attirance des salaires suisses	138
4. Peu d'envie d'aller travailler en Allemagne... ..	140
5...mais une bonne perception du pays de Bade	140
6. Les obstacles à la mobilité frontalière	141
6.1. Le manque de formation	141
6.2. Méconnaissance du marché de l'emploi allemand.....	143
6.3. Le manque de sources d'information.....	143
6.4. Des moyens de transports problématiques.....	144
7. La question de la langue allemande.....	145
7.1. Le dialecte alsacien comme ressource ?.....	146
7.2. Une forte présence de l'allemand à l'école... ..	146
7.3. ... mais une expérience scolaire douloureuse et complexe d'infériorité linguistique.....	147
7.4. Un rapport à l'allemand différent selon le niveau d'étude.....	147
7.5. Les possibles façons d'apprendre l'allemand.....	148

Bibliographie de travail

.....	150
-------	-----

Conclusion et pistes d'action

Une jeunesse désabusée	154
L'entrée dans le monde du travail : <i>Schwellenangst</i> et moment initiatique	156
Le moment opportun pour promouvoir le travail frontalier	157
Développer une culture rhénane de l'emploi	159
Assurer une continuité de l'apprentissage scolaire de l'allemand	159
Décrisper l'enseignement de l'allemand à l'école	159
Favoriser les échanges avec des jeunes allemands	160
Une présence médiatique des régions du Rhin supérieur	160
Promouvoir le travail, les formations et l'apprentissage transfrontaliers.....	161
S'assurer l'investissement des entreprises allemandes	163

Introduction

Après avoir fortement progressé en Alsace entre 1960 et 2000, le nombre de travailleurs frontaliers diminue depuis, en particulier vers l'Allemagne.

Cette population vieillit et les jeunes générations manifestent une faible propension à se projeter de l'autre côté des frontières.

Fondée sur des analyses statistiques secondaires et sur une enquête qualitative auprès d'une quarantaine de jeunes de 17 à 30 ans, cette recherche a pour objectif de mieux comprendre les différents facteurs économiques, sociaux et culturels qui expliquent cette réticence à « passer la frontière » pour trouver un emploi.

Comment les jeunes Alsaciens d'aujourd'hui envisagent-ils le travail frontalier ? Pourquoi l'Allemagne n'attire plus, tandis que la dynamique vers la Suisse profite plutôt aux jeunes allemands qu'aux jeunes alsaciens (Hochstetter, 2013) ? Est-ce seulement une question de langue ou d'autres facteurs culturels et sociaux expliquent-ils cette faible propension à passer la frontière ? Quels sont les leviers sur lesquels pouvoirs publics et société civile peuvent éventuellement jouer pour favoriser la mobilité frontalière ?

Pour proposer des éléments de réponse à ces questions, cette recherche a exploré les univers mentaux des « jeunes », leurs perceptions du monde, leur système de valeur, leurs aspirations.

Ce rapport est présenté en deux parties : une exploration statistique sur une population de jeunes travailleurs frontaliers (p.12) et de jeunes demandeurs d'emplois alsaciens, une analyse des entretiens semi-directifs réalisé en Alsace du sud (p. 44). Une synthèse (p. 137) permet d'avoir une vue d'ensemble des résultats quantitatifs et qualitatifs. Une conclusion (p. 154) propose enfin des pistes concrètes d'action pour faciliter la mobilité professionnelle transfrontalière des jeunes alsaciens.

Au préalable, il convient de mieux définir ce qu'on entend par les « jeunes alsaciens ». Les « jeunes » ne forment pas un groupe social en soi, on ne peut étendre à l'ensemble d'une classe d'âge des propriétés sociales qui varient selon les contextes sociaux bien distincts dans lesquels évoluent ces individus (Bourdieu, 1984).

Définition de la population enquêtée : les 15-29 ans

Comment délimiter objectivement le groupe des « jeunes » ?

Deux individus du même âge peuvent avoir une position différente dans le cycle de vie ou encore avoir des conditions de vie qui les séparent radicalement. Comme point de départ, nous avons adopté cette « définition provisoire » du « jeune » :

« Individu sans charge familiale, en cours de formation qualifiante ou, bien que diplômé, n'ayant pas encore une activité professionnelle stable et des revenus réguliers pour se considérer comme pleinement intégré dans le monde professionnel. »

Si cette définition du « jeune » désigne une étape dans le cycle de vie, c'est-à-dire la période entre la fin des études et le début de la vie professionnelle, l'approche statistique nécessite néanmoins de choisir une classe d'âge déterminée afin de recueillir et d'exploiter des données.

En France l'âge minimum légal pour travailler est 16 ans, ce qui constitue une première borne.

En revanche, à partir de quel âge considérer qu'un individu ne peut plus « être un jeune » et donc cesse de pouvoir faire partie de la population enquêtée ?

Selon l'Insee, en Alsace, le point statistique d'accès à l'activité est 25 ans :

« Jusqu'à 25 ans, le taux d'activité croît continuellement. À cet âge, neuf jeunes sur dix sont actifs, ce qui correspond au niveau d'activité de la population régionale âgée de 25 à 54 ans. Le taux d'activité des jeunes de 25 à 28 ans se situe quant à lui au niveau de la moyenne métropolitaine » (Insee, 2013).

Cependant, les entretiens réalisés à la Mission locale de Mulhouse (Sémaphore) nous ont mis en présence de nombreux « jeunes » de plus de 25 ans (certains avaient même 30 ou 31 ans), qui cherchent un emploi ou une formation. Cette population ne doit pas être écartée de l'étude, car, nous le verrons, c'est souvent après des difficultés d'accès à l'emploi que se pose réellement pour les individus la question de chercher du travail à l'étranger.

Par ailleurs, avec l'allongement de la durée des études et les difficultés d'insertion des « jeunes », un consensus se dégage pour intégrer les individus de moins de trente ans dans la « population jeune ». Ainsi la Région Alsace a développé un « projet régional de la jeunesse 2010 – 2014 » qui a concerné tous les jeunes de 15 à 28 ans. Cette tranche

d'âge a été retenue avec l'Insee Alsace pour pouvoir agir « au plus près des réalités ». Par ailleurs, de nombreux organismes publics ont choisi la tranche des 15-29 ans pour étudier les « jeunes », comme la Direction de l'animation de la recherche, des études et des statistiques du Ministère du Travail, de l'Emploi, de la Formation professionnelle et du Dialogue social.

Nous avons donc choisi d'étudier les 15-29 ans de façon à aussi désigner un horizon, celui de l'intégration d'une génération dans le monde du travail.

Recueils des données et matériaux d'enquête

Les analyses suivantes ont été rédigées à partir des sources suivantes :

- Statistiques du recensement de la population, département du Haut-Rhin, 2011 (INSEE)
- Statistiques des demandeurs d'emploi, département du Haut-Rhin, 2013-2014 (Pôle Emploi)
- Analyse secondaire d'une enquête par questionnaire auprès de demandeurs d'emploi alsaciens parlant allemand - 253 répondants âgés de 17 à 29 ans, 2013 (Strasbourg Conseil/Deutsch-Französisches Institut/Euro Institut)
- Analyse secondaire d'entretiens (20 individus) de jeunes de la région de Strasbourg, 2013 (Strasbourg Conseil/Deutsch-Französisches Institut/Euro Institut)
- Entretiens qualitatifs auprès de 37 jeunes Haut-Rhinois de 17 à 20 ans entre juillet et novembre 2014 :
 - Chômeurs avec ou sans qualification (Missions locales et Neuf-Breisach et Mulhouse)
 - Lycéens en formation BTP – Formation initiale et alternance (Cernay)
 - Etudiants en IUT (DUT logistique, LP communication) (Mulhouse)
 - Etudiants en Master informatique et gestion - Formation initiale et alternance (Mulhouse)
- Entretiens informels avec une dizaine de responsables de formation, conseillers d'orientation et acteurs du transfrontalier, ainsi qu'avec quelques parents.

Première partie :

Approche statistique

Evolution du nombre de travailleurs frontaliers en Alsace et dans le Haut-Rhin

Le nombre de travailleurs frontaliers a fortement progressé en Alsace entre 1960 et 2000, passant de 9 000 à 70 000 personnes. Depuis, on constate une réticence croissante des travailleurs alsaciens à se projeter de l'autre côté des frontières, en particulier vers l'Allemagne.

En 2012, on comptait en Alsace 60 000 travailleurs frontaliers, soit 8,5 % de moins qu'en 2000. Cette baisse concerne principalement le pays de Bade (36 000 travailleurs frontaliers en 2000, 26 000 en 2012), tandis que le nombre de travailleurs frontaliers vers la Suisse du Nord-Ouest, après avoir augmenté diminue légèrement (30 000 en 1990, 34 500 en 2008, 32 500 en 2012)¹.

En 2012, 32 000 Haut-Rhinois allaient travailler vers la Suisse et seulement 7000 en Allemagne sur une population active de 365 000 personnes. Pourtant, la région sud du Rhin supérieur reste marquée par une forte asymétrie des marchés de l'emploi, avec un taux de chômage actuellement inférieur à 4 % en Bade-Wurtemberg, inférieur à 3 % en Suisse du Nord-Ouest et supérieur à 11 % dans la région de Mulhouse.

Au sud de l'Alsace, les frontaliers se concentrent autour de Saint-Louis et se rendent dans l'agglomération bâloise tandis que le nombre de frontaliers résidant dans les zones d'emploi de Colmar ou de Sélestat et travaillant à Fribourg-en-Brigau a diminué de plus de 20 % entre 1999 et 2008. Le nombre de frontaliers a également diminué dans la zone d'emploi de Mulhouse (-7% entre 1999 et 2008) (Insee, 2011).

Le recul du travail frontalier concerne d'abord les jeunes, peu nombreux à aller travailler dans les pays voisins, particulièrement en Allemagne. Pour inscrire l'enquête dans son contexte et dégager des éléments sur les pratiques actuelles et les

¹ Chiffres tirés de Hochstetter, 2013 et Insee-Oref, 2011. Parmi les frontaliers suisses sont aussi enregistrés les citoyens suisses résidant en France.

caractéristiques des populations de 16 à 29 ans concernées par le travail frontalier, une exploration statistique a été conduite à partir des données de Pôle Emploi 2013 (transmises par la Direccte Alsace) et du recensement de la population Insee 2011 (transmise par l'AURM).

En deuxième partie de ce volet statistique est proposée une analyse secondaire d'un questionnaire diffusé auprès de personnes inscrites en Alsace à Pôle Emploi et ayant déclaré des connaissances en allemand. 253 répondants âgés de 17 à 29 ans ont été isolés de la base de données transmise par DFI et leurs réponses ont été entièrement retraitées par nos soins.

Analyse statistique des jeunes travailleurs frontaliers et jeunes demandeurs d'emploi du Haut-Rhin

Deux chiffres clés permettent de prendre la mesure du problème de l'accès à l'emploi frontalier pour les jeunes :

- En 2011, selon le recensement de la population de l'Insee, on comptait **1 286 jeunes travailleurs frontaliers (de 15 à 29 ans)**, soit environ 3 % des 39 000 travailleurs frontaliers **dans le Haut-Rhin**².
- D'octobre 2013 à septembre 2014, Pôle Emploi (PE) a enregistré dans le Haut-Rhin **17 166 demandeurs d'emploi de 15 à 29 ans** en moyenne mensuelle (un nombre d'ailleurs sous-estimé par rapport au nombre réel de jeunes sans emploi qui ne s'inscrivent pas tous à PE³).

² A titre de comparaison, en France, les 15-29 ans représentent environ 21 % de la population active (Dares, 2013).

³ Selon l'enquête Emploi de l'Insee, le taux de chômage en France chez les 15-29 ans était de 18 % en 2012.

Nous avons cherché dans un premier temps à mieux saisir le profil des jeunes travailleurs frontaliers (JTF) du Haut-Rhin pour les comparer avec celui des jeunes demandeurs d'emploi (JDE) et observer leur rapport à l'emploi.

1. La distance et le temps d'accès aux emplois, des facteurs déterminants ?

Cinq regroupements cohérents de bassins de vie ont été déterminés pour localiser ces jeunes travailleurs frontaliers (JTF) et ces jeunes demandeurs d'emploi (JDE) :

Bassin de vie	Nb de Jeunes Travailleurs Frontaliers (2011)	<i>Contribution du BV à la population de JTF (en %)</i>	Nb de Jeunes Demandeurs d'Emploi (2013)	<i>Rapport JTF/JDE</i>
St-Louis, Sierentz	582	45,3	1274	0,46
Mulhouse, Ensisheim	389	30,2	8641	0,05
Altkirch, Dannemarie	179	13,9	1098	0,16
Colmar, Neuf-Brisach	60	4,7	3649	0,02
Guebwiller, Thann-Cernay	43	3,3	2048	0,02
Autre BV	33	2,6	1850	0,02
Total	1286	100,0	18560	0,07

Note : Le rapport JTF/JDE permet d'évaluer le possible impact de l'emploi frontalier sur le taux de chômage (enregistré par Pôle Emploi) des jeunes de 15 à 29 ans. Plus le rapport est élevé, plus le travail frontalier permet de limiter le nombre de chômeurs.

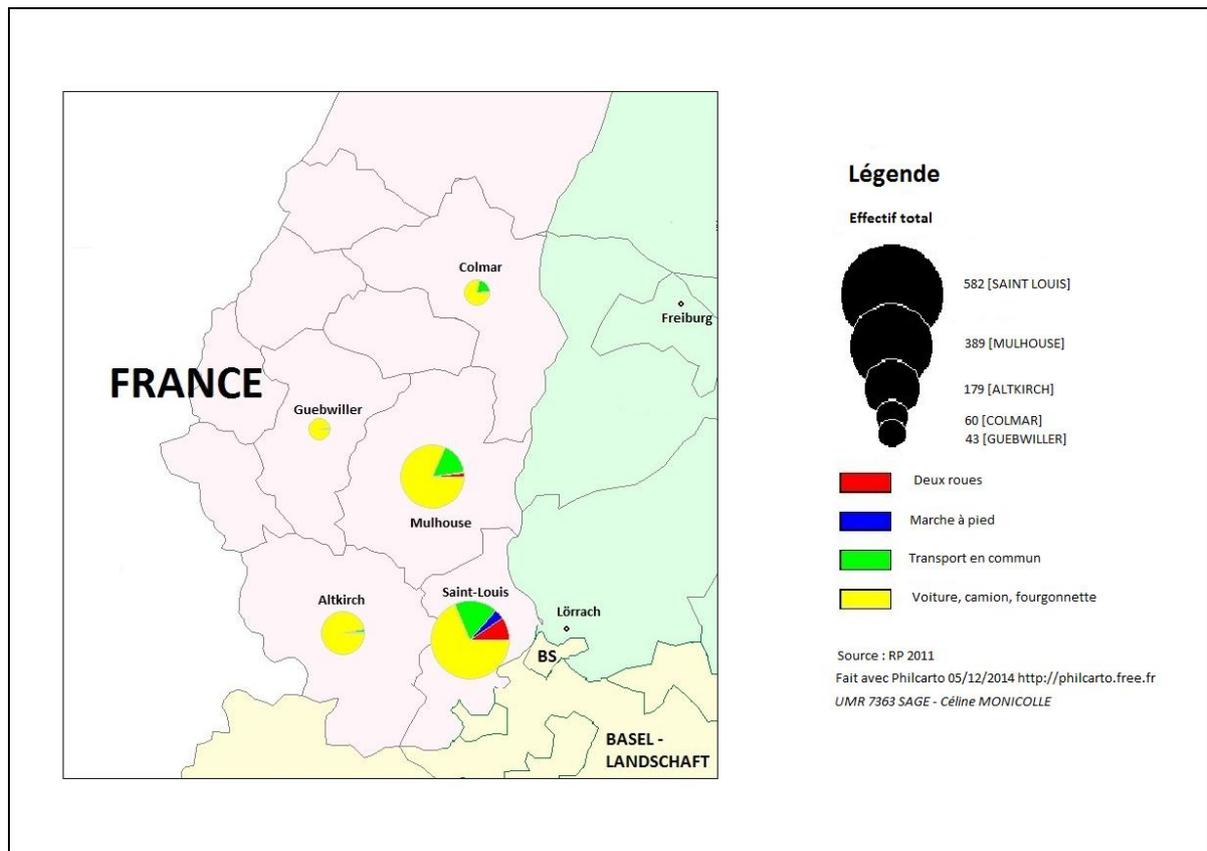
Sur les bassins de vie de Saint-Louis et Sierentz, et dans une moindre mesure d'Altkirch et Dannemarie, le travail frontalier semble être une vraie alternative au chômage pour les jeunes.

En revanche, sur le bassin de vie de Mulhouse et Ensisheim, malgré un nombre absolu non négligeable, le nombre de jeunes travailleurs frontaliers est très faible par rapport au nombre de jeunes demandeurs d'emploi.

Dans les autres bassins de vie, « l'effet frontière » est quasiment nul.

Le travail frontalier des jeunes est actuellement très localisé au sud du département.

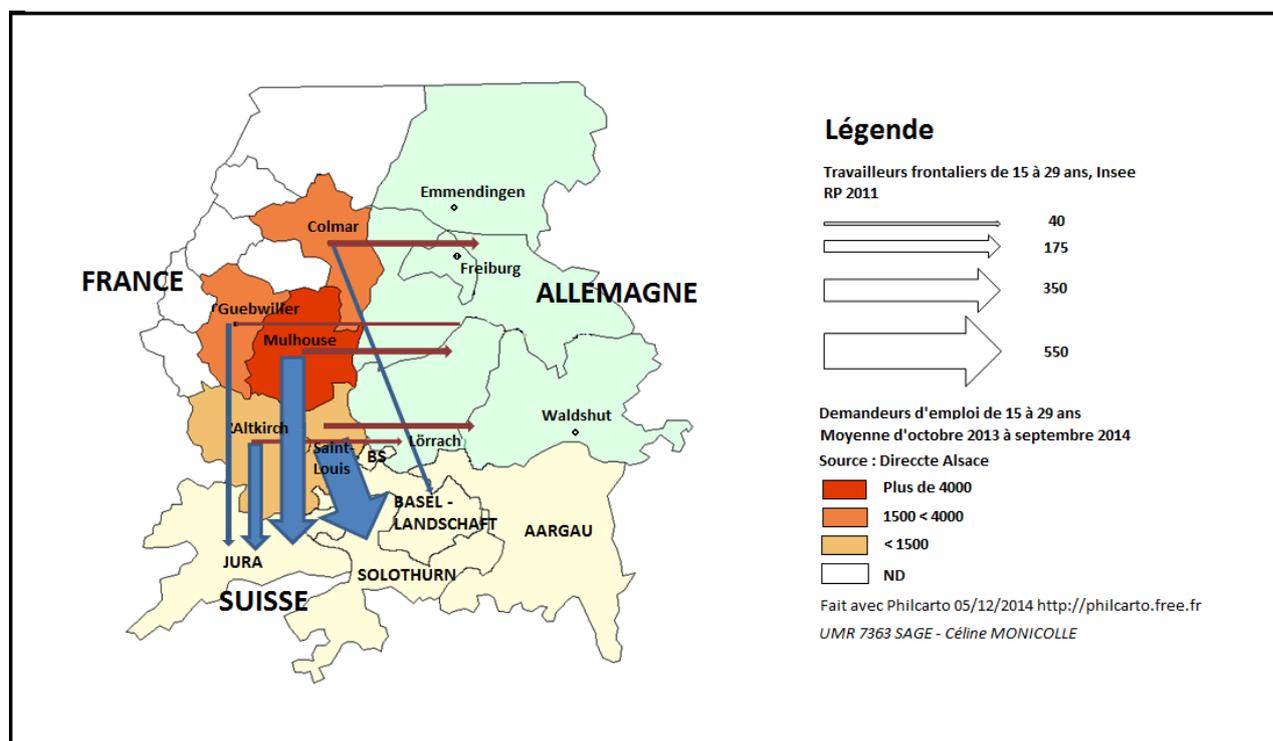
La contribution des transports publics à cette mobilité, sans être massive, est significative pour les BV où réside le plus grand nombre de JTF :



2. L'attraction de la Suisse...

Quand on considère le pays de travail, on constate une très forte attraction de la Suisse sur les jeunes travailleurs du Haut-Rhin : 9 sur 10 y travaillent contre seulement 1 sur 10 en Allemagne.

Pays de Travail	Nb JTF	%
Suisse	1148	89,3
Allemagne	138	10,7
Total	1286	100,0



La grande majorité des Jeunes Travailleurs Frontaliers du Haut-Rhin travaille dans une région germanophone (seuls 89 travaillent en Suisse Romande, principalement dans le Jura suisse). **Pour ceux-là au moins, l'obstacle de la langue ne parait pas rédhibitoire.** Il restera à comprendre dans quelle mesure cet obstacle peut être significatif pour les autres jeunes alsaciens, notamment ceux au chômage.

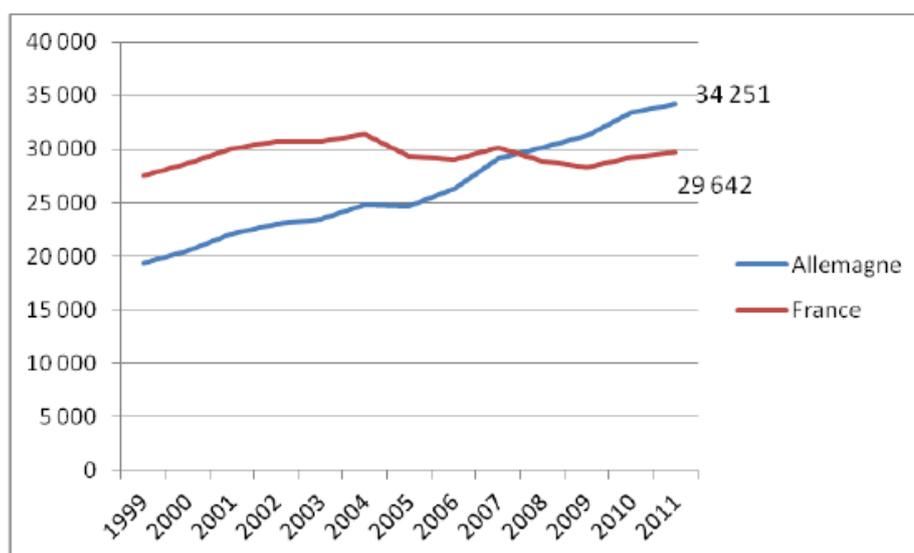
Langue de la Zone d'emploi	Nb JTF	%
Allemand	1197	93,08
Français	89	6,92
Total	1286	100

Globalement, l'augmentation récente du nombre de travailleurs frontaliers au Sud du Rhin supérieur vers la Suisse a surtout concerné les Allemands :

„Aus Deutschland ist die Zahl der aktiven Grenzgänger von 2002 bis 2012 von 34 000 auf 56 000 gestiegen (+ 65 %). Die meisten wohnten 2012 in den Landkreisen Lörrach (20 000) und Waldshut (14 000).“ (Hochstetter, 2013, p. 8).

Il est souvent souligné que, depuis 2008, le nombre de salariés allemands travaillant dans les cantons du Nord-Ouest de la Suisse dépasse le nombre de salariés Français (MEF Saint Louis, 2011).

Evolution du nombre de salariés dans le Nord Ouest de la Suisse selon le pays d'origine



Source : MEF, OFS novembre 2011

Source : Mef de Saint-Louis, le développement de l'emploi frontalier, décembre 2011⁴. (La Suisse du N-O regroupe ici les deux Bâle et l'Argovie, lorsqu'on y inclut les cantons de Soleure et du Jura, le nombre de frontaliers français reste supérieur - voir plus loin Beck et Rhim, 2011.)

Mais une lecture plus fine par canton montre que les deux demi-cantons bâlois, bien connectés au sud de l'Alsace, ont encore une majorité de travailleurs frontaliers français (54 %), les Allemands de la région de Waldshut allant vraisemblablement plus en Argovie.

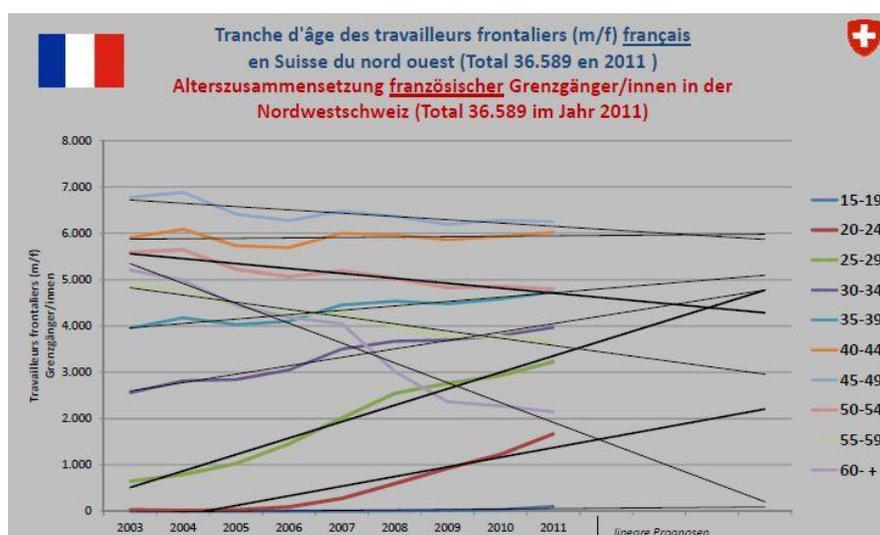
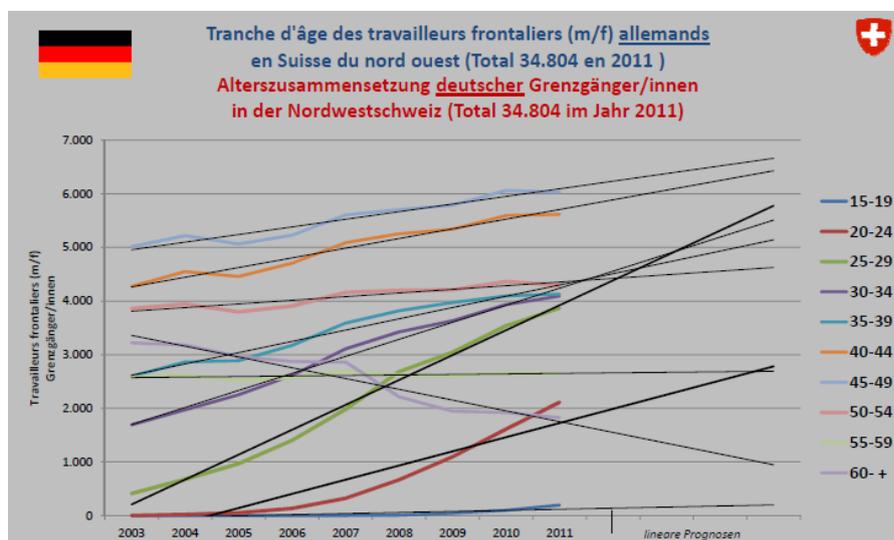
⁴ http://www.mef-s3f.eu/uploads/tx_tnewsrelatedfile/Developpement_EmploiFrontalier_02.pdf

Les salariés dans le Nord Ouest de la Suisse selon le pays d'origine (2^{ème} trimestre 2011)

Pays d'origine	Cantons de travail des salariés			
	Bâle Ville	Bâle Campagne	Argovie	Ensemble
France	17 343	11 023	1 276	29 642
Allemagne	16 088	7 732	10 431	34 251
Total	33 431	18 755	11 707	63 893

Source : MEF, OFS novembre 2011

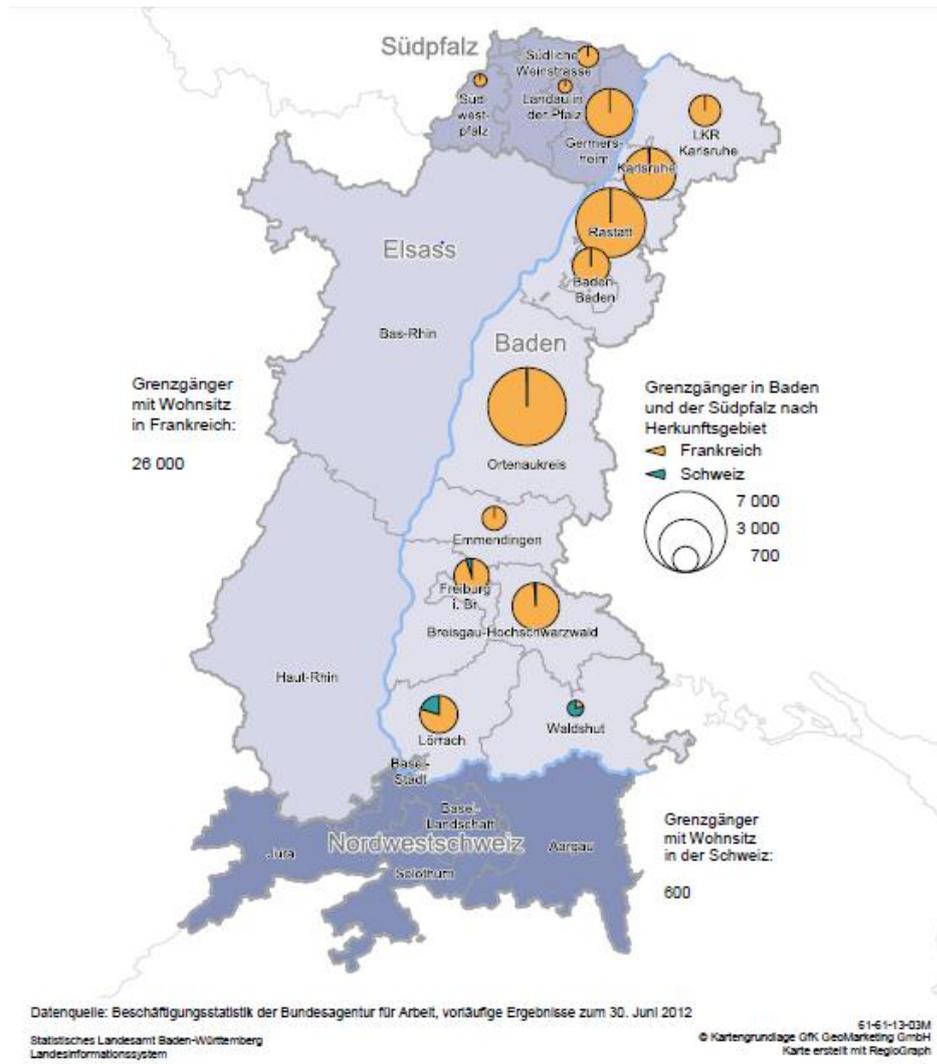
Le dynamisme du marché du travail de la Suisse du Nord-Ouest (SNO) semble profiter particulièrement aux jeunes salariés allemands. Les 20-29 ans, quasiment absents du marché de l'emploi de la SNO en 2003 ont vu leurs effectifs très fortement progresser. Cette dynamique, moins forte du côté des Français, n'en est pas moins existante.



Source : Euro Institut, Beck et Rhim, 2011.

3. ... et le décrochage vers l'Allemagne

En 2012, Bernhard Hochstetter (2013) a compté 26 000 résidents alsaciens qui viennent travailler en Allemagne :



Le Nord de l'Alsace et la région de Strasbourg sont les premiers concernés. En revanche, le nombre de travailleurs frontaliers haut-rhinois vers l'Allemagne est réduit. On l'a vu, c'est plus encore le cas chez les jeunes (seulement 138 JTF vers l'Allemagne sur 1286).

Les bassins de vie les plus proches de la frontière allemande envoient peu de jeunes travailleurs vers le Bade :

- Moins de 4 % des JTF de Saint-Louis et Sierentz travaillent à Lörrach (22 personnes),
- 7 % des JTF de Mulhouse travaillent dans les Kreise de Freiburg et du Breisgau Hochschwarzwald (27 personnes), 3 % à Lörrach (12 personnes).
- Les chiffres du bassin de vie de Colmar et Neuf-Breisach, très proches de l'Allemagne et de Freiburg, sont les plus étonnants : le nombre de JTF y est très réduit (seulement 60 personnes, dont 17 qui travaillent en Suisse). Une quarantaine de jeunes seulement travaillent dans la région de Freiburg, alors qu'ils sont 3 650 de ces deux bassins de vie à être inscrits à Pôle Emploi.

Les raisons de cet écart entre la Suisse et l'Allemagne devront être éclaircies par l'enquête qualitative.

Outre la différence des rémunérations, les moyens de transports publics, beaucoup plus nombreux et efficaces vers Bâle, jouent-ils un rôle pour des jeunes qui n'ont pas tous encore le permis ni une voiture ? Est-ce un problème d'information sur les offres d'emploi disponibles de part et d'autre des frontières ?

Toujours est-il que « les entreprises Allemandes commencent à pointer du doigt la fuite des compétences vers la Suisse » (MEF Saint Louis, 2011, p. 2) et qu'une concurrence objective oppose employeurs suisses et allemands pour attirer la main d'œuvre disponible au Sud du Rhin supérieur, qu'elle soit allemande ou alsacienne.

4. Le niveau d'études des jeunes travailleurs frontaliers et des jeunes demandeurs d'emploi

4.1. Une faible qualification générale des jeunes du Haut-Rhin

Niveau de diplôme de la population de 15-29 ans non scolarisée dans le Haut-Rhin, en 2011

(Source : RP Insee)

	Effectif	%
jamais scolarisés	869	1,1
Aucun diplôme mais scolarité jusqu'en primaire ou au collège	5 983	7,6
Aucun diplôme mais scolarité au-delà du collège	5 809	7,3
Certificat d'études primaires	339	0,4
BEPC, brevet élémentaire, brevet des collèges	3 421	4,3
Certificat d'aptitudes professionnelles, brevet de compagnon	10 824	13,7
Brevet d'études professionnelles	10 952	13,8
Baccalauréat général, brevet supérieur	5 437	6,9
Bac technologique ou professionnel, brevet professionnel ou de technicien, BEC, BEI, BEH, capacité en droit	13 603	17,2
Diplôme universitaire de 1er cycle, BTS, DUT, diplôme des professions sociales ou de santé, d'infirmier	13 549	17,1
Diplôme universitaire de 2nd ou 3e cycle (y compris médecine, pharmacie, dentaire), diplôme d'ingénieur, grande école, doctorat, etc.	8 404	10,6

TOTAL	79 189	100
-------	--------	-----

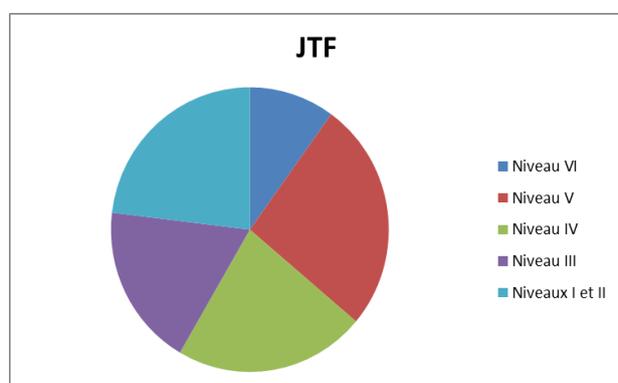
La brochure Insee « Chiffres pour l'Alsace · n°42 · avril 2013 » fait état d'une scolarisation aujourd'hui plus longue qu'en 1999 mais note une scolarisation inférieure à d'autres régions.

« En 1999, l'Alsace se classait parmi les régions où la part des jeunes âgés de 20 ans inscrits dans un établissement d'enseignement était la plus faible. Plus généralement, le taux de scolarisation des jeunes après 15 ans s'est longtemps situé parmi les plus faibles de métropole, les jeunes quittant souvent le système éducatif au cours du second degré. L'orientation, après le collège, vers des filières courtes d'enseignement professionnel ou d'apprentissage, était également fréquente dans la région. Depuis une dizaine d'années, les taux de scolarisation en Alsace se rapprochent de la moyenne métropolitaine, elle-même en léger recul.

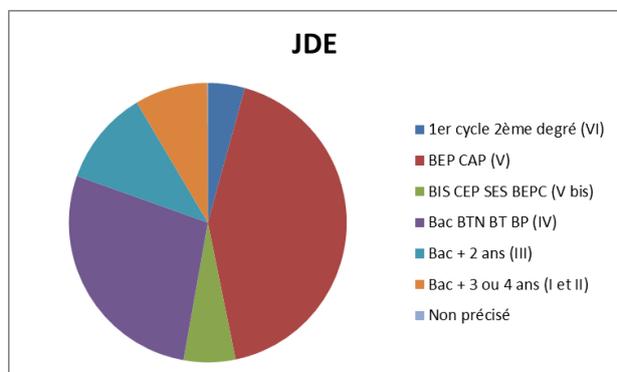
De plus en plus de jeunes alsaciens obtiennent le baccalauréat (à 20 ans, 57 % étaient bacheliers en 1999, 61 % en 2009) et poursuivent des études supérieures. Le nombre de jeunes étudiants a ainsi sensiblement augmenté dans la région et atteint aujourd'hui 67 000. La scolarisation après 18 ans reste néanmoins très inférieure à celle des régions Île-de-France, Midi-Pyrénées ou Bretagne. »

On le sait, les non ou faiblement diplômés ont beaucoup plus de difficulté à trouver un emploi.

Une comparaison entre les groupes des JTF et des JDE montre sans surprise une plus forte proportion de jeunes qualifiés ou très qualifiés parmi les JTF, alors que les JDE du Haut-Rhin se caractérisent par une faible qualification (près de 50 % ont un niveau V et près de 30 % un niveau IV).



	Effectifs	%
Niveau VI	128	10,0
Niveau V	337	26,2
Niveau IV	286	22,2
Niveau III	238	18,5
Niveaux I et II	297	23,1
Total	1286	100,0



	Effectifs	%
1er cycle 2ème degré (VI)	801	4,3
BEP CAP (V)	7 893	42,5
BIS CEP SES BEPC (V bis)	1 121	6
Bac BTN BT BP (IV)	5 130	27,6
Bac + 2 ans (III)	2 051	11
Bac + 3 ou 4 ans (I et II)	1 578	8,5
Non précisé	10	0,1
Total général	18 584	100

Le principal obstacle à l'emploi frontalier peut donc être le manque de qualification des jeunes, phénomène général que l'on retrouve également dans les marchés de l'emploi nationaux français et allemand.

Il s'agit ici d'un problème national qui dépasse le cadre de la mobilité frontalière...

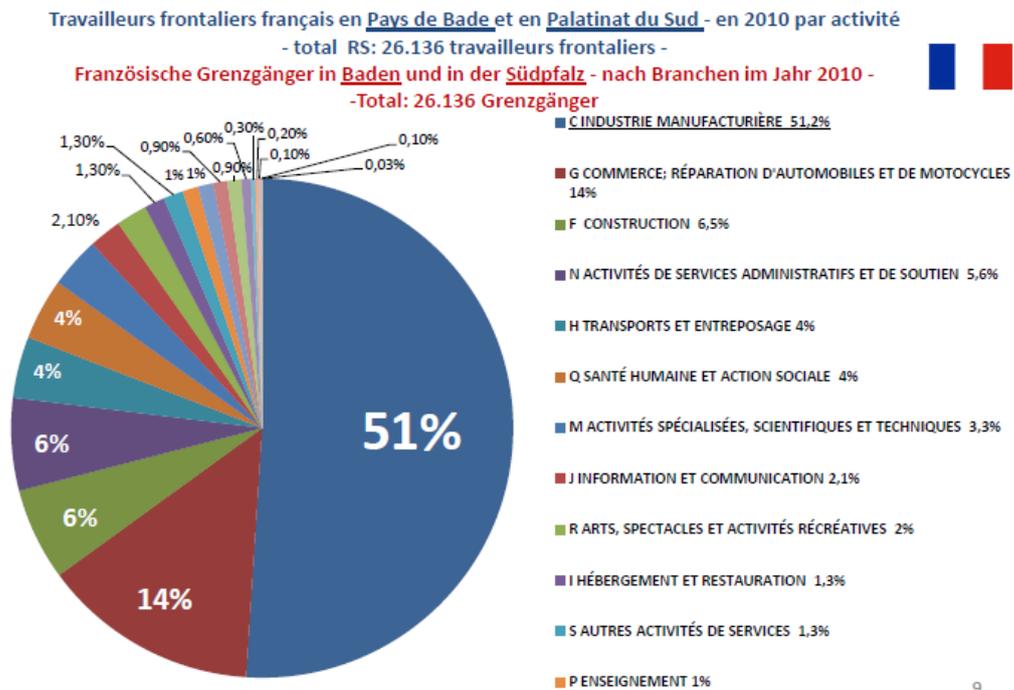
4.2. Quelle qualification pour les emplois frontaliers ?

Néanmoins, il est possible d'aller plus loin dans l'analyse des données statistiques au sujet du niveau de qualification.

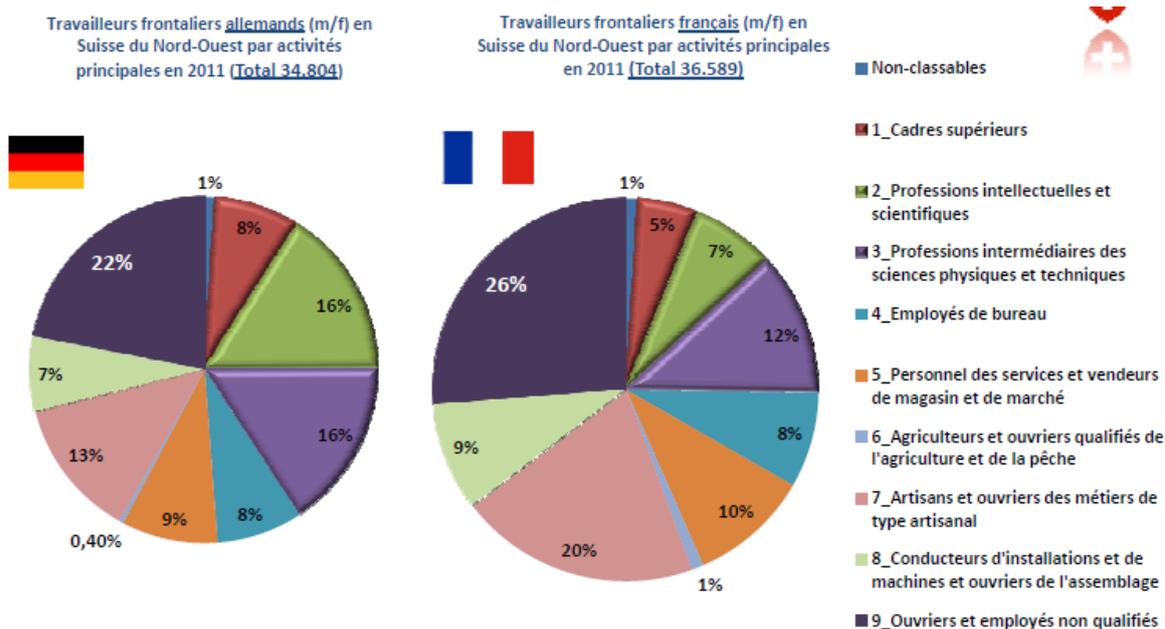
Les acteurs de l'insertion professionnelle s'accordent à dire que les niveaux de qualification demandés sont de plus en plus élevés, en Suisse mais aussi en Allemagne. Pour les emplois peu qualifiés, ces deux pays se tourneraient vers des travailleurs migrants (venus d'Europe du Sud – articles de presse suite aux « opérations séductions » d'Angela Merkel envers les jeunes diplômés Espagnols ou Grecs - mais il faudrait aussi parler des travailleurs venus des pays de l'Est) ou demandeurs d'emploi locaux souvent

issus de l'immigration en provenance des pays de l'Est (pour la Suisse selon MEF Saint Louis, 2011, p. 3).

Que disent les chiffres actuels ? Pour l'ensemble des TF français, près des $\frac{3}{4}$ ont des métiers d'exécution ou faiblement qualifiés, aussi bien en Suisse qu'en Allemagne.



Source Euro Institut 2011, p. 9.



Source Euro Institut 2011, p. 18.

Pour les JTF du Haut-Rhin, aussi bien pour la Suisse que l'Allemagne, 60 % des navetteurs sont ouvriers ou employés (et 23 % PI).

Répartition des jeunes travailleurs frontaliers Haut-Rhinois selon le pays de travail et la PCS (Insee RP 2011) :

		Catégorie socioprofessionnelle						Total
		Agricult. Exploitant	Artisans, com. et chefs d'entr.	Cadres et prof. intel. sup.	Employés	Ouvriers	Prof. intermédiaires	
Allemagne	Effectif	1	3	16	36	50	32	138
	% compris dans Pays de travail	,7%	2,2%	11,6%	26,1%	36,2%	23,2%	100,0%
Suisse	Effectif	1	6	189	221	464	267	1148
	% compris dans Pays de travail	,1%	,5%	16,5%	19,3%	40,4%	23,3%	100,0%
Total	Effectif	2	9	205	257	514	299	1286
	% compris dans Pays de travail	,2%	,7%	15,9%	20,0%	40,0%	23,3%	100,0%

B. Hochstetter remarque que « plus d'un tiers des frontaliers de la ville de Bâle et en Soleure ont des fonctions d'exécution“ (« Über ein Drittel der Grenzgänger in Basel-Stadt und in Solothurn sind als Hilfsarbeitskräfte tätig » p. 9). Les frontaliers allemands ont néanmoins des postes plus qualifiés que les français : « Au quatrième trimestre 2012, sur 40 000 frontaliers allemands du Rhin supérieur travaillant en Suisse, 9 000 avaient des fonction d'exécutions (24 %). Le deuxième groupe le plus important est celui des techniciens ou professions équivalentes (17 %), juste devant les professions intellectuelles et cadres (16 %). Les frontaliers alsaciens sont 33 000, dont 30 % de travailleurs peu qualifiés. Les métiers de l'artisanat représentent ensuite 18 % des effectifs, devant les métiers techniques (14 %) („Im 4. Quartal 2012 arbeiteten aus dem deutschen Oberrheingebiet 40 000 Grenzgänger in der Schweiz, darunter über 9 000 Hilfsarbeitskräfte (24 %). Die zweitstärkste Gruppe bildeten Techniker und gleichrangige Berufe (17 %), knapp vor akademischen Berufen (16 %). Die im französischen Oberrheingebiet (Elsass) wohnenden 33 000 Grenzpendler sind zu 30 % Hilfsarbeitskräfte. Handwerksberufe liegen mit 18 % an zweiter und Technikerberufe an dritter Stelle (14 %).“)

T2 Aktive ausländische Grenzgänger in die Schweiz nach Berufshauptgruppe sowie Arbeits- bzw. Wohnort im 4. Quartal 2012

ISCO-08 Berufsklassifizierung	Ins- gesamt	Füh- rungs- kräfte	Aka- demische Berufe	Techniker und gleich- rangige Berufe	Büro- kräfte und ver- wandte Berufe	Dienst- leistungs- berufe und Verkäufer	Fach- kräfte in Land- und Forstwirt- schaft	Hand- werks- und ver- wandte Berufe	Anlagen- und Maschinen- bediener, Montierer	Hilfs- arbeits- kräfte	keine Zu- ordnung möglich
	Anzahl	%									
nach Arbeitsort											
Aargau	12 611	8	14	18	5	7	0	16	11	18	1
Basel-Landschaft	18 599	6	11	16	6	9	1	19	10	21	1
Basel-Stadt	34 890	5	13	14	5	10	0	11	4	35	1
Jura	6 508	3	4	26	6	11	0	26	10	13	0
Solothurn	1 740	5	7	9	4	7	1	17	12	38	1
Nordwestschweiz	39 458	6	12	16	6	9	0	16	8	27	1
Schweiz	268 343	7	12	17	9	14	1	16	6	18	1
nach Wohnort											
Bas-Rhin	505	11	19	13	8	8	0	10	3	26	2
Haut-Rhin	32 166	5	8	14	6	10	1	18	8	30	1
Elsass	32 671	5	8	14	6	10	1	18	8	30	1
Breisgau-Hochschwarzwald	2 728	9	24	18	5	6	0	8	5	23	1
Freiburg im Breisgau	2 065	8	38	13	4	6	0	2	2	25	2
Lörrach	20 292	7	16	17	6	10	0	10	6	27	1
Waldshut	13 734	8	12	18	5	9	1	17	9	19	1
Baden insgesamt¹⁾	39 733	7	16	17	5	9	0	12	7	24	1
Deutschland	55 547	8	17	17	5	9	0	12	7	22	1
Frankreich	141 618	8	11	21	10	15	1	16	6	13	1

1) Einschließlich der nicht aufgeführten Stadt- und Landkreise.
Datenquelle: Grenzgängerstatistik nach Revision vom 28. Mai 2013, BFS Schweiz, eigene Berechnung.

Source : B. Hochstetter, 2013, p.11

Le tableau ci-dessus montre par exemple qu'en Suisse les Haut-rhinois sont plus employés comme *Hilfsarbeitskräfte* que les Badois (30 % contre 24 %). Dans la catégorie des *akademische Berufe* (diplômés du supérieur), on trouve 8 % chez les Haut-Rhinois contre 16 % chez les Badois !

Trois questions se posent alors :

- Quels sont précisément les emplois proposés et occupés par les JTF allemands et français ?
- Quel est l'effet de la structure de l'emploi de la Suisse du Nord-Ouest (SNO) et du niveau de qualification demandé par les employeurs sur l'employabilité des jeunes alsaciens ?
- Une meilleure connaissance de la langue allemande suffirait-elle à augmenter le nombre de jeunes travailleurs alsaciens dans la région de Bâle ou est-ce avant tout une question de niveau de qualification ?

Pour y répondre, c'est auprès des employeurs suisses qu'il serait nécessaire de mener l'enquête.

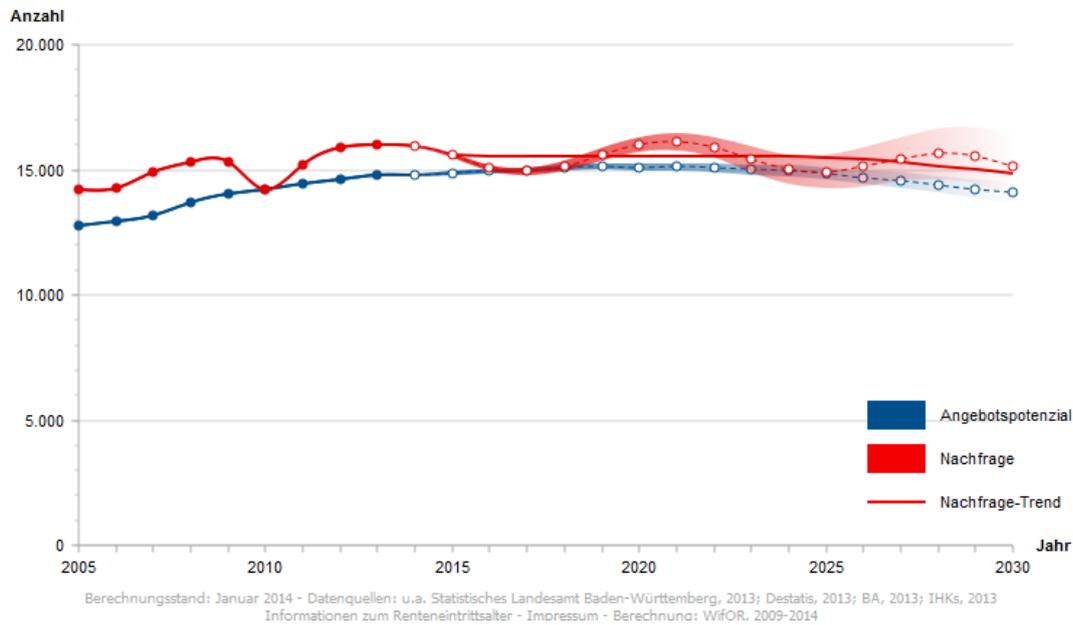
Sans nier les transformations en cours dans les appareils productifs suisses et allemands, qui se traduisent par un accroissement de la main d'œuvre très qualifiée, ne faut-il pas garder à l'esprit l'importance numérique de la main d'œuvre peu qualifiée ou moyennement qualifiée.

Ces trois graphiques du *Fachkräftemonitoring* du Baden-Württemberg⁵ concernent le périmètre de l'IHK Südlicher Oberrhein, la région de Freiburg im Breisgau. Ils montrent bien que les besoins en main d'œuvre concernent surtout les niveaux de compétence intermédiaires (niveaux IV et III).

⁵ <http://www.fachkraeftemonitoring-bw.de>

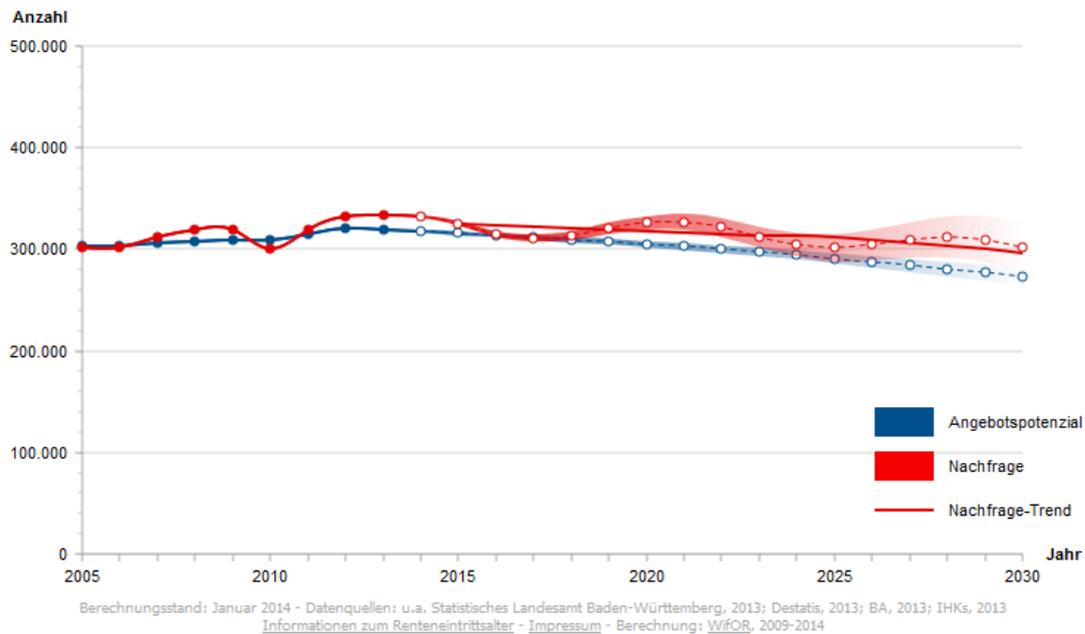
Fachkräfteangebot und -nachfrage

für „Akademisch Qualifizierte“ in allen Branchen in „IHK Südlicher Oberrhein“



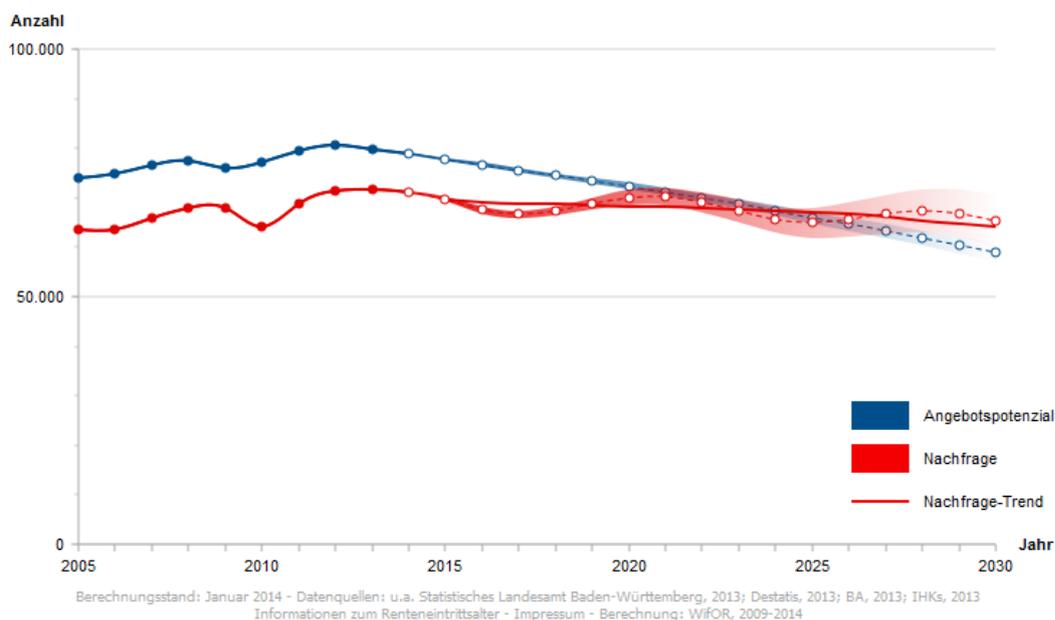
Fachkräfteangebot und -nachfrage

für „Beruflich Qualifizierte“ in allen Branchen in „IHK Südlicher Oberrhein“



Fachkräfteangebot und -nachfrage

für „Helferberufe“ in allen Branchen in „IHK Südlicher Oberrhein“



4.3. Des jeunes frontaliers surqualifiés pour les postes qu'ils occupent ?

Les statistiques montrent que le niveau de qualification des JTF est supérieur à la moyenne...

	JTF		Pop 15-29 du 68 non scolarisée (2011)	
	Effectifs	Pourcentage	Effectifs	Pourcentage
Niveau VI	128	10,0	16 421	20,7
Niveau V	337	26,2	21 776	27,5
Niveau IV	286	22,2	19 039	24
Niveau III	238	18,5	13 549	17,1
Niveaux	297	23,1	8 404	10,6

I et II				
Total	1286	100,0	79 189	100

... et que cette qualification est tendanciellement supérieure au type de poste de travail qu'ils occupent.

PCS des JTE

	Effectifs	Pourcentage
Ouvriers	514	40,0
Professions intermédiaires	299	23,3
Employés	257	20,0
Cadres et Professions intellectuelles supérieures	205	15,9
Artisans, commerçants et chefs d'entreprises	9	,7
Agriculteurs exploitants	2	,2
Total	1286	100,0

De ces données on peut en tirer plusieurs hypothèses :

- Un bon niveau de diplôme permet une meilleure mobilité frontalière (ressources culturelles).
- Le faible niveau d'allemand est peut-être un obstacle à l'accès à des postes correspondant mieux au niveau de diplôme
- Les formations françaises ne sont pas adaptées aux postes offerts par les employeurs suisses ou allemands.

Ici aussi, il faudrait avoir une vision beaucoup plus précise des « besoins en main d'œuvre » des entreprises suisses et allemandes pour mener une politique cohérente et constante d'encouragement de la mobilité professionnelle transfrontalière.

Analyse secondaire du questionnaire « jeunes chômeurs alsaciens ayant des connaissances en allemand »

Les données suivantes, tirées de l'enquête DFI/SC/EI menée en 2013, ont été aimablement transmises par Stefan Seidendorf. Elles permettent une première approche du travail frontalier par des jeunes alsaciens déclarant une connaissance de l'allemand.

Mode de recueil des données :

La Direction régionale Alsace de Pôle Emploi a envoyé en novembre et décembre 2013 un SMS à son fichier de demandeurs d'emploi ayant déclaré avoir des connaissances en allemand.

Ce SMS, envoyé à 13 800 inscrits dans toute l'Alsace (et pas seulement dans la région de Strasbourg), leur demandait de répondre à un questionnaire en ligne, ce qui a été fait par 1753 personnes (soit un taux de retour de 12 %) (DFI, 2014, p. 43).

Nous avons isolé et analysé les réponses au questionnaire des 253 répondants âgés de 17 à 29 ans (traitement sur logiciel Sphinx par nos soins).

1. Caractéristiques générales des répondants

43 % de sexe masculin et 57 % de sexe féminin (sur-représentation féminine)

Peu de très jeunes répondants. Répartition à peu près également entre les deux tranches supérieures :

13) Quel âge avez-vous ?	Nb. cit.	Fréq.
17-19 ans	10	4,0%
20-24 ans	132	52,2%
25-29 ans	111	43,9%
TOTAL OBS.	253	100%

Moyenne = 24,10 Ecart-type = 2,84

Remarque : les 17-20 ans s'inscrivent peu à PE (pas de droits ouverts). Population à saisir par d'autres moyens (d'où le choix d'enquêter dans les missions locales)

Les répondants sont plutôt bien diplômés :

15) Quel est votre diplôme le plus élevé_1	Nb. cit.	Fréq.
Non réponse	5	2,0%
Autre	6	2,4%
Bac+2	56	22,1%
Bac+3	32	12,6%
Bac+4	6	2,4%
Bac+5	61	24,1%
Bac+8	1	0,4%
Baccalauréat	48	19,0%
BEP	12	4,7%
Brevet des Collèges	4	1,6%
CAP	19	7,5%
Sans diplôme	3	1,2%
TOTAL OBS.	253	100%

Pour plus de lisibilité, regroupement par Niveau de Diplôme :

Niv de diplôme ?	Nb. cit.	Fréq.
Non réponse	5	2,0%
Niv VI	13	5,1%
Niv V	31	12,3%
Niv IV	48	19,0%
Niv III	56	22,1%
Niv II et I	100	39,5%
TOTAL OBS.	253	100%

- Cette sur-représentation des personnes bien diplômées est explicable par le mode d'enquête qui s'apparente à une prescription institutionnelle et procure des « bénéfices à s'énoncer » d'autant plus importants que la personne maîtrise bien le langage.

Pour plus de la moitié des répondants, le niveau de compréhension écrite et orale de l'allemand est bon ou excellent ; un peu moins de la moitié s'exprime et discute avec aisance.

- **40 % des répondants ont déjà fait un séjour en Allemagne,**
- 25 % ont déjà travaillé en Allemagne,
- **48 % déclarent avoir une bonne ou très bonne connaissance des modes de vie du BW,**
- **67 % connaissent quelqu'un de leur entourage qui travaille dans le BW.**

2. Une connaissance superficielle du Baden Wurtemberg

Malgré une apparente « bonne » ou « très bonne connaissance des modes de vie du BW », l'analyse des autres réponses laisse apparaître une connaissance relativement superficielle du BW :

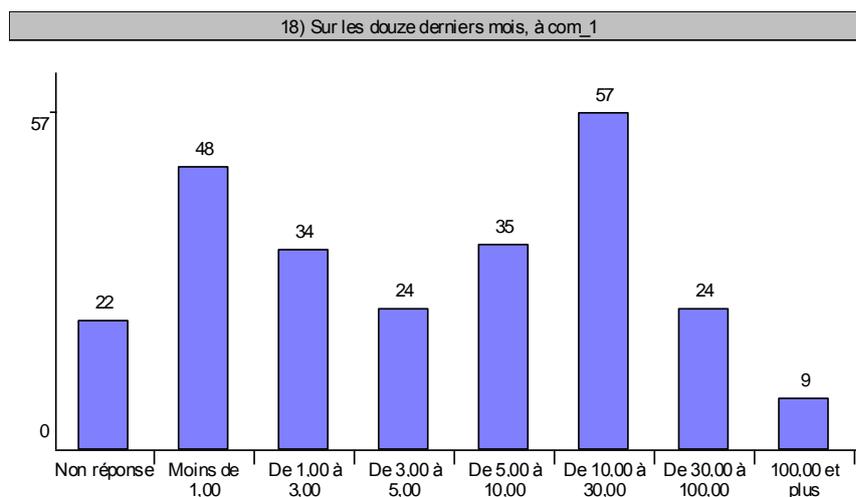
A la question « combien de fois êtes-vous allé durant les 12 derniers mois en BW ? »

18) Sur les douze derniers mois, à com_1	Nb. cit.	Fréq.
Non réponse	22	8,7%
Moins de 1,00	48	19,0%
De 1,00 à 3,00	34	13,4%
De 3,00 à 5,00	24	9,5%
De 5,00 à 10,00	35	13,8%
De 10,00 à 30,00	57	22,5%
De 30,00 à 100,00	24	9,5%
100,00 et plus	9	3,6%
TOTAL OBS.	253	100%

Minimum = 0, Maximum = 350

Somme = 4388

Moyenne = 19,00 Ecart-type = 48,70



La fréquentation du BW apparaît très inégale. **Seulement 35 % des répondants déclarent y aller au moins une fois par mois en moyenne.** Près de la moitié y va occasionnellement (moins de 5 fois par an).

Les premières raisons de ces déplacements en BW sont le shopping (56 %), le tourisme (41 %), loin devant les visites à des amis ou famille (13 % et 9 %).

On enregistre peu de liens sociaux ou affectifs forts entre Alsaciens et habitants du Bade-Wurtemberg.

3. Une mauvaise connaissance du marché de l'emploi du BW

9 répondants sur 10 déclarent mal le connaître :

« Degré de connaissance du marché de l'emploi du BW »

1) Quel est votre degré de connaissanc_1	Nb. cit.	Fréq.
Non réponse	1	0,4%
1_aucune_connaissance	106	41,9%
2_peu_de_connaissance	121	47,8%
3_bonne_connaissance	24	9,5%
4_très_bonne_connaissance	1	0,4%
TOTAL OBS.	253	100%

Y compris ceux qui ont déjà travaillé en Allemagne (tableau croisé) :

1) Quel est votre degré de connaissanc_1	Non réponse	1_aucun_e_connaissance	2_peu_d_e_connaissance	3_bonne_connaissance	4 très b onne co nnaissan ce	TOTAL
20) Avez-vous déjà travaillé en Allema_1						
Non réponse	0	6	3	2	0	11
Non	0	89	82	9	0	180
Oui	1	11	36	13	1	62
TOTAL	1	106	121	24	1	253

Connaitre quelqu'un de son entourage qui travaille en Allemagne n'est guère plus favorable à une *bonne* information sur le marché de l'emploi en BW :

1) Quel est votre degré de connaissanc_1	Non réponse	1_ aucun e_ connais sance	2_ peu_ d_ e_ connais sance	3_ bonne _connais sance	4_ très b onne_ co nnaissan ce	TOTAL
22) Connaissez-vous dans votre entoura_1						
Non réponse	0	6	2	2	0	10
Non	0	36	34	3	0	73
Oui	1	64	85	19	1	170
TOTAL	1	106	121	24	1	253

Enfin, à la question « j'ai plus de chances de trouver un emploi en BW qu'en Alsace », les réponses sont assez mitigées : 36 % ne se prononcent pas, moins de 40 % sont « d'accord ».

5) Que pensez-vous des affirmations su_1	Nb. cit.	Fréq.
1_pas_du_tout_d_accord	22	8,7%
2_plutot_pas_d_accord	43	17,0%
3_plutot_d_accord	74	29,2%
4_totalement_d_accord	24	9,5%
ne_sais_pas	90	35,6%
TOTAL OBS.	253	100%

4. Le projet d'aller travailler dans le BW

« Travailler en BW... »

11) A titre personnel, travailler dans_1	Nb. cit.	Fréq.
Non réponse	1	0,4%
C'est envisageable	150	59,3%
C'est inenvisageable	57	22,5%
C'est le cas	5	2,0%
C'est un objectif que vous vous êtes fixé, mais il n'est pas encore atteint	40	15,8%
TOTAL OBS.	253	100%

22 % des répondant n'envisagent pas d'aller travailler outre-Rhin, ce qui est un nombre assez conséquent au regard du mode de sélection de la population enquêtée : individus ayant des connaissances en allemand et bien disposés à répondre à une enquête sur le travail frontalier.

(Remarque : 10 % des répondants ont déjà un emploi, d'où les 2 % déclarant ayant déjà un travail en BW.)

- Il est intéressant de comprendre la nuance entre « c'est un projet » (15 % seulement) et « c'est envisageable » (près de 60 %).
- **Plus le niveau de diplôme augmente, plus le travail frontalier est « envisageable ».**
- **Au contraire, plus le diplôme est faible, plus le travail au BW a des chances d'être « inenvisageable ».**

En revanche quand « aller travailler au BW est un objectif », la distribution par niveau de diplôme est plus équilibrée :

11) A titre personnel, travailler dans_1	Non réponse	C'est envisageable	C'est inenvisageable	C'est le cas	C'est un objectif que vous vous êtes fixé, mais il n'est pas encore atteint	TOTAL
Niv de diplôme ?						
Non réponse	0,0% (0)	60,0% (3)	20,0% (1)	0,0% (0)	20,0% (1)	100% (5)
Niv VI	0,0% (0)	38,5% (5)	46,2% (6)	0,0% (0)	15,4% (2)	100% (13)
Niv V	0,0% (0)	48,4% (15)	38,7% (12)	0,0% (0)	12,9% (4)	100% (31)
Niv IV	0,0% (0)	56,3% (27)	25,0% (12)	6,3% (3)	12,5% (6)	100% (48)
Niv III	1,8% (1)	55,4% (31)	25,0% (14)	0,0% (0)	17,9% (10)	100% (56)
Niv II et I	0,0% (0)	69,0% (69)	12,0% (12)	2,0% (2)	17,0% (17)	100% (100)
TOTAL	0,4% (1)	59,3% (150)	22,5% (57)	2,0% (5)	15,8% (40)	100% (253)

La barrière de la langue est généralement avancée comme un frein à la recherche d'emploi outre-Rhin. Qu'en est-il pour les jeunes répondants à ce questionnaire ?

Remarque : les répondants ont majoritairement déclaré un niveau au moins « moyen » en allemand. Ce questionnaire ne permet pas d'évaluer l'impact d'une « très faible » connaissance de l'allemand sur la possibilité d'aller travailler en BW.

La moitié des personnes ayant un faible niveau de conversation et 70 % ayant un « niveau moyen » estime toutefois « envisageable » d'aller travailler en BW. On observe ainsi une certaine bonne volonté de principe des répondants (peut-être est-ce un biais de passation du questionnaire).

Quand il s'agit d'un projet concret, on observe toutefois une relation directe entre niveau de langue et motivation : le niveau de langue élevé en allemand accompagne la déclaration d'avoir pour réel objectif de trouver un travail au BW.

- **En conclusion, la faible maîtrise de l'allemand ne semble pas être un obstacle rédhibitoire mais devient problématique quand le projet se précise.**

11) A titre personnel, travailler dans_1	Non réponse	C'est envisageable	C'est inenvisageable	C'est le cas	C'est un objectif que vous vous êtes fixé, mais il n'est pas encore atteint	TOTAL
16) Quel est votre niveau de connaissance_3						
Non réponse	0,0% (0)	57,1% (4)	28,6% (2)	0,0% (0)	14,3% (1)	100% (7)
1_aucune_connaissance	0,0% (0)	50,0% (1)	50,0% (1)	0,0% (0)	0,0% (0)	100% (2)
2_tres_faible	0,0% (0)	30,8% (4)	69,2% (9)	0,0% (0)	0,0% (0)	100% (13)
3_faible	0,0% (0)	50,0% (22)	45,5% (20)	0,0% (0)	4,5% (2)	100% (44)
3_moyenne	0,0% (0)	70,9% (56)	13,9% (11)	1,3% (1)	13,9% (11)	100% (79)
4_bonne	1,5% (1)	57,4% (39)	14,7% (10)	4,4% (3)	22,1% (15)	100% (68)
5_excellente	0,0% (0)	60,0% (24)	10,0% (4)	2,5% (1)	27,5% (11)	100% (40)
TOTAL	0,4% (1)	59,3% (150)	22,5% (57)	2,0% (5)	15,8% (40)	100% (253)

(La question niveau de langue choisie est celle de la capacité à participer à une conversation)

5. La « barrière de la langue »

Il est difficile de mieux comprendre la question de la barrière de la langue avec des questions et des réponses décontextualisées. Plusieurs types de maîtrise ou de connaissance de l'allemand sont exigibles selon les milieux sociaux et professionnels, ce que peine à rendre compte la technique du questionnaire.

Quelques indications peuvent néanmoins être relevées.

« Je peux travailler dans le BW en ne maîtrisant que quelques notions d'allemand »

7) Que pensez-vous des affirmations su_1	Nb. cit.	Fréq.
Non réponse	2	0,8%
1_pas_du_tout_d_accord	53	20,9%
2_plutot_pas_d_accord	98	38,7%
3_plutot_d_accord	62	24,5%
4_totalement_d_accord	18	7,1%
ne_sais_pas	20	7,9%
TOTAL OBS.	253	100%

60 % pensent qu'une bonne maîtrise de l'allemand est nécessaire, mais près d'un tiers ne le pensent pas.

Tableau croisé : « Je peux travailler dans le BW en ne maîtrisant que quelques notions d'allemand » X « niveau de langue (conversation) » :

7) Que pensez-vous des affirmations su_1 16) Quel est votre niveau de connaissa_3	Non réponse	Pas d'accord	D'accord	ne_sais_pas	TOTAL
Non réponse	0,0% (0)	42,9% (3)	42,9% (3)	14,3% (1)	100% (7)
pas ou peu de connaissance	0,0% (0)	73,3% (11)	20,0% (3)	6,7% (1)	100% (15)
3_faible	4,5% (2)	61,4% (27)	22,7% (10)	11,4% (5)	100% (44)
3_moyenne	0,0% (0)	57,0% (45)	35,4% (28)	7,6% (6)	100% (79)
Bonne ou excellente	0,0% (0)	60,2% (65)	33,3% (36)	6,5% (7)	100% (108)
TOTAL	0,8% (2)	59,7% (151)	31,6% (80)	7,9% (20)	100% (253)

Ceux qui ont un faible ou très faible niveau en allemand pensent qu'il faut bien maîtriser l'allemand pour travailler dans le BW.

- Mais attention, cette réponse a un sens différent selon les types d'emploi recherchés, que seule l'enquête qualitative peut dégager.

Tableau croisé : « Je peux travailler dans le BW en ne maîtrisant que quelques notions d'allemand » X niveau de diplôme :

7) Que pensez-vous des affirmations su_2 Niv de diplôme ?	Non réponse	1 pas du tout_d_accord	2 plutôt pas_d_accord	3 plutôt d_accord	4 totalement_d_accord	ne_sais_pas	TOTAL
Non réponse	0,0% (0)	60,0% (3)	20,0% (1)	20,0% (1)	0,0% (0)	0,0% (0)	100% (5)
Niv VI	0,0% (0)	38,5% (5)	38,5% (5)	7,7% (1)	7,7% (1)	7,7% (1)	100% (13)
Niv V	0,0% (0)	54,8% (17)	22,6% (7)	9,7% (3)	6,5% (2)	6,5% (2)	100% (31)
Niv IV	2,1% (1)	64,6% (31)	14,6% (7)	10,4% (5)	2,1% (1)	6,3% (3)	100% (48)
Niv III	0,0% (0)	60,7% (34)	19,6% (11)	10,7% (6)	5,4% (3)	3,6% (2)	100% (56)
Niv II et I	1,0% (1)	63,0% (63)	25,0% (25)	6,0% (6)	0,0% (0)	5,0% (5)	100% (100)
TOTAL	0,8% (2)	60,5% (153)	22,1% (56)	8,7% (22)	2,8% (7)	5,1% (13)	100% (253)

Plus le niveau de diplôme augmente plus la conviction que la maîtrise de l'allemand est nécessaire augmente (parlent-ils en général ou pour eux-mêmes ? Impossible de le savoir : limite des enquêtes par questionnaire)

Mais globalement le sentiment que « des notions d'allemand ne suffisent pas » est partagé.

6. La perception des conditions de travail en BW

Les questions en ce sens montrent une certaine méconnaissance des conditions d'emploi en Allemagne (entre 20 et 34 % de non réponse) mais le sentiment majoritaire qu'elles sont meilleures qu'en France.

« Meilleur salaire en BW qu'en Alsace ? »

5) Que pensez-vous des affirmations su_2	Nb. cit.	Fréq.
1_pas_du_tout_d_accord	15	5,9%
2_plutot_pas_d_accord	34	13,4%
3_plutot_d_accord	100	39,5%
4_totalelement_d_accord	52	20,6%
ne_sais_pas	52	20,6%
TOTAL OBS.	253	100%

« Meilleures conditions de travail ? »

5) Que pensez-vous des affirmations su_3	Nb. cit.	Fréq.
Non réponse	1	0,4%
1_pas_du_tout_d_accord	18	7,1%
2_plutot_pas_d_accord	63	24,9%
3_plutot_d_accord	74	29,2%
4_totalelement_d_accord	11	4,3%
ne_sais_pas	86	34,0%
TOTAL OBS.	253	100%

On observe ici la difficulté à évaluer ce que peut être de « bonnes conditions de travail.

7. La reconnaissance du diplôme

« J'aurai des difficultés à faire reconnaître mon diplôme auprès d'un employeur du BW »

8) Que pensez-vous des affirmations su_2	Nb. cit.	Fréq.
1_pas_du_tout_d_accord	41	16,2%
2_plutot_pas_d_accord	83	32,8%
3_plutot_d_accord	59	23,3%
4_totalelement_d_accord	22	8,7%
ne_sais_pas	48	19,0%
TOTAL OBS.	253	100%

« J'aurai des difficultés à faire reconnaître mes compétences auprès d'un employeur du BW »

8) Que pensez-vous des affirmations su_3	Nb. cit.	Fréq.
Non réponse	2	0,8%
1_pas_du_tout_d_accord	53	20,9%
2_plutot_pas_d_accord	101	39,9%
3_plutot_d_accord	53	20,9%
4_totalelement_d_accord	16	6,3%
ne_sais_pas	28	11,1%
TOTAL OBS.	253	100%

Il semble aux répondants plus facile *a priori* de faire reconnaître la compétence que le diplôme.

Tableau croisé Niveau de diplôme X « J'aurai des difficultés à faire reconnaître mon diplôme auprès d'un employeur du BW »

8) Que pensez-vous des affirmations su_2	1_pas_du_tout_d_accord	2_plutot_pas_d_accord	3_plutot_d_accord	4_totalelement_d_accord	ne_sais_pas	TOTAL
Niv de diplôme ?						
Non réponse	0,0% (0)	40,0% (2)	0,0% (0)	0,0% (0)	60,0% (3)	100% (5)
Niv VI	15,4% (2)	15,4% (2)	30,8% (4)	7,7% (1)	30,8% (4)	100% (13)
Niv V	16,1% (5)	25,8% (8)	16,1% (5)	9,7% (3)	32,3% (10)	100% (31)
Niv IV	20,8% (10)	25,0% (12)	29,2% (14)	10,4% (5)	14,6% (7)	100% (48)
Niv III	19,6% (11)	25,0% (14)	30,4% (17)	7,1% (4)	17,9% (10)	100% (56)
Niv II et I	13,0% (13)	45,0% (45)	19,0% (19)	9,0% (9)	14,0% (14)	100% (100)
TOTAL	16,2% (41)	32,8% (83)	23,3% (59)	8,7% (22)	19,0% (48)	100% (253)

On note un fort taux de « Ne sais pas » ou réponse moyenne chez les Niveaux V, tandis que les bac + 3 et plus sont plus enclins à croire la reconnaissance du diplôme facile.

- **La faiblesse du niveau de diplôme est ainsi associée avec un doute sur sa portabilité, ce qui induit une double fragilité pour les peu diplômés.**

Tableau croisé Niveau de diplôme X « J'aurai des difficultés à faire reconnaître mes compétences auprès d'un employeur du BW »

8) Que pensez-vous des affirmations su_3 Niv de diplôme ?	Non réponse	1 pas du tout d'accord	2 plutôt pas d'accord	3 plutôt d'accord	4 totalement d'accord	ne_sais_pas	TOTAL
Non réponse	0,0% (0)	20,0% (1)	40,0% (2)	20,0% (1)	0,0% (0)	20,0% (1)	100% (5)
Niv VI	0,0% (0)	15,4% (2)	30,8% (4)	30,8% (4)	7,7% (1)	15,4% (2)	100% (13)
Niv V	3,2% (1)	32,3% (10)	22,6% (7)	19,4% (6)	6,5% (2)	16,1% (5)	100% (31)
Niv IV	0,0% (0)	22,9% (11)	33,3% (16)	25,0% (12)	10,4% (5)	8,3% (4)	100% (48)
Niv III	0,0% (0)	14,3% (8)	41,1% (23)	28,6% (16)	5,4% (3)	10,7% (6)	100% (56)
Niv II et I	1,0% (1)	21,0% (21)	49,0% (49)	14,0% (14)	5,0% (5)	10,0% (10)	100% (100)
TOTAL	0,8% (2)	20,9% (53)	39,9% (101)	20,9% (53)	6,3% (16)	11,1% (28)	100% (253)

Ici, c'est plutôt le niveau IV qui est le plus incertain, mais pas très significatif.

8. La question des transports

Le problème de la mobilité est, on le sait, central pour les jeunes en particulier les jeunes chômeurs.

« Il me sera plus difficile de me rendre à mon travail si j'occupe un emploi dans le BW » :

6) Que pensez-vous des affirmations su_1	Nb. cit.	Fréq.
Non réponse	3	1,2%
1_pas_du_tout_d_accord	57	22,5%
2_plutot_pas_d_accord	71	28,1%
3_plutot_d_accord	78	30,8%
4_totalement_d_accord	26	10,3%
ne_sais_pas	18	7,1%
TOTAL OBS.	253	100%

« Le coût de mes déplacements domicile-travail » sera plus important si je travaille dans le BW » :

6) Que pensez-vous des affirmations su_2	Nb. cit.	Fréq.
Non réponse	2	0,8%
1_pas_du_tout_d_accord	20	7,9%
2_plutot_pas_d_accord	49	19,4%
3_plutot_d_accord	94	37,2%
4_totalement_d_accord	64	25,3%
ne_sais_pas	24	9,5%
TOTAL OBS.	253	100%

La formulation des questions rend leur interprétation difficile : comment faire la part entre la question de la distance, du manque de réseau et de liaison ou de la perception de l'accès au poste de travail en Allemagne ?

- Néanmoins, **l'inquiétude du coût de déplacement semble l'emporter sur la question de l'accessibilité au poste de travail.**

9. L'accompagnement à la recherche d'emploi

Les dispositifs d'aide à la recherche d'emploi en BW semblent méconnus.

« Je peux être accompagné par des acteurs publics de l'emploi pour trouver un emploi dans le BW »

5) Que pensez-vous des affirmations su_5	Nb. cit.	Fréq.
Non réponse	2	0,8%
1_pas_du_tout_d_accord	12	4,7%
2_plutot_pas_d_accord	33	13,0%
3_plutot_d_accord	66	26,1%
4_totalement_d_accord	49	19,4%
ne_sais_pas	91	36,0%
TOTAL OBS.	253	100%

Un tiers des répondants (pourtant inscrits à Pôle emploi !) ne savent que répondre et donc ne connaissent pas les dispositifs spécifiques (type Service de Placement Transfrontalier de PE ou Eures-T)

Et 18 % pensent qu'ils n'existent pas !

Alors que la demande d'accompagnement paraît significative :

« Auriez-vous besoin d'être accompagné dans ce projet de chercher un travail au BW ? »

11.5) Auriez-vous besoin d'être accomp_1	Nb. cit.	Fréq.
Non réponse	112	44,3%
Non	46	18,2%
Oui	95	37,5%
TOTAL OBS.	253	100%

(Les non réponses correspondent principalement à ceux qui n'ont pas le projet d'aller travailler dans le BW.)

On a vu que ce projet de travailler en BW concerne beaucoup plus les diplômés élevés. Les salariés bien diplômés demandent aussi plus volontiers de l'aide que les niveaux VI et V.

11.5) Auriez-vous besoin d'être accomp_1	Non réponse	Non	Oui	TOTAL
Niv de diplôme ?				
Non réponse	80,0% (4)	0,0% (0)	20,0% (1)	100% (5)
Niv VI	69,2% (9)	15,4% (2)	15,4% (2)	100% (13)
Niv V	58,1% (18)	12,9% (4)	29,0% (9)	100% (31)
Niv IV	47,9% (23)	16,7% (8)	35,4% (17)	100% (48)
Niv III	44,6% (25)	14,3% (8)	41,1% (23)	100% (56)
Niv II et I	33,0% (33)	24,0% (24)	43,0% (43)	100% (100)
TOTAL	44,3% (112)	18,2% (46)	37,5% (95)	100% (253)

Effet des connaissances en allemand (tenir une conversation)

11.5) Auriez-vous besoin d'être accomp_1	Non réponse	Non	Oui	TOTAL
16) Quel est votre niveau de connaissa_3				
Non réponse	71,4% (5)	0,0% (0)	28,6% (2)	100% (7)
1_aucune_connaissance	50,0% (1)	0,0% (0)	50,0% (1)	100% (2)
2_tres_faible	69,2% (9)	7,7% (1)	23,1% (3)	100% (13)
3_faible	52,3% (23)	11,4% (5)	36,4% (16)	100% (44)
3_moyenne	34,2% (27)	17,7% (14)	48,1% (38)	100% (79)
4_bonne	44,1% (30)	20,6% (14)	35,3% (24)	100% (68)
5_excellente	42,5% (17)	30,0% (12)	27,5% (11)	100% (40)
TOTAL	44,3% (112)	18,2% (46)	37,5% (95)	100% (253)

Il semble que l'accompagnement soit demandé prioritairement au niveau linguistique ou du moins concerne ceux qui ont un niveau en allemand moyen ou faible.

- **Une communication adéquate sur les dispositifs d'accompagnement et d'apprentissage envers les moins diplômés et les moins compétents en allemand pourrait être utilement menée.**

Deuxième partie :

Analyse des entretiens

Note méthodologique

37 jeunes ont été rencontrés, 19 dans le cadre des Missions Locales de Mulhouse et Neuf-Brisach/Vogelsheim, 18 dans le cadre de leur formation (Lycée du Bâtiment de Cernay, IUT de Mulhouse (2^o année de DUT et LP) et Master de l'Université de Haute-Alsace).

La durée des entretiens (entre 15 minutes et 1 heure 20) diffère selon les conditions de réalisation et l'intérêt du locuteur pour le thème du transfrontalier.

Les jeunes en formation (série B) ont été choisis par leur responsable de formation, ce qui peut introduire un biais : ces derniers ont pu adresser au sociologue les élèves ou étudiants qui leur semblaient « les plus intéressés et les plus intéressants »⁶.

Les jeunes en recherche d'emploi ou de formation rencontrés en Mission Locale (série A) n'ont pas été sélectionnés par les conseillers puisque je les abordais dans la salle d'attente pour solliciter leur participation. Néanmoins, ils pouvaient refuser l'entretien à l'annonce de sa thématique, ce qui est arrivé plusieurs fois. Cette approche directe a néanmoins pu limiter partiellement la surreprésentation des individus plus particulièrement intéressés par le travail frontalier. En élargissant ainsi le spectre de la population enquêtée, on a pu construire un échantillon contrastif qui tente de rendre compte des différentes positions possibles vis-à-vis de la problématique – ce n'est pas un échantillon représentatif de tous les jeunes d'Alsace qui nécessiterait le recours à des techniques quantitatives.

La conduite des 33 entretiens individuels a été semi-directive, la plupart ont pu être enregistrés et retranscrits, certains sont restitués sous forme de notes de synthèse. Un groupe de 4 étudiants de DUT a fait l'objet d'un entretien collectif et d'une observation participante en contexte transfrontalier (étudiants en 2^o année de Gestion logistique et

⁶ « Nous vous avons envoyé les plus intéressants » m'a assuré un responsable du lycée professionnel de Cernay, alors que j'insistais pour aussi rencontrer des élèves « très ordinaires ».

transport au *Verkehrskongress* de Lörrach le 18 novembre 2014, organisé par les CCI et IHK du sud du Rhin supérieur).

Ces entretiens ont été complétés par l'analyse secondaire d'une série d'entretiens collectifs réalisés par DFI en octobre 2013 dans la région de Strasbourg (Série S, aimablement communiquée par Stefan Seidendorf).

Le volet qualitatif de ce rapport est divisé en cinq parties.

Une première partie décrit les quatre principaux profils identifiés par rapport à la mobilité frontalière et pointe le recours à la mobilité comme réponse à une situation de blocage. Elle permet aussi de donner un cadre général pour étudier les questions des freins et leviers à la mobilité frontalière.

Une seconde partie analyse les dispositions des jeunes alsaciens à tenter l'aventure transfrontalière. Ces dispositions apparaissent plus nombreuses que supposées, même si elles ne sont pas toujours activées.

La troisième partie détaille les obstacles à la mobilité professionnelle frontalière. Le manque d'information sur les marchés de l'emploi suisse et surtout allemand est à ce sujet très visible.

La quatrième partie étudie plus spécifiquement la question de la langue allemande. Au-delà de la raison généralement avancée de la « barrière de la langue », il s'agit de comprendre le rapport des jeunes à l'allemand et d'identifier les moyens de mieux maîtriser cette langue.

Une cinquième partie présente deux thèmes relativement indépendants des autres : l'hypothèse (finalement peu avérée) de l'existence d'un « capital mobilité » spécifique aux familles ayant un parcours migratoire ; l'influence déterminante des parents dans les choix d'orientation des enfants.

Groupe A Demandeurs d'emploi										
Identi- fiant	Prénom	Formation suivie	Age	Sexe	Lieu de résidence	Nive- au	Branche	Milieu social	Origine culturelle	Date
A01	Azad	Sans formation	27	M	Mulhouse	VI	SO	ouvrier	Kurde	30/07/2014
A02	Lahoucine	LP réseaux et télécom	29	M	Mulhouse	II	Ind Electronique	ouvrier	Marocaine	30/07/2014
A03	Memet	Sans formation	25	M	Mulhouse	VI	SO	ouvrier	maghrébine	30/07/2014
A04	Leila	langues étrangères (EN, ES)	25	F	Mulhouse	III	Service à personne	ouvrier	maghrébine	30/07/2014
A05	Houria	Bac Pro commerce	17	F	Mulhouse	IV	Commerce	Employé - PI	maghrébine	30/07/2014
A06	Ania	BTS Assistante de gestion	21	F	Mulhouse	III	Gestion	NC	maghrébine	30/07/2014
A07	Axel (et Boris)	Bac Pro Cuisine	17	M	Mulhouse	IV	Restauration	Employé	Martinique	30/07/2014
A08	Luc	Chauffeur routier	32	M	Mulhouse	III	Transport	ouvrier	Alsace	05-août-14
A09	Gilles	Bac Pro Cuisine	17	M	Mulhouse	IV	Restauration	Employé	Alsace	05-août-14
A10	Hamed	Sans formation	24	M	Colmar	VI	SO	ouvrier	Mayotte	05-août-14
A11	Soraya	Diplôme Aide Soignante	29	F	Mulhouse	III	santé	ouvrier	Marocaine	05-août-14
A11	Rahmouna	BTS aide comptable	24	F	Mulhouse	III	Gestion	ouvrier	Marocaine	05-août-14
A12	Amélie	CAP Cuisine	22	F	Volgelsheim	V	Restauration	ouvrier	Alsace	10/10/2014
A13	Khalid	CAP Carreleur	18	M	Neuf-Brisach	V	Batiment	Ouvrier	Turquie	10/10/2014
A14	Sonia	CAP Commerce - en form Aide	19	F	Pfaffstat	V	santé	Ouvrier	Marocaine	05/08/2014
A15	Céline	CAP Vente	21	F	Neuf-Brisach	V	Vente	ouvrier	Bourgogne	24/10/2014
A16	Clément	Bac pro mécanique auto	24	H	Kunheim	IV	Réparation auto	Employé	Alsace	10/10/2014
A17	Madiboy	CAP restauration	17	H	Nambsheim	V	Restauration	ouvrier	Sénégal	24/10/2014
A18	Emeline	Sans formation	20	F	Neuf-Brisach	VI	SO	NC	Alsace	24/10/2014
A19	Elodie	Pac Pro comptabilité	22	F	Volgelsheim	IV	Comptabilité	Employé	Loiret	24/10/2014

<i>Groupe B formation sans module interculturel</i>										
Identifiant	Prénom	Formation suivie	Age	Sexe	Lieu de résidence	Niv eau	Branche	Milieu social	Origine culturelle	Date
B01	Morgane	LP Communication	22 F		Horbour-Wilhr	II et III	Service communication	Cadre (ingénieur)	Alsace et allem	24/07/2014
B02	Sevan	M1 Miage	23 H		Neuf-Brisach	II et III	Informatique	Artisan	Alsace	28/10/2014
B03	Marylin	M1 Miage	25 F		Barthenheim	II et III	Informatique	Ouvrier	Alsace	05/11/2014
B04	David	Bac pro Eco construction	18 H		Mulhouse	IV	Bâtiment	ouvrier	Alsace	19/11/2014
B05	Emilia	CAP peinture	16 F		Saint-Amarin	V	Bâtiment	employé/ouvrier	Alsace	19/11/2014
B06	Guillaume	Bac Pro charpente	18 H		Miltzach	IV	Bâtiment	ouvrier	Alsace	19/11/2014
B07	Edouard	Bac Pro Maintenance Energies Clif	19 H		Winterhouse (61)	IV	Bâtiment	ouvrier	Alsace	19/11/2014
B08	Maxime	Bac Pro Maintenance Energies Clif	18 H		Cernay	IV	Bâtiment	Artisan	Alsace	19/11/2014
B09	Danaé	Bac pro Ass Architecture	17 F		Mulhouse	IV	Bâtiment	ouvrier	Alsace	20/11/2014
B10	Kahdir	Bac Pro gros œuvre	18 H		Mulhouse	IV	Bâtiment	Artisan	Bourgogne	20/11/2014
B11	Xavier	M1 Miage	23 H		Hegenheim	II et III	Informatique	Cadre commerc	Alsace	24/11/2014
B12	Quentin	Bac pro Chauffagiste en Alternand	17 H		Haut-Rhin	IV	Bâtiment	NC	Alsacien	20/11/2014
B13	Mosca	CAP soudure en Alternance	20 H		Haut-Rhin	V	Bâtiment	NC	Alsacien	20/11/2014
B14	Jo	CAP Serrurier métallier	19 H		Belfort	V	Bâtiment	Employé	Italie	20/11/2014
B15	Adrien	DUT Logistique	19 H		Ensisheim	III	Logistique	Agriculteur	Alsacien	18/11/2014
B16	Nicolas	DUT Logistique	20 H		Mulhouse	III	Logistique	Enseignant-chef	Alsace/Allema	18/11/2014
B17	Aysel	DUT Logistique	20 F		Haguenau	III	Logistique	gérant d'entrep	turque	18/11/2014
B18	Ali	DUT Logistique	19 H		Bischwiller	III	Logistique	Chauffeur-routil	turque	18/11/2014

Groupe 5. Entretiens réalisés à Strasbourg par DFI en octobre 2014									
N°	Age	Sexe	Situation pro	Alleman	Bac +...	Formation	Activité	Date	
1	26	H	chomeur	A1	0	sans	projet de formation dans la sécurité	16.10	
2	30	F	en emploi	B2	5	Master com	Chargée événementiel	16.10	
3	23	F	étudiant	A2	2	en étude de droit	Serveuse à l'académie de la bière	16.10	
4	30	F	en emploi	C1	5	nc	Attaché de presse	16.10	
5	24	H	Année sabbatique	B2	5	ingénieur mécanique	année sabbatique pour voyager en a	16.10	
7	20	H	étudiant	A2	1	biologie	1er année licence	17.10	
8	21	F	chomeur	A1	0	nc	street marketing	17.10	
9	21	H	étudiant	A1	4	ingénieur	secteur énergie, pétrole	17.10	
10	30	H	chomeur	A2	5	Culture éducation		17.10	
11	19	H	chomeur	B2	0	souffleur de verre	artisanat petite industrie	17.10	
12	26	F	en emploi	A2	0	nc	Agent accueil EPAD	17.10	
13	24	F	étudiant	B1	5	Elève Avocat	Droit	17.10	
14	29	F	chomeur	B2	2	nc	Accueil VIP	17.10	
15	24	H	étudiant	A1	4	ingénieur	Industrie	17.10	
16	19	H	apprenti	B2	ns	en formation en All	Métallurgie	21.10	
17	21	H	apprenti	B1	ns	formation BAGGA	Métallurgie	21.10	
18	23	H	apprenti	C1	ns	en formation	Métallurgie	21.10	
19	18	H	apprenti	B2	ns	apprenti à la BAG	redirigé secteur bois vers métal	21.10	
20	17	H	apprenti	A2	ns	apprenti à la BAG	Métallurgie	21.10	
21	20	H	apprenti	A2	ns	apprenti à la BAG	Métallurgie	21.10	

1. Les attitudes face à la mobilité professionnelle géographique

La mobilité professionnelle transfrontalière doit être replacée dans la question plus générale de la mobilité des jeunes, dont elle est une forme particulière. Celle-ci est globalement mal connue et apparaît faible⁷. Les entretiens ont montré combien des liens affectifs forts, amicaux mais surtout familiaux, poussent une grande partie des jeunes à chercher prioritairement un emploi dans le bassin de vie où ils ont grandi. Leur « canton d'existence » est restreint à la ville, l'agglomération ou la communauté de communes, comme s'ils ne cherchaient pas à « *über den eigenen Tellerrand hinauszuschauen* ».

Les diverses opérations de recrutement des personnes enquêtées (notamment en missions locales et en classe de DUT logistique, là où les biais de recrutement ont été le plus faible) suggèrent qu'environ la moitié des jeunes alsaciens a un potentiel intérêt pour la question du travail transfrontalier – une estimation qu'il faudrait valider par une enquête quantitative.

La mobilité professionnelle géographique n'est en rien évidente, ni naturelle. Elle est plutôt envisagée comme une réponse de l'individu à un ensemble de contraintes qui paralysent son existence et obèrent son devenir. Les blocages identifiés au cours des entretiens peuvent être d'ordre familial (conflit avec les parents), professionnel (pas de travail dans sa qualification), politique/identitaire (sentiment que la France va mal, qu'il n'y a plus d'avenir dans ce pays).

Le désir de mobilité repose également sur une aspiration à disposer d'une aisance financière supérieure à ce que peut offrir le pays d'origine. C'est le principal attrait de la Suisse sur les jeunes du sud de l'Alsace, dont beaucoup manifestent une attitude « mercenaire ».

Parmi les options possibles offertes à l'individu, la mobilité transfrontalière offre une bonne articulation entre bénéfices de la migration et maintien à proximité du territoire d'origine. Mais elle est en concurrence avec d'autres formes de mobilité : l'attrait pour les grandes métropoles françaises (en particulier Paris), le Sud de la France (souvent idéalisé) ou encore l'envie de découvrir des pays lointains, en particulier anglophones (Etats-Unis, Australie).

⁷ En France et en 2010, selon le Centre d'analyse stratégique, moins de 2 % des 11 280 000 jeunes de 15 à 29 ans en 2010 ont bénéficié des dispositifs existants de mobilité (Bernardin, apport pour le CESE, 2011, p. 4). Ce même rapport constate « un manque cruel d'études et de recherches permettant de prendre en compte la globalité du phénomène de mobilité des jeunes et ses différents aspects ».

Par rapport à ces destinations lointaines ou la Suisse, l'intérêt pour l'Allemagne et le pays de Bade est spontanément faible.

1.1. Attitude « peu mobile » : une forte propension à rester sur place si tout va bien

De nombreux jeunes, en particulier ceux issus de milieux modestes, employés ou ouvriers, ont une faible propension générale à la mobilité : des liens affectifs forts, surtout familiaux, les poussent à chercher prioritairement un emploi à proximité, dans le bassin de vie où ils ont grandi. Leur « canton d'existence » est restreint, réduit à la ville, à la communauté de communes ou au bassin de vie (plutôt d'ailleurs qu'à la zone d'emploi), si bien que la question des frontières est secondaire.

Clément (A16, 23 ans, mère employée, Bac pro mécanique auto, demandeur d'emploi, habitant à Kunheim près de Neuf-Brisach,) n'envisage pas, pour le moment, de s'éloigner de sa mère, qui a une très grande place dans sa vie (il fait mention à sa mère à plusieurs reprises dans le cours de l'entretien, elle est une source de conseil, elle le « pousse », l'oriente, etc.). Il n'a pas le permis de conduire, officiellement pour des raisons financières, mais cela apparaît être un prétexte pour rester dans l'orbite maternel : il privilégie du coup les petits boulots à proximité, par exemple dans la maison de retraite de la communauté de communes où sa mère a déjà travaillé par le passé. Sa mère ne parle pas allemand et ne l'a guère encouragé à chercher du travail outre-Rhin. En revanche, le meilleur ami de Clément parle très bien allemand et travaille en Allemagne. Au fur et à mesure que l'entretien se déroule, cet ami apparaît comme un possible point d'appui pour un éventuel travail frontalier mais l'orientation globale de Clément est de rester près de sa mère. S'il envisage de « bouger », c'est d'abord pour suivre sa mère dans l'ouest de la France : ayant pris récemment sa retraite, elle souhaite s'installer près de Nantes où elle a des amis.

Sonia (A14, 19 ans, Mulhouse, père ouvrier, titulaire d'un CAP vente, demandeuse d'emploi, envisage de commencer une formation aide-soignante) préfère rester dans sa région pour l'instant. « Parce que je ne suis pas encore prête à partir autre part, un peu trop loin de ma mère quand même. Il faut que j'assume plus tard. Plus tard, si j'aurais le travail, mon mari, la voiture, je peux partir. Mais pour l'instant, non, je reste ici. Pour l'instant, je me base sur Mulhouse, sur l'Alsace ».

Avec Guillaume (B06, 17 ans, père ouvrier, en terminale Bac pro charpente, déjà titulaire d'un CAP bucheronnage, habite avec sa mère à Mitzach, dans la vallée vosgienne de la Thur, près de Thann), nous avons évoqué la possibilité de travailler en Suisse, où ils ont des « techniques de constructions particulières et

intéressantes». Mais il préfère trouver du travail à proximité, dans la « Vallée », dans les Vosges ou dans la région (sa mère n'est pas en bonne santé et il ne veut pas s'éloigner). « Et du coup l'histoire de la Suisse, c'est une vague possibilité ? - Oui, vague, je préférerais alors réfléchir au niveau pour aller à la Suisse, quand je suis déjà bien préparé, je veux dire, quand je me suis fait mes acquis en France. Je préfère avoir une expérience, avant d'aller en Suisse, et avoir aucune expérience. »

Danaé (B09, 17 ans, en Bac pro d'assistante architecture, résidant à Mulhouse, de parents ouvriers) n'a jamais réfléchi à la question d'aller travailler à l'étranger et répond spontanément « peut-être en Angleterre, mais pas en Amérique, trop compliqué ». Elle préfère rester en France pour rester proche de sa famille, en Alsace ou en Normandie où elle a une partie de celle-ci : « Je peux jongler entre les deux, au milieu... Quand même, la France je préférerais. D'accord, parce que c'est quand même important de rester près de sa famille, de pas être trop loin d'eux. »

Ces attaches familiales fortes sont conjuguées à l'appréhension de la prise d'autonomie, de la sortie du « cocon familial ». Le travail à l'étranger augmente cette appréhension : environnement peu ou pas connu, insécurité linguistique due à l'usage d'une langue étrangère. Le passage à la vie adulte est aussi un moment initiatique délicat, parfois angoissant, pour des jeunes qui, encore peu expérimentés, ont le sentiment de « devoir faire leurs preuves ».

Sevan (B02, 23 ans, en Master informatique et gestion d'entreprise, père artisan) avoue avoir cette peur de « se lancer à l'eau » : « c'est quand même un grand pas qu'il faut faire d'aller travailler à l'étranger de l'autre côté. Je vais me lancer, c'est sûr, j'ai plutôt l'âge... » Pour lui, c'est vraiment une affaire personnelle de vaincre sa timidité pour aller à l'étranger. La mobilité culturelle est rendue plus difficile par ses origines modestes : il a fait peu de voyages et a eu peu de contacts avec l'étranger.

Plus le niveau de diplôme augmente, plus la nécessité de cette mobilité internationale s'impose. Si elle n'est jamais facile, elle peut être facilitée par des ressources géographiques (résidence à proximité immédiate de la frontière) ou sociales (parents qui ont donné le goût des voyages ou financé des stages linguistiques). La propension à la mobilité géographique est directement corrélée au capital social et culturel de la famille.

Issue d'une famille aisée plutôt que cultivée, Xavier (23 ans, résidant à Hegenheim tout près de la frontière Suisse, père cadre commercial, étudiant en informatique) raconte qu'il a dû « se donner des coups de pied au derrière » pour trouver des stages et des emplois à l'étranger et « se jeter à l'eau » : issu d'une famille dialectophone, il a bénéficié de plusieurs années d'apprentissage scolaire

de l'allemand et de l'anglais (il pense qu'il « aurait dû être trilingue » dès l'école), ce n'est cependant qu'après le bac qu'il se décide vraiment à se lancer dans l'apprentissage des langues et perfectionne son allemand et son *Schwyzerdütsch* en occupant un job d'assistant aide-soignant dans une maison de retraite en Suisse, puis son anglais en faisant un stage à DHL.

Maxime (B06, 18 ans, habitant de Cernay, père chef d'une entreprise artisanale, en Bac Pro génie climatique) a beaucoup voyagé à l'étranger avec ses parents, y compris dans les pays lointains. Sa mère travaille à Bâle comme responsable de magasin, ce qui l'amène à se rendre régulièrement dans cette ville qu'il apprécie pour son caractère « ouvert sur le monde ». Peu motivé à reprendre l'entreprise paternelle, sous l'influence de son meilleur ami germanophone qui fait des études de sommelier à Bâle, il songe à ouvrir un bar VIP dans une grande métropole et pourquoi pas à l'étranger, en Suisse, en Italie, près du lac de Côme, ou à Berlin.

Dans certains cas, comme celui de Gilles (A09, mulhousien, fils d'employé, en Bac Pro restauration mais voulant se réorienter vers le social), le « cocon » familial et familial intègre une petite partie de l'Allemagne sans que l'on puisse parler de disposition particulière à la mobilité géographique professionnelle.

Gilles dit « aimer beaucoup l'Allemagne » et évoque ses sorties avec sa grand-mère dialectophone dans la ville de Neuenburg, petite ville frontalière du Bade (sa grand-mère qu'il visite durant les vacances habite au bord du Rhin, près de Fessenheim). Il déjeune régulièrement avec elle dans un restaurant où ils ont pris leurs habitudes (« Il y a beaucoup dans l'assiette et c'est pas cher. Ils savent très, très bien cuisiner »). Néanmoins il ne connaît de l'Allemagne que Neuenburg et un peu Freiburg, si bien que quand j'insiste pour sonder une éventuelle mobilité professionnelle, son périmètre reste restreint : « Imaginez que vous en mettiez un coup et appreniez bien l'allemand, est-ce vous que imagineriez vivre là-bas ou travailler là-bas ? -Sans problème, oui. - Et si vous travailliez en Allemagne vous iriez dans quelle ville ? -Neuenburg. Parce que tous les commerces sont à proximité. Dans un coin de Neuenburg, il y a un train qui nous amène directement là-bas, il y a tous les magasins. »

Mosca (B13, 20 ans, en alternance CAP Soudure) résume bien la position identifiée chez de nombreux jeunes rencontrés : il ne s'est jamais posé la question d'aller travailler à l'étranger.

Mosca ne parle pas allemand, un peu anglais. Il n'a jamais voyagé, sait qu'il y a « plein d'endroits intéressants ». S'il avait les moyens, il serait tenté par un tour du monde, mais pas pour aller travailler ailleurs (à part la Suisse où il pense gagner de l'argent). Il serait heureux d'avoir l'occasion de découvrir de nouvelles choses à l'étranger, mais il a ses attaches ici. En formation par alternance de soudeur, il est content de ce qu'il fait, n'est pas trop exigeant, « c'est un métier

qu'il faut faire. Voilà ». Il sait qu'on recherche des soudeurs en Allemagne et en Suisse, cela peut être intéressant pour les salaires et dans ce cas, il serait prêt à se lever tôt, mais même en France il a entendu dire que les employeurs cherchent souvent ce type de qualification « Il ne manque pas de boulot ». On ne sent pas chez lui la nécessité de faire un effort pour trouver un emploi transfrontalier. Il n'envisage cela qu'en cas de difficulté à trouver un emploi en France, dans ce cas, il pense travailler là-bas la semaine et revenir le week-end en Alsace.

1.2. La mobilité comme réponse à une situation ou à un sentiment de blocage

Au contraire des forces centripètes qui poussent à l'enracinement et qui sont le signe d'une socialisation, si ce n'est heureuse, du moins satisfaisante, les forces centrifuges qui poussent à la mobilité s'expriment souvent après quelques expériences difficiles, des « moments de galère ». Il est donc rare de rencontrer un projet de mobilité internationale (frontalière ou non) en lycée ou en début d'études. Au contraire, cette « solution » émerge en début de vie professionnelle ou quand les choix d'orientation s'avèrent inadéquats. Les personnes qui ont identifié ce blocage sont généralement bien avancées dans la vingtaine d'années.

Lahoucine (A02, 29 ans, célibataire, originaire de Valenciennes, famille ouvrière, diplômé d'une LP « réseaux et télécom ») est venu en Alsace pour trouver du travail suite à plusieurs mois de recherches infructueuses dans le Nord. Il a rapidement trouvé un emploi dans une petite entreprise allemande près de Neuenburg, juste à la frontière, qui répare des « débitmètres » pour l'industrie automobile, les fabricants d'explosif, les usines de chimie (il s'agit d'une TPE de sous-traitance avec 6 employés). Il ne parlait pas allemand, mais comme il avait une qualification assez proche du poste offert, il a demandé à faire un essai qui s'est avéré concluant. Il est resté 2 ans dans cette entreprise.

Rahmouna (A11, 23 ans, Mulhouse, aide comptable, père ouvrier du bâtiment, un mari employé en logistique, 2 enfants) ne trouve pas de travail. Elle évoque le racisme sans en faire une cause certaine (« Je me dis qu'ils n'ont pas voulu, tant pis, mais je ne mets pas ça sur le compte du racisme. Il n'y a pas de preuve, on ne peut pas dire... »). Elle envisage de chercher en Suisse mais estime que son niveau d'allemand est insuffisant.

Sa sœur, Soraya (A11, 29 ans, Mulhouse, célibataire, aide-soignante,) décrit bien la situation de blocage qu'elle ressent en France dans le domaine hospitalier, où la précarité se conjugue à des conditions de travail difficiles :

Moi, je travaille maintenant, je suis aide-soignante, mais dans le domaine hospitalier actuellement c'est bouché.

Il n'y a pas trop de boulot ?

Y'a du boulot, malheureusement, mais financièrement [les budgets], cela ne suit pas.

Les salaires ?

Non, les salaires sont intéressants. Mais ils veulent faire des économies, y'a le rendement, y a plein de trucs qui rentrent en ligne de compte... Alors plus il y a de patients, moins on est nombreuses et malheureusement... Ça, c'est dans le public, dans le privé, moi je ne sais pas, je ne suis pas allée travailler dans le privé, cela ne m'intéresse pas, Mais quand je travaillais au Müller [l'hôpital de Mulhouse] au bloc opératoire par exemple, j'avais des contrats, des petits contrats CUI, CAE, qui était fait normalement pour des gens qui sortent de RSA, qui ne m'étaient pas destinés parce que j'ai toujours travaillé, mais eux il y trouve un avantage, au niveau des cotisations, il y a une aide de l'Etat de 800 euros et eux me versent 200 € de leur poche.

Cela leur coûte rien !

Cela leur coûte rien, c'est des contrats aidés. Et j'ai fait ça, CUI, CAE, j'en ai fait plusieurs j'en ai eu assez, après je suis partie dans d'autres hôpitaux, l'hôpital de Sierentz ou Colmar, voilà j'étais payé normale, en CDD, mais tout le monde m'a dit, les caisses sont vides. Actuellement encore pareil, je suis à l'hôpital de Sierentz les gens me disent « les caisses sont vides ».

Des petits contrats ?

Des CDD. Normalement ils peuvent vous emmener comme ça jusqu'à 2 ans, après ils sont obligés de vous embaucher, alors ils vous disent au revoir et ils font la même chose avec quelqu'un d'autre. Cela fait 6 ans que ça dure...

Le manque d'évolution professionnelle et de perspective de carrière se conjuguent à des conditions de travail qui se détériorent :

Moi, toute seule, j'ai en charge 12 personnes et de GIR 1. C'est la grille de l'autonomie et de la charge de travail, de la difficulté. Et très souvent, j'ai que des GIR 1, heureusement on a le matériel, mais c'est ça en fait, avec la technologie, plus ils en ramènent de matériel, plus ils en enlèvent de personnel ! Alors depuis l'invention du soulève-malade et du verticalisateur, qui peuvent nous aider à les soulever et les mettre sur le fauteuil, ben voilà, on a déjà enlevé 2 ou 3 personnes. On a plus de machines mais moins de personnel. Et puis pour donner à manger, heureusement que j'ai deux mains, une à droite et une à gauche... Mais c'est moche ! C'est plus humain, c'est à la chaîne, mais c'est du gavage !

Des amies aides-soignantes travaillent en Suisse et lui ont parlé, outre des salaires, des bien meilleures conditions de travail : « Mes collègues elles me disent : c'est magnifique. Elles ont 4 patients et elles les chouchoutent, elles les bichonnent, elles leur font des soins confort, elles font tout. »

Le blocage peut être d'ordre familial : Maxime (B08) veut, on l'a vu, fuir son destin de petit entrepreneur artisan en ouvrant un bar à cocktail dans une grande métropole ; Luc

(A08, 32 ans, Mulhouse, chauffeur routier) a eu une enfance sans parents qui l'a amené à se « bouger » et se prendre en charge :

Les gens d'ici, je trouve qu'ils ont du mal à faire les valises. Moi, par exemple je suis parti souvent, il y a 6 ans, je suis parti habiter en Vendée pendant 3 ou 4 ans. Je suis arrivé là-bas, j'ai fait ma vie là-bas, aux Sables d'Olonne, j'étais bien. Je suis revenu. La famille, la vie. Si on reste trop ici, c'est pas bon, comme dans toutes les villes en général, la vie en ville, c'est une vie qui vous happe, vous attrape, il faut attendre les vacances pour décompresser, c'est un petit sas, mais sinon c'est une routine, c'est un train-train... Ici c'est pareil. Mais quand j'étais en Vendée, il y a des choses qui me manquaient, l'accent alsacien, entendre des gens parler dans d'autres langues, l'allemand, ou quand je mettais la radio d'avoir des stations allemandes par exemple... C'est des choses que j'aime bien avoir. [...] Mon ex petite amie, elle était russe. Pareil, j'ai voyagé en Russie, apprendre la langue comme ça, voilà. Je suis quelqu'un d'assez mobile par rapport aux gens autour de moi. J'en vois qui bougent pas, qui se plaignent moi je leur conseille de bouger, d'aller dans un endroit où tu connais un peu moins de monde, où tu auras plus de temps pour toi. Ça fait du bien de bouger, j'espère le faire encore, cela fait bientôt trois ans que je suis là, j'ai besoin de changer de département sur mon adresse.

Morgane (B01, 22 en licence pro de communication à Mulhouse, vit avec sa famille à Horbour-Wihr, près de Colmar. Père cadre (ingénieur qualité dans une usine de meubles), français d'origine allemande, suisse et alsacienne. Mère bretonne, artiste-peintre et infirmière libérale). Pour des raisons familiales (opposition de la mère à la langue allemande qui en fait une « langue interdite » au foyer), Morgane n'apprend pas l'allemand et d'ailleurs « n'aime pas cette langue » qu'elle trouve « gutturale, rocailleuse, moche ». Du coup, dans sa recherche personnelle, faite de la désaffiliation et de réaffiliation, elle découvre l'anglais, compatible avec la figure maternelle (*arty* et anticonformiste). Le goût de l'anglais (et de l'Angleterre, mais aussi de l'Islande, des pays scandinaves – « ils parlent une langue proche de l'Allemand mais ça va ») lui vient progressivement, comme le fil que l'on tire d'une pelote de laine : lecture d'Harry Potter, goût pour la musicalité de la langue, l'humour, le non conformisme des Anglais, voyages en Angleterre, etc. Pour elle, l'altérité, l'immersion dans une culture différente sont un moyen de dépasser un blocage d'ordre familial (désaccord des parents sur l'enracinement en Alsace) et de se chercher un avenir plus séduisant que le monde du travail en usine associé à la figure paternelle. Si elle part, c'est en Angleterre ou en Nouvelle-Zélande (où elle aurait voulu être jeune fille au pair, ce à quoi ses parents se sont opposés).

Amélie (A12, 22 ans, Neuf-Brisach, diplômée d'un CAP Cuisine) est dans une situation personnelle délicate, assez marginalisée après avoir quitté sa mère et ses 6 frères et sœurs. Elle envisage aussi de partir à l'étranger ou dans les Dom-Tom faire de l'humanitaire parce qu'elle ne voit pas d'avenir en France : « La France, qu'est-ce qu'elle fait ? Elle glande. Moi, je voudrais un boulot fixe, pas de

l'intérim, pour pouvoir prendre un logement. Ils ont une grande gueule mais ils ne font rien ! Si vous regardez les infos, qu'est-ce qu'ils racontent ? C'est que du blabla. Qu'est-ce qu'on a comme avenir ? Rien ! Il n'y a pas de boulot, la crise va empirer. Les personnes âgées, qui ont beaucoup travaillé, qu'est-ce qu'ils ont ? Ils ont rien ! » Elle est très remontée contre les autorités, le gouvernement, les institutions. Elle dit sans trop vouloir rentrer dans les détails qu'elle a eu une « affaire perso », « qu'ils [la Justice] ont fait « vite fait, bien fait » sans chercher à savoir ce qui s'était vraiment passé ». « La justice française ne fait rien, il vaut mieux se faire justice soi-même. »

Il est ainsi apparu à plusieurs reprises, que la France était perçue comme un pays qui allait mal, un pays mal géré et sans avenir.

Marylin (B03, 25 ans, Bartenheim, en Master informatique et gestion, milieu ouvrier) s'avère être une jeune femme ouverte et sympathique, de caractère indépendant. Elle n'en tient pas moins un discours très critique envers la France, qui serait devenu une « poubelle » : manque de valeurs, manque de respect, manque de reconnaissance du mérite, assistanat et favoritisme des étrangers. Son positionnement idéologique est très conservateur avec quelques éléments xénophobes et sécuritaires. Elle identifie un blocage qui pourrait la pousser à aller travailler à l'étranger (Angleterre ou Allemagne).

Très souvent, les propos recueillis chez les jeunes manifestent un grand pessimisme, le sentiment d'une société finalement injuste, qui ne reconnaît pas les mérites individuels et s'épuise dans « l'assistanat ».

1.3. Profil « mobile lointain » : entre aspiration, projet et rêverie

Les projets de mobilité dans des pays lointains ont été peu souvent évoqués. Ils sont plutôt avancés par les individus issus de milieux relativement aisés (Maxime B08, Morgane B01) ou ayant des exemples de personnes proches ayant vécu ce genre d'expérience.

Par exemple, Quentin (B12, 17 ans en alternance Bac Pro génie climatique) souhaiterait partir au Canada, car il connaît des chauffagistes qui sont partis là-bas et qui ont eu de bonnes expériences. « Les impôts sont 20 fois moins élevés. Il y a bien le froid, mais à Québec, ils parlent français ! » On note l'importance du « oui-dire » et des recommandations de proches pour attirer l'attention sur les perspectives d'emploi à l'étranger.

Pour des individus d'origine modeste, les destinations lointaines relèvent plus de la rêverie (en partie communiquée par le groupe des pairs) que du projet sérieux (par exemple Hamed, A10, 24 ans, sans formation, originaire de Mayotte, qui « rêve de l'Amérique »). Il est parfois associé, en particulier chez les jeunes femmes, au désir de vivre dans une grande ville, une métropole. Cette attirance pour le style de vie urbain est perceptible chez Emeline (A18, 20 ans, habitant Neuf-Brisach, en formation « pose d'ongles américains ») qui veut travailler à Paris et éventuellement y ouvrir sa propre boutique, Leila (A04, 25 ans, Mulhouse, un enfant, séparée) qui envisage de vivre près de Genève.

Sonia (A14) a dit qu'elle préférerait rester en Alsace au moins dans un premier temps. On la sent toutefois attirée par les grandes métropoles et elle parle d'autant plus des USA qu'une de ses amies de classe du lycée privé Dom Bosco y est allée. Mais cette attirance reste très vague, elle pourrait aussi aller dans le Sud de la France, plus familier, une autre destination parfois évoquée par mes interlocuteurs.

Du côté des garçons, Boris (A07, 23 ans, sans formation, mère martiniquaise ancienne coiffeuse et mannequin) a des ambitions artistiques qui le poussent vers la capitale, Paris. Mais le projet reste bien vague :

« Moi, il y a plein de métiers qui m'attirent, j'aime bien la coiffure, l'art, la mode. Je suis doué dans les trois et après je trouve pas, c'est pas forcément facile. En tout cas pour la mode, il faut aller à Paris... C'est tendu quand même à Paris, les appartements sont chers et tout ça. Si c'est pour être en galère, autant rester à Mulhouse. »

Jo (B14, 19 ans, CAP serrurier métallier, famille d'employés) préfère sa Franche-Comté d'origine que l'Alsace, même si le climat y est meilleur. Il aimerait aller plutôt dans le Sud de la France, en faisant par exemple un BTS en alternance à Toulouse qui lui permettrait d'obtenir une « bonne place à Airbus avec la paye qui va avec ».

Azad (A01, 27 ans, sans formation, famille ouvrière) veut à terme s'installer dans le Sud de la France, y monter sa petite entreprise de peinture ou un restaurant...

Ces perspectives de mobilité lointaine sont sans réelle consistance et semblent avant tout destinées à faire supporter l'âpreté du quotidien.

Plus concrète, appuyée sur des exemples de proches (famille ou amis), la volonté d'aller travailler en Suisse a en revanche été évoquée par de nombreux interlocuteurs et interlocutrices, principalement pour ses avantages financiers

1.4. Une « mobilité mercenaire » vers la Suisse ?

Comme indiquée dans le volet statistique de ce rapport, en 2011, 9 jeunes travailleurs frontaliers du Haut-Rhin sur 10 se rendent en Suisse (Insee). Les entretiens ont montré comment la question du salaire surdétermine cette volonté de travailler en Suisse, au risque de brosser le portrait d'une jeunesse d'abord intéressée par l'argent. Le travail frontalier est alors considéré comme une opportunité à saisir pour des questions exclusivement financières, les hauts salaires suisses étant rendus possibles par les asymétries économiques (un phénomène comparable à la Grande Région SaarLorLux et le Luxembourg, cf. Wille, 2012 et Belkacem et Pigeron-Piroth, 2013).

1.4.1. Le goût de l'argent

La grande majorité des jeunes rencontrés, tous milieux sociaux confondus, sont sensibles à cette possibilité d'améliorer sensiblement leurs revenus. Quand les individus sont peu ou très peu qualifiés, l'attrait du travail en Suisse est exclusivement financier, chez les plus diplômés, il est aussi fait mention d'avantage culturel ou de la recherche d'un épanouissement particulier au travail. Globalement, comme pour le migrant économique traditionnel, le travail en Suisse est envisagé comme un moment d'accumulation de capital économique qui pourra permettre ensuite d'avoir « une meilleure vie ».

Azad (A01, sans formation, famille ouvrière) a déjà travaillé en Suisse, à Bâle, dans la restauration ou dans une imprimerie. Pour lui, l'opération est bénéfique : il était payé 17 CHF de l'heure soit 12 € net de l'heure, calcule-t-il. « C'est mieux qu'en France, où le smic est à 7,5 € net par heure ». Malgré la rigueur des conditions de travail et les formes de mépris dont il a été l'objet, il est prêt à retravailler là-bas. Il compte faire une remise à niveau pour ensuite intégrer une formation en peinture en bâtiment (CAP). « C'est dans le bâtiment mais pas trop dur, pas trop physique, je ne suis pas en excellente santé ». Comme son frère, il voudrait ensuite « travailler en Suisse pour se faire un maximum d'argent », puis ouvrir sa propre boîte. « Il faut avoir sa boîte, car les retraites c'est minable. Comment vivre avec 800 ou 900 euros ? » Il voit son père qui « galère » avec une petite retraite. « Il faut ramasser de l'argent pour pouvoir ensuite passer une bonne retraite ».

Boris (A07) a un copain qui travaille dans l'usine Bell [usine alimentaire] à Bâle. « 3500 euros nets, je ne crache pas dessus ! La plupart des jeunes qui vont là-bas, c'est pour pouvoir se payer une voiture. Pouvoir finir de payer ce qu'ils ont à

payer et tout ça. Moi si, j'y vais, c'est pour me payer une voiture, parce que c'est quand même cher et faire un crédit, non merci. J'ai pas les moyens. - Donc l'idée, ce n'est pas de trouver un boulot pour toute sa vie ? -Non. »

Emilia (B05, résidente à Saint-Amarin, dans les Vosges, CAP peinture, parents employés) veut aller travailler en Suisse, malgré la distance « parce que ça gagne bien ». Elle le sait par sa famille dont certains membres travaillent en Suisse, dans des usines chimiques ou comme coiffeuse. Sa cousine, qui habite Cernay, coiffeuse en Suisse depuis 2 ans, dit qu'elle « tourne bien » sans trop donner de détails. Elle est salariée, les gens sont agréables. Cela lui fait beaucoup de route mais elle est célibataire et vit encore chez sa mère. Son oncle (qui réside à Kingersheim) travaille dans une usine de chimie. Sans avoir de détails, elle sait que le travail est dur mais bien rémunéré.

Kadir (B10, habitant de Mulhouse mais venant de Bourgogne, CAP échafaudage, Bac Pro gros-œuvre, père artisan) a le profil de l'absence de réussite scolaire, il s'inscrit en bâtiment par défaut (et parce que son père est dans ce secteur). Il ne connaît rien de la Suisse, ne parle pas allemand (et très mal l'anglais) mais a pour objectif d'y travailler, sans savoir comment s'y prendre (si possible un « travail tranquille », conducteur de chantier ou même dans le commerce).

Les exemples de ce rapport exclusivement financier à l'emploi suisse sont très nombreux. Même chez ceux qui n'envisagent pas d'être mobiles, comme Mosca (B13, CAP soudure), la Suisse peut s'avérer intéressante, pour les salaires, tout en continuant de résider en Alsace. Gilles (A09, titulaire d'un Bac Pro restauration) qui a, au fond, le projet de se reconvertir dans le secteur social en France, se fait l'écho des discussions avec des proches : « J'entends beaucoup plus parler de la Suisse que de l'Allemagne. Vu le salaire qu'on gagne ici quand on travaille et le travail qu'on peut gagner en Suisse... Avec bien sûr un métier qu'on aime faire, le salaire est complètement différent. - Et quand vous dites « on entend », c'est qui ? - La famille, les amis, tout le monde. J'ai un neveu à ma grand-mère qui travaille actuellement en Suisse. Il est électricien et gagne très bien sa vie. »

L'incitation des proches pour aller travailler en Suisse est forte, on pourrait même parler d'une forme de pression sociale. L'argent est aussi une puissante motivation, la principale peut-être, pour dépasser les obstacles habituellement liés au travail frontalier en territoire germanophone : distance géographique, barrière de la langue, difficultés administratives, etc.

Il ne se dit pas, ou très rarement, que les salaires allemands soient aussi intéressants que les suisses, ce qui peut disqualifier la recherche de travail en pays de Bade. Ainsi Azad

(A01), assène d'un ton péremptoire que l'Allemagne, « cela vaut pas la peine, c'est l'euro là-bas ».

1.4.2. Modernité et libéralisme

Avec l'élévation du diplôme, les propos sont toujours axés sur les revenus mais s'ouvrent à d'autres considérations, comme la qualité du travail, l'usage de technologies innovantes, des entreprises et une société bâloise cosmopolite. La perspective de payer moins d'impôts séduit également, le tout brossant le portrait d'un pays moderne et libéral qui sait dans le même temps préserver son identité et ses valeurs.

Les techniques suisses et les compétences helvètes en mécanique et procédés industriels peuvent être un argument en faveur du travail frontalier.

Guillaume (B06), en formation dans la charpente, préfère d'abord travailler en France, mais connaît aussi une attirance pour la Suisse et ses salaires : son père y a travaillé, ses frères (tourneur-fraiseur spécialiste en commandes numériques et soudeur) envisagent sérieusement de le faire. Lui-même envisage de travailler un jour en Suisse, pour le salaire d'abord, mais aussi pour les techniques innovantes que l'on peut y trouver dans sa branche professionnelle, après avoir eu quelques acquis en France.

Maxime (B08, résidant à Cernay, en Bac Pro Maintenance Energies Climatiques, père artisan) est un bon exemple de cette ouverture vers des technologies et procédés plus avancés :

Mon père m'a déjà dit : « si tu veux travailler en Suisse, ils font pas vraiment les choses comme chez nous. Ils ont des matériaux différents d'office, ben c'est pas vraiment différents, c'est-à-dire que, les matériaux, qu'on utilise, nous maintenant, ils les utilisaient déjà eux, il y a vingt ans.

Ah ?

Donc ils sont un peu en avance, sur nous, donc après, euh, il faut, il faudra se former continuellement si jamais je pars là-bas pour travailler. Mais ça, ça ne me dérange pas.

Même à la limite, vous allez être à la pointe de la technique en chauffage-climatisation.

Voilà, si jamais je retourne en France, je pense que, ouais voilà, justement, je damerai le pion à plusieurs gens, quoi, qui sont un peu « pèpère » dans leurs fournisseurs habituels. Donc c'est réputé pour ça. Surtout la Suisse, l'Allemagne moins, en fait, on n'en parle pas trop de l'Allemagne et tout ce qui est chauffage, sanitaire. Bon, en même temps disons, j'ai pas eu spécialement d'écho, puisque personne dans mon entourage ne travaille en Allemagne.

Nous avons vu que Soraya (A11) avait l'idée d'intégrer des hôpitaux ou cliniques suisses pour le salaire mais aussi pour l'attention qui est portée aux patients : « mes collègues m'ont dit que c'était ma-gni-fi-que. Ils avaient beaucoup plus de respect de l'individu qu'en France. Elles ont 4 patients [par personne] et elles les chouchoutent, elles les bichonnent, elles leur font des soins confort, elles font tout. »

L'attrait du libéralisme suisse, la perspective de ne pas payer beaucoup d'impôts est forte, chez les enfants de cadres comme dans le monde ouvrier proche de l'artisanat.

David (B04, 18 ans, Mulhouse, en Bac Pro économie de la construction) a un père plâtrier et peintre qui travaille régulièrement pour une boîte d'intérim en Suisse où il fait de longues journées de travail (7-18 h parfois 19h et souvent le samedi jusqu'à 16h). David est critique envers ses camarades qu'il considère facilement comme des paresseux, alors que lui tient un discours de type libéral sur l'effort et la nécessité « de se lever tôt » pour « bien gagner sa vie ». Son grand-frère travaille sur la zone binationale de l'aéroport de Saint-Louis dans les câblages électroniques des avions (« Pour l'instant, il est encore payé en euros, mais il fait les heures suisses ! »). David reprend de son père le discours contre la réforme de l'assurance maladie frontalière et envisage si cela se dégrade d'aller s'installer en Suisse, de préférence romande, où vit d'ailleurs sa petite copine.

Quentin (B12) exprime très directement son sentiment anti-fiscaliste : « plus on a d'argent, plus on est heureux, en France ils me prendraient les 2/3 ».

Le caractère cosmopolite de l'agglomération bâloise, avec forte exigence d'intégration, est aussi attrayant, surtout pour les jeunes bien qualifiés qui connaissent déjà Bâle. Ces derniers sont peu nombreux à connaître la « ville-monde » de la Suisse du Nord-Ouest, les barrières pour se rendre en Suisse étant difficiles à franchir pour la plupart des jeunes Haut-Rhinois, en particulier ceux de milieu populaire : nécessité de convertir sa monnaie, taux de change défavorable, prix élevés des consommations et des sorties, contrôles « au faciès » à la frontière. Du coup, pour eux, l'intérêt de la Suisse reste cantonné à la dimension salariale du travail, ce qui accentue le caractère opportuniste de leur démarche (Qui a les moyens de se payer un café à Bâle ? Le franc fort ne serait-il pas un élément du protectionnisme suisse contre la *Masseneinwanderung* ?)

Parmi les jeunes plus favorisés, Maxime (B08) fréquente régulièrement Bâle où sa mère est responsable d'un magasin de mode. Il apprécie le côté ouvert et cosmopolite de la ville, le fait qu'on puisse y parler en anglais.

Xavier (B11, 23 ans, père cadre, étudiant en informatique), qui habite tout près de la frontière, fait partie des rares qui ont une connaissance approfondie de la Suisse. Pour lui, le mode d'intégration de la population étrangère conjugue diversité et exigence : « Sur Bâle il y a de moins en moins de vrais Suisses. Bâle,

c'est énormément melting-pot, c'est, il y a des Croates, de l'Europe de l'est il y a en a énormément, y'a beaucoup d'Indiens, de l'Amérique latine, des choses comme ça, donc euh... pour voir des vrais, vrais Suisses, il y a quasiment... , les vieux, la nouvelle génération, elle est très euh... ouverte d'esprit, il y a, c'est vrai que vous êtes à Bâle et vous voyez un peu de tout. Mais ce qui est bien, c'est qu'ils respectent, et ils sont contents d'être en Suisse, et donc c'est une autre mentalité en fait, qu'à Mulhouse, où il y en a qui peuvent des fois cracher sur la France, et tout ça, des choses regrettables, c'est vrai que ceux qui sont en Suisse, ils parlent tous très bien le Suisse, c'est impressionnant pour une langue qui est moche et pas facile à apprendre et c'est plus agréable. »

La trajectoire et les intentions de Xavier méritent qu'on s'y arrête. Son objectif est de trouver un emploi de cadre bien rémunéré dans le groupe pharmaceutique Roche à Bâle. Il envisage même de résider à terme en Suisse pour la qualité de vie et payer moins d'impôts. Il se situe entre les groupes 3 (« Relativ gut ausgebildete Arbeitnehmer mit passablen Deutschkenntnissen ») et 4 („High Potentials“) identifiés par S. Seidendorf (2014) dans son étude sur le travail frontalier dans l'eurodistrict Strasbourg/Ortenau. Il suit des études pratiques, avec de nombreuses périodes en entreprises, parle correctement les langues étrangères et envisage une « carrière internationale » mais dans l'environnement transfrontalier dans lequel il a grandi. Sur les traces de son père, il conjugue ainsi volonté de travailler dans une grande entreprise de taille mondiale tout en restant dans sa région d'origine. Comme le note S. Seidendorf, ces individus bien diplômés sont néanmoins exigeants sur les salaires et les conditions de travail : s'il défend le modèle libéral de la flexibilité du marché de l'emploi, Xavier revendique un poste stable et protégé, avec des avantages sociaux importants (qu'il pense trouver à Roche, entreprise encore contrôlée par une famille qui mène une politique sociale envers ses employés). Cette ambition est rendue possible par le capital social accumulé par sa famille : alors que pour ses camarades de classe le marché du travail suisse apparaît assez hermétique (ils ne sont que 5 sur 40 à faire des stages en Suisse, dont trois à DHL qui a des accords avec le Miage), le réseau professionnel de son père a pu lui ouvrir les portes de Roche. Ne se considérant pas comme un brillant élève, Xavier a néanmoins des dispositions héritées pour accepter le modèle libéral suisse et viser une entreprise de rang mondial, alors qu'il constate que ses camarades n'osent pas aller dans une boîte trop importante (« DHL fait peur, il faut parler avec la Chine, ils se tournent à la limite vers Peugeot, qui reste finalement dans le cocon local »).

Le cœur de l'attrait de la Suisse reste néanmoins le salaire, comme si l'argent était sinon une valeur, du moins un repère cardinal pour la plupart des jeunes interrogés. Signe, peut-être, d'un reflux des idéalismes et des utopies transformatrices du monde et de la généralisation d'un système de valeur matérialiste mais surtout moyen de compenser une pénibilité et un manque d'intérêt du travail qui sont considérés comme inévitables.

Luc (A08), avec son franc-parler, présente bien un raisonnement que partage peut-être sa génération : « Mon but c'est d'aller en Suisse, de mettre un maximum de pognon de côté, parce que le pognon c'est quand même le nerf de la guerre. Pourquoi je suis motivé pour aller là-bas ? C'est qu'il y a plus pognon là-bas qu'ici, je vais me faire un maximum de pognon, préparer un petit terrain ici pour faire notre petite agriculture nos petits trucs, prendre du pognon et voyager, aller au bout du monde. Mon but, ce n'est pas de travailler. » Il développe tout un discours construit sur la nouvelle forme d'esclavage qu'est le salariat. Il mêle écologie, esprit d'entreprise, autonomie, dans une perspective que l'on pourrait qualifier d'écolo-libérale. « C'est ça la motivation, c'est toujours l'argent. Les gens ils ont compris qu'ils ne s'épanouiraient pas dans leur travail, pour la plupart, pas tous. Il y en a qui arrivent à s'épanouir dans leur travail, ils s'en sortent avec des fois plus de chances que d'autres, on n'a pas tous les mêmes chances, je crache sur personne, heureusement, c'est bien qu'il y ait des gens qui ont la chance de s'épanouir au boulot, mais dans la plupart des cas, ce n'est pas ça. Dans le monde où je vis moi, les gens ont compris qu'ils ne s'épanouiraient pas sur leur lieu de travail, donc autant gagner du pognon, c'est le seul truc qui nous raccroche : avoir une plus belle voiture que le voisin, la consommation, etc. » Il conclut : « En Suisse, tu fais ton boulot, tu prends ton argent, et voilà. Tu as un travail à faire et tu le fais. »

Pour les peu diplômés en particulier, l'épanouissement dans le travail est jugé peu probable si bien que l'implication professionnelle ne peut guère être justifiée que par de bons revenus. Ce « contrat » est au cœur de la motivation des candidats au travail frontalier en Suisse, qui connaissent pourtant généralement la contrepartie des bons salaires suisses : précarité, flexibilité, forme de mépris de la part de la direction, obligation d'entrer dans des réseaux de recommandation pour trouver un emploi et difficulté d'accès aux bons postes.

1.4.3. L'envers du décor

Le marché du travail suisse, attractif, est néanmoins opaque. Il apparaît bien difficile de trouver un emploi sans bénéficier d'une recommandation, d'un « piston », et ce d'autant plus que le niveau de qualification est faible. Tous les jeunes peu qualifiés (Azad A01, Mémet A03, David B04, etc.) le répètent : « Le boulot en Suisse, on le trouve par le réseau perso. »

Boris (A07), qui a des copains qui travaillent en usine en Suisse, précise : « Ils ont été pistonnés par leurs parents, qui habitent Mulhouse, qui sont ici depuis 10 ans

au moins et qui y ont travaillé peuvent recommander leurs enfants. Cela marche par piston. Sans recommandation, ce n'est pas possible. »

Un salarié doit avoir fait ses preuves pour ensuite pouvoir pistonner quelqu'un et les voies d'accès au travail apparaissent finalement étroites. Les employeurs suisses s'assurent sans doute de la loyauté de leurs salariés par ce mode de recrutement par cooptation.

La qualification est une façon d'ouvrir l'espace des possibles du recrutement. Luc (A08) a l'atout d'un permis poids-lourd. Mais il soigne son réseau :

Et pour la Suisse, comment vous allez faire alors ?

Moi, j'ai un avantage, j'ai tous les permis de conduire. Camion, poids lourds, super lourds, remorques, bus, voiture... J'ai plus d'expérience en camion qu'en bus, mais on sait jamais ça peut être utile. Après pourquoi la Suisse ? Parce qu'il y a là-bas des entreprises françaises, j'ai déjà travaillé en Suisse pour des sociétés françaises quand je faisais du transport, j'ai branché quelques contacts, j'ai des amis qui sont chauffeurs aussi...

Vous avez déjà un petit réseau ?

En général quand on va en Suisse... Y'a des gens qui vont là-bas, ils ont posé une fois leur CV parce qu'on leur a dit vas-y et ils ont réussi à rentrer, ça arrive... Mais dans l'ensemble des gens que je connais autour de moi, c'est toujours le bouche à oreille, c'est le réseau. L'autre il connaît quelqu'un qui travaille à Bell [groupe de boucherie charcuterie filiale de Coop qui a une usine à Bâle] en Suisse, il va te faire rentrer chez Bell, l'autre il connaît « ah tiens, je suis rentré dans cette entreprise » il va te dire « tiens va poser ton CV, ils cherchent du monde à mort ». Même à Mulhouse c'est souvent comme ça...

A plus haut niveau de qualification, le « piston » garde toute son importance : c'est parce que son père est un cadre influent à HP Suisse, que Xavier (B11) a pu obtenir sa formation en alternance à Roche. Pour lever tous les obstacles, la famille a d'ailleurs pris en charge les coûts de formation versés au Miage, alors que réglementairement c'est à l'entreprise de les assumer.

La dureté des conditions de travail en Suisse, la précarité de l'emploi et le mépris dont peuvent être objets les « Alsaciens » sont connus par les jeunes rencontrés.

Azad (A01) a déjà travaillé en Suisse dans la restauration, à temps partiel, deux jours par semaine, puis dans une imprimerie à Basel (recommandé par un ami pour un remplacement). Il n'y avait pas besoin de parler pour ce poste de travail. Il a été choqué car on l'a congédié du jour au lendemain de ce poste qui semblait lui convenir. Cette manière de faire ne lui a pas plu mais il est tout de même prêt à revenir travailler en Suisse, même si « ils sont très stricts. Tu peux te faire virer si tu arrives trois minutes en retard. Ce n'est pas comme en France. »

Mémet (A03), de nationalité étrangère, a travaillé dans une entreprise d'échafaudage en Suisse mais sous contrat français (travailleur détaché intérim). Il le dit crûment : « en Suisse, ils traitent les gens comme des chiens ».

Maryline (B03) a travaillé dans une usine bâloise [l'usine alimentaire Bell] durant trois ans pour financer ses études et elle connaît les difficiles conditions de travail, la faible protection dont bénéficient les salariés. Elle raconte :

Je travaillais avec des gens qui faisaient ce métier durant 20 ans et ils n'ont pas de vie à côté en fait. Je voyais pour prendre un RV à la banque ou chez le dentiste, ils ont leurs jours de congé, ils les posent à trois jours avant, on leur annule trois jours avant, on n'a pas la sûreté de l'emploi. Moi, j'ai vu une personne en pleurs, un homme hein, un homme en pleurs le 24 décembre parce qu'ils lui ont dit « le 26, c'est pas la peine de revenir.

Soraya (A11) confirme la difficulté de mener une vie de famille comme frontalier en Suisse :

Moi, j'ai des collègues qui ont quitté le travail ici pour aller là-bas, leur motivation c'était rien que la rémunération. Par contre, ils savaient qu'à côté de ça, il n'avait plus de vie de famille. [...] C'est souvent des frontaliers, nous les Français qui faisons le boulot que eux ils ne veulent pas faire. C'est souvent des « coupés » : vous venez le matin, vous commencez les transmissions à 6 heures, après vous travaillez de 6 h jusqu'à midi ou 13 heures. Après, entre 13 heures et 17 h ou 18 h, vous avez une coupure. Cela s'appelle le « coupé ». Vous faites rien entre 13 et 18 h. Mais généralement, elles ne rentrent pas chez elles, parce que c'est trop loin, alors elle reste là-bas et elles reprennent de 18 h jusqu'à 21 h ou 22 h, quand elles ont fini de coucher tout le monde.

Sa sœur Rahmona est du même avis pour constater que « les employeurs suisses, ils sont difficiles. Ils sont durs avec les frontaliers, ouais, ouais, mais de toute façon leur loi, leur droit du travail n'est pas le même qu'en France. Eux, ils ont beaucoup plus de souplesse pour licencier ». Il ne faut pas tomber malade, ni demander trop de pause. Les deux sœurs constatent l'importante durée hebdomadaire de travail (« C'est 49 h plutôt que 35 h »), de la nécessité de prendre des assurances santé complémentaires, le régime de base remboursant assez mal les soins. Soraya précise : « Moi, les collègues que je connais, qui sont parties, elles, elles travaillent en Suisse mais elles ont un pied à terre ici, je veux dire, il y a le mari qui est là, au cas où elles se font virer là-bas, il y a toujours.. . Mais grâce à ça, elles ont pu épargner. » Rahmona complète : « C'est bien à faire pendant un an ou deux ans, histoire de faire son capital, si on a un projet d'acheter une maison ou quelque chose, mais après sur la longévité, c'est juste pas possible. »

Les deux sœurs ont toutes deux un discours plutôt libéral et réclament des réformes dans la gestion de la France (« moins d'assistanat », plus de reconnaissance du mérite, etc.) mais elles affichent toutefois des préventions devant les « excès » de la Suisse sur le plan du droit du travail... Très vite, quand on rentre dans le détail des conditions de

travail avec des informations de première main, le tableau devient plus complexe et la recherche d'un équilibre entre les différents modèles (« libéral » ou « social ») se manifeste.

1.5. *Le travail frontalier, une solution de compromis ?*

En conclusion, le travail transfrontalier peut être considéré comme une forme spécifique de migration, une migration pendulaire quotidienne ou hebdomadaire. Comme toute migration, coûteuse d'un point de vue affectif et cognitif, il est une réponse à une situation de blocage, social, psychologique ou économique, ou encore motivé par la volonté d'améliorer significativement ses revenus.

Le travail frontalier est ainsi théoriquement une bonne solution pour à la fois maintenir des relations familiales et améliorer des chances de trouver un emploi ou d'augmenter ses revenus (voir par exemple, plus haut, les cas exemplaires de Rahmouna et Soraya A11). Comme l'avancent V. Kaufmann et C. Jamelin : « Les solutions de déplacements adoptées restent généralement considérées par les intéressés comme sous-optimales, mais sont acceptées parce qu'elles préservent un champ des possibles ouvert. Cette apparente contradiction résulte du fait que, dans des arbitrages, la mobilité est secondaire par rapport à la volonté de réalisation d'activités ou l'ancrage résidentiel. En fait, dans de nombreux cas, les acteurs évitent de choisir entre des alternatives et cherchent à combiner les termes alternatifs au moyen de la motilité⁸. La motilité leur sert donc à éviter des irréversibilités. » (2004, p. 7)

Dans le Haut-Rhin, la force d'attraction des salaires suisses est très importante, si bien que le profil de « travailleur frontalier tourné vers l'Allemagne » est apparu bien rarement durant l'enquête qualitative, y compris dans les bassins de vie plus proches de l'Allemagne que de la Suisse. Ce constat rejoint celle des statistiques de 2011 de l'Insee qui enregistrent la très forte attraction de la Suisse sur les jeunes travailleurs frontaliers du Haut-Rhin au détriment de l'Allemagne (voir la carte de la partie statistique).

Que les bassins de vie d'Altkirch/Dannemarie et Saint-Louis/Sierentz soient principalement orientés vers le Jura suisse et la région de Bâle ne surprend pas, du fait de la proximité. L'offre de moyens de transport de Mulhouse vers Bâle (train TER, autoroute) permet de répondre à l'attractivité économique de la Suisse du Nord-Ouest. La faiblesse des flux de jeunes travailleurs frontaliers mulhousiens vers les régions de Lörrach ou de Freiburg (il est vrai un peu plus éloignées et moins bien reliées en

⁸ La « motilité » est un concept proposé par ces auteurs : « elle peut être définie comme la manière dont un individu ou un groupe fait sien le champ du possible en matière de mobilité et en fait usage pour développer des projets. » (Kaufmann et Jamelin, 2004, p. 5)

transport public) est plus étonnante, notamment lorsque l'on considère le nombre de jeunes chômeurs du bassin de vie de Mulhouse/Ensisheim (7900 jeunes individus en 2014). Plus encore le très faible flux de jeunes travailleurs frontaliers de la région de Colmar vers Freiburg pose question, au regard de l'importance du sous-emploi du bassin de vie (3 350 jeunes individus en 2014) et des faibles distances vers l'Allemagne. Le manque de transports en commun est, il est vrai, avancé par de nombreux jeunes, en particulier ceux sans emploi qui n'ont pas de voiture (Voir plus loin les obstacles à la mobilité frontalière).

Nicolas (A16, 20 ans, Mulhouse, en DUT Logistique, père enseignant dans le supérieur) est un des rares à se tourner vers l'Allemagne. Mais son profil est particulier : pratiquement bilingue, il est de père allemand. C'est tout naturellement qu'il envisage de travailler en Allemagne si une opportunité se présente. De manière volontariste, il a réalisé une partie de ses stages obligatoires dans une entreprise allemande à Freiburg. Néanmoins son profil de bon élève le pousse à continuer ses études, à multiplier les expériences à l'étranger pour parvenir au niveau de « salarié globalisé à forte compétence » plutôt que simple travailleur frontalier. Le passage par l'Allemagne est plutôt considéré comme une étape de sa socialisation professionnelle à l'international.

Si Edouard (B07, 19 ans, en Bac Pro génie climatique) se dit attiré par les techniques de pointes allemandes en matières de climatisation et d'énergies renouvelables, c'est parce qu'il réside dans le Bas-Rhin et connaît mal la Suisse, au contraire de son camarade de classe Maxime (B08), qui lui réside dans le Haut-Rhin et méconnaît l'Allemagne. Pour Maxime, c'est au contraire la Suisse qui est à la pointe du « génie climatique ». L'un et l'autre envisagent d'avoir une expérience pendant un ou deux ans dans ces deux pays pour revenir en France avec ce savoir-faire et cet avantage sur leurs collègues ou concurrents.

Maryline (B03) envisage l'Allemagne comme une possibilité d'accélérer sa carrière. Cinq ans après son diplôme, elle aimerait « être chef de projet. Diriger un projet de A à Z. J'aimerais être dans la programmation, dans le développement de quelque chose qui sera assez innovant, dans le domaine de l'innovation ». Plutôt dans les services à l'entreprise que dans l'industrie. « Et puis pourquoi pas l'étranger ? Peut-être avec un peu de déplacement du coup, voir un peu d'autres endroits, et un bon salaire forcément. » Dans ce cas, l'Allemagne peut être « un bon compromis, s'ils en ont besoin de salariés et que nous on a besoin de partir ».

La proximité géographique, qui permet une première familiarisation du pays étranger et surtout le passage d'informations à travers les réseaux de sociabilité, reste donc déterminante. Ce que montre l'attrait de la Suisse sur les jeunes Alsaciens du sud, est que l'obstacle linguistique semble *a priori* dépassable quand il s'agit d'augmenter

significativement ses revenus. En revanche, la propension à aller travailler en Allemagne est très faible, principalement à cause de la faiblesse (supposée) des salaires.

Pourtant, l'enquête sur les représentations et les pratiques des jeunes par rapport à l'Allemagne montre qu'ils fréquentent et apprécient ce pays, et en particulier le Bade, qu'ils en ont une certaine familiarité qui n'en fait pas un « pays étranger » comme les autres.

2. Les dispositions culturelles alsaciennes à la mobilité frontalière

Experts et personnalités politiques ou économiques regrettent souvent le recul de la culture germanique en Alsace (notamment le déclin de la pratique du dialecte), le manque de liens forts avec l'espace rhénan, la banalisation de l'Alsace dans la nation française, alors que sa position géographique et son histoire en ont longtemps fait un territoire biculturel.

Il n'est pas le lieu ici de faire un bilan des transformations socioculturelles de l'Alsace mais d'évaluer le rapport actuel qu'entretiennent les jeunes générations avec l'espace rhénan. Comme dit plus haut, une forte propension à rester cantonné dans son bassin de vie est perceptible chez une large part de la population jeune, mais c'est un phénomène général, sans rapport direct avec la position frontalière de la région.

Chez beaucoup de jeunes rencontrés, l'enquête montre une connaissance directe de l'espace rhénan, en particulier du pays de Bade. L'atmosphère et le mode de vie allemands (entrevus par la pratique des courses frontalières, du shopping en ville, la fréquentation des thermes ou centres de loisir, des sorties scolaires ou parfois des échanges de correspondants) sont même appréciés par les jeunes d'Alsace. La fréquentation de la Suisse est bien moindre, et fait plutôt l'objet de connaissances indirectes (amis ou membres de la famille qui y travaillent), ce qui contribue à en constituer des représentations parfois fantasmées.

Cette fréquentation du Rhin supérieur reste néanmoins superficielle, on note l'absence de liens forts, y compris avec les Badois (pas d'amis allemands, très rarement de la famille installée en Allemagne). On pourrait qualifier cette relation avec les pays voisins de « familiarité étrangère », en inversant le terme utilisé par Christian Wille à propos de la perception par les Luxembourgeois des frontaliers français ou allemands, les « étrangers familiers » (Wille, 2012).

Cependant, cette présence de l'Allemagne est assez prégnante dans les mentalités et les pratiques, au contraire des jeunes récemment venus des autres départements français et qui considèrent très généralement l'Allemagne et la Suisse alémanique comme des pays totalement étrangers et quasiment inaccessibles. Le contraste est saisissant, il indique l'existence d'une culture rhénane certes peu intense mais qui peut servir de terreau ou de point d'appui à une meilleure mobilité transfrontalière.

2.1. Une fréquentation régulière du Bade

L'habitude d'aller en Allemagne (comme celle, beaucoup plus rare, d'aller en Suisse) est avant tout transmise par les proches, famille ou amis. Le passage de la frontière dépend directement du mode de socialisation et de l'ouverture du milieu de vie sur l'espace rhénan.

La première raison de se rendre en Allemagne, très souvent citée, est « d'aller faire les courses » au DM, une enseigne de droguerie, ou dans d'autres magasins de type *hard discount* situés à proximité de la frontière (à Breisach, Weil-am-Rhein ou Neuenburg). Souvent familiale, cette sortie se termine parfois en été par une petite balade en ville ou l'achat d'une glace.

Soraya et Rahmouna (A11) ont fait ainsi en famille les courses à DM, des balades et des pique-niques dans les parcs à Müllheim, à Freiburg. Elles vont encore aux thermes à Badenweiler, à Laguna... Elles trouvent les Allemands plus sympathiques et accueillants que les Suisses. Rahmouna aime bien la réserve des Allemands, Soraya au contraire aimerait un peu plus de spontanéité et d'empathie, ce qu'elle explique par son métier d'aide-soignante.

Lorsque les jeunes ont leurs propres moyens de locomotion, ils poursuivent de façon plus autonome ces pratiques de consommation en sortant entre amis faire du shopping au centre-ville de Mühlheim, Freiburg, à Weil-am-Rhein (*RheinCenter*), parfois au *Stuki* (grand centre commercial à la périphérie de Bâle).

Maxime (B08) va acheter de la bière, moins chère en Allemagne, faire des courses à DM, flâner un peu avec ses copains d'enfance (gardés de la maternelle de Wittelsheim) : « en début de semaine, on se tient au courant de ce que l'on va faire le week-end, par exemple, et puis euh, souvent ça se met en place comme ça, quoi. Voilà. Il suffit qu'il y en ait un qui ait besoin de cigarettes et c'est toujours l'occasion de faire une belle après-midi en Allemagne, quoi. [...] On part là-bas sur le coup des 11h30-midi et on part de là-bas, il est 6h30. Disons, on mange là-bas dès qu'on arrive dans le fameux fast-food qui est connu là-bas, le Burger-King,

donc on va souvent manger là-bas, et puis après on va manger aussi des fois, une pizza, le soir, parce que c'est moins cher aussi là-bas, quoi. » ,

Maryline (B03) va en Allemagne avec des amis. Ses parents sont plutôt « casaniers » et ces virées sont pour elle une bouffée d'oxygène. « Il y a le centre commercial *RheinCenter* qui est quand même pas mal, donc des fois je vais là-bas, avec le fameux Mac Donald qui est ouvert jusqu'à 3 h du matin le WE... Heu, c'est plus propre, on est mieux accueilli, je trouve que la culture est mieux. Je vais dans des restaurants avec des amis. » En tant que proche frontalière, les lieux allemands se fondent avec les lieux français (l'ancien bar préféré de sa bande de copains était par exemple situé en Allemagne). Ils vont aussi parfois à Bâle, pour la kermesse, la *Herbstmesse*. « La plupart d'entre nous n'ont pas de problème de langue parce que... J'ai un ami, sa mère est suisse, donc il a le suisse parlé couramment, il y a un autre ami qui travaille à Bâle, lui pareil, il a fait la *Migros Schule*, j'ai un deuxième qui aimerait le faire, parce ce qu'il est chocolatier de métier, alors il aimerait s'étendre aussi en Allemagne, donc c'est vrai que dans notre groupe on est finalement assez orienté vers l'Allemagne et la Suisse. » Mais les échanges avec les Suisses ou Allemands restent superficiels : « je pense que je ne passe quand même pas assez de temps en Allemagne et puis c'est vrai que d'aller en bande d'amis, généralement, quand on est en groupe cela limite un peu les échanges. »

Sevan (B02) vit tout près de Weil-am-Rhin. il passe régulièrement la passerelle pour aller faire des courses (habillement) dans le centre commercial Rhein Center. Il garde de bons souvenirs de courses dans un supermarché avec sa grand-mère dialectophone quand elle était vivante (les plaquettes de chocolat Milka !). Il va manger parfois en Allemagne avec ses parents. « En Suisse on va faire des boutiques de fringues, au Stuki [grand centre commercial au nord de Bâle]. On y va en voiture, celle de ma mère [il a le permis]. » Il y va avec des copains, avec son « ex », avec ses parents aussi. Il apprécie la propreté, la rigueur suisse et va manger au McDo. Il est aussi allé au carnaval de Bâle, mais n'a pas d'amis suisses.

Même ceux qui habitent à Mulhouse et parlent peu l'allemand, comme Axel (A07) fréquente le pays de Bade pour le shopping :

Vous allez parfois en Allemagne ?

Non, pas forcément. Si j'y vais, c'est pour faire les magasins.

Vous allez où ?

C'est au centre-ville, je ne connais pas. On m'emmène.

Racontez-moi.

C'est au centre-ville. Il y a tous les magasins, quoi.

C'est quelle ville ?

Je ne sais pas.

Comment vous y allez ?

J'y vais en voiture avec des gens qui connaissent. Moi je les suis, quoi. Avec des amis qui sont majeurs et qui ont l'habitude d'y aller.

Pourquoi ils ont l'habitude d'y aller, ils travaillent là-bas, ils parlent allemand ?

Non c'est parce que là-bas c'est moins cher pour le shopping.

Vous achetez quoi ?

Vêtements, style urbain, quoi.

Il y a des bons magasins ?

Ouais. Il y a des magasins spécialisés dans une marque, avec du choix, comme Adidas.

[On essaye de savoir de quelle ville il s'agit, sans doute de Freiburg. Le frère d'Axel, Boris, se joint à l'entretien et apporte des précisions :]

Boris. C'était avec Julie. Elle a la voiture, elle connaît bien.

Axel. On regarde, on fait du repérage. On part le matin, on mange dans les endroits, Mc Donald, partout, on revient le soir.

Boris. Moi j'y vais souvent, aussi avec une amie, au centre commercial. Cela fait du bien quand même au lieu de voir que la ville de Mulhouse, Mulhouse...

Et les gens vous paraissent sympas ?

Boris. [il réfléchit un peu] Y'en a qui discutent avec nous, d'autres non, tant pis. [Rires]

Clément (A16) dit se promener sur Breisach, ou sur Freiburg, jouer au billard, au bowling, va parfois en boîtes de nuit. En revanche, il ne va pas dans les magasins, son pouvoir d'achat étant faible. « On fait des trucs, on fait des soirées là-bas. » Dans certains endroits à Freiburg, il lui semble que les Allemands font un effort pour parler lentement ou encore essayent de parler français. Mais il sort avec son ami germanophone.

Autre destination prisée, les centres de loisirs nautiques (comme le Laguna de Weil-am-Rhein) et les thermes badoises, parfois avec les parents mais plus encore en couple, quand la vie affective commence à se structurer.

Emilia (B05) va presque tous les week-ends en Allemagne à la piscine Laguna ou aux thermes de Badenweiler, avec ses parents et son petit frère :

On prend la voiture, on part d'ici à 8h30 on arrive là-bas, a peu près vers les 10h comme ça, et après on va, on se pose, on va dans les vestiaires, après on va manger, après on va nager, tout l'après-midi, jusque vers 4h et après on mange le goûter !

Et là vous allez manger au restaurant ?

Le soir, quand on rentre oui, on va manger un Quick sur la route ou un Mc Do, pour mieux profiter.

Et à midi ?

A midi on mange à la cafétéria du Laguna

Et là pareil, ils parlent allemand

Oui, ils parlent allemand et le français.

Elle peut lier conversation avec des Allemandes mais cela reste assez superficiel : « Des fois quand j'y vais je rencontre des filles, qui ont mon âge, ou plus grandes, qui parlent l'allemand, c'est des Allemandes, mais qui parlent un peu le français, et puis je m'amuse avec elle et puis des fois on s'échange nos numéros, mais voilà comme c'est l'Allemagne et tout, après c'est vrai que des fois je parle avec elle, sur Facebook, un peu mais voilà sinon sans plus. Après des fois on se retrouve quelque fois aussi là-bas. » Elle a eu quelques copines ainsi (quand elle avait 15 ans) mais elle parlait en français avec elles sur Facebook. Cela a duré environ deux ans, puis elle les a perdues de vue parce que « Facebook ne l'intéressait plus trop ». Les parents se rencontraient aussi dans une ambiance familiale et ces relations étaient rendues possibles par la régularité des visites à Laguna.

Edouard (B07, résidant au nord de l'Alsace) fréquente l'Allemagne pour les thermes à Baden-Baden où il va avec sa copine (étudiante à Strasbourg en fac de bio), une fois tous les deux mois. Il va aussi à Europa-Park ou acheter des pétards pour le nouvel an.

L'effet de la distance à la frontière influe fortement cette pratique. Guillaume (B06, habitant de la vallée de Thann), n'a jamais été en Suisse et a une relation peu soutenue avec l'Allemagne :

Je vais en Allemagne seulement pour aller en divertissement. Mais non.

C'est à dire, comment ?

Europa-Park, aller faire des courses, que là-bas c'est vraiment moins cher, voilà.

Vous allez souvent pour faire des courses ?

Rarement. J'accompagne mon frère qui lui, il s'achète des cigarettes et tout ça, sinon j'y vais euh peut être cinq à six fois dans l'année, c'est juste pour... euh, y aller pendant deux heures et puis revenir.

C'est lui qui a le permis, c'est vous le plus petit, le cadet ?

Oui, je suis le cadet.

Et donc il vous accompagne, enfin c'est vous qui l'accompagnez plutôt. Comme ça c'est l'histoire de faire une balade quoi.

Oui, oui.

Du coup, vous ne connaissez pas d'Allemands, spécialement, ou pas de familles là-bas.

Aucune famille, il me semble, non, non. J'avais bien un ami qui s'est déplacé en Allemagne, mais perdu de vue, c'est tout.

Les boites de nuit sont aussi, moins fréquemment, une occasion de passer la frontière. Les discothèques allemandes ont une bonne réputation (ambiance détendue, bonne musique, plus de monde) et elles sont moins chères.

Pour Quentin (B12, Bac pro chauffagiste), il n'y a pas de bagarres dans les discothèques allemandes, au contraire de la France « où il y a des soucis à cause de l'alcool ou la drogue, en Allemagne c'est bien plus carré ». Mais il a remarqué que dans la boite où il va, les 2/3 sont français ! « Et les Allemands, ils aiment bien le fait que des Français soient là ? - Chacun a son opinion. Les Français maghrébins sont mal vu en Allemagne parce que réputés fouteurs de merde et profitant du système. Du coup là-bas, c'est pire. »

Xavier (B11, Master informatique) allait souvent en boite de nuit en Allemagne, à Lörrach, où c'est presque moitié moins cher. En connaisseur, il compare l'ambiance des boites de nuits dans les trois pays :

Et quand on va en boite de nuit, par exemple en Allemagne, on arrive à rencontrer des Allemands ou des Allemandes ? On arrive à lier connaissance ?

Y'a beaucoup de Français ou de Suisses.

Ah oui, aussi évidemment.

Euh... bon en boite de nuit, la conversation c'est pas forcément, ce que j'aime bien en Allemagne c'est l'ambiance famille en fait. C'est vrai que vous allez en boite en Allemagne c'est moins en France où c'est bling-bling, où on vient un peu en affiché et tout ça c'est... celui-là qui a le plus gros bras, celui-là qui a la plus grosse voilà... le beau...

Hmmm...

En France c'est très cette mentalité-là, surtout en boite, c'est vrai qu'en Allemagne on a plus l'impression d'être en famille, ou des fois ils passent des vieilles chansons allemandes, ou même des chansons alsaciennes, ou se met tous à la queue-leu-leu ou on fait les idiots tout ça, c'est vrai qu'il y a une ambiance plus familiale, que j'aime bien et en Suisse, je suis sorti deux trois fois, quand je vais en Suisse, en général, c'est dans un autre type de boite, ils ont des boites très électro très junkie, on peut dire aussi, parce que eux ils ont le droit de fumer tout ça

Ah ouais...

Ils emmènent des trucs, c'est des boites très à la mode. Je sais pas qu'est-ce qu'ils prennent, je sais une fois que mon oncle il nous a emmené dans une boite, c'était la première fois que j'étais dans une boite en Suisse où c'était super electro avec des punks et tout ça, c'est un autre trip en fait... Ils prennent des trucs pour se renverser la tête, quoi. Pour casser la routine, c'est sympa, c'est un autre trip mais c'est vrai que c'était hard, et ils avaient un système de ballons, ils mettaient du gaz dans un ballon, ça faisait tourner un peu la tête, et donc les gens se shootaient avec les ballons et tout ça. C'était... ça faisait un peu boite de drogués, mais c'était sympa comme ambiance. Ça permet de voir un peu autre chose.

Donc c'est plutôt techno, les Suisses sont à fond sur la techno, les trucs comme ça. Ils ont la *street parade* et tout ça.

Ah oui à Zurich, ils adorent ça.

Ils ont... se défoncer la tête ou ?

Je pense qu'ils sont un peu dans ce truc-là, vu qu'ils bossent comme des acharnés toute la semaine, vu qu'ils ont des horaires quand même c'est 42 heures minimum, ça peut aller facile à 50 voire 55 voire plus, enfin pour certains. Donc je pense que, en plus les Suisses, ils ont un peu la mentalité quand ils sont au boulot, c'est pas des mecs marrants, les Suisses allemands, les Suisses romands ça va, mais les Suisses allemands, c'est des... c'est pour ça qu'ils ont du mal les suisses romands-les Suisses allemands, parce que c'est des, ils sont un peu à part, ils sont très comme ça... ce sont pas forcément des gens, ils sont un peu chiant, quand ils sont stricts et tout, et donc je pense qu'ils ont besoin des fois en semaine de complètement être à la masse ou je n'en sais rien... Par exemple carnaval, ils ont 3 jours, le carnaval de Bâle, 3 jours, ils sont complètement déviés tout le reste de l'année ils font rien, ils ont leurs trois jours complètement à la masse.

Petit à petit, en filigrane, apparaît dans les entretiens la perception d'une véritable qualité de vie en Allemagne qui n'est pas immédiatement affirmée (au contraire des hauts salaires suisses qui viennent spontanément dans la discussion).

2.2. *Une bonne image de la vie en Allemagne*

On a pu saisir, outre le caractère bon marché de certains produits allemands, l'intérêt du style de vie allemand : présence des thermes, de « McDo » ouverts plus longtemps, propreté, ambiance détendue. La réserve des Allemands plait aux jeunes femmes qui se sentent plus tranquilles.

Houria (A05, Bac Pro Commerce, famille profession intermédiaire) se balade en Allemagne avec des copines presque tous les WE. Elles vont manger des glaces, faire du lèche-vitrine à Neuenburg, Müllheim ou même Freiburg : « On se promène, on parle allemand ou anglais aussi, c'est tranquille. Ici, on se fait draguer. »

Même avis pour Rahmona (A11, famille ouvrière) qui après les courses en famille à DM, va se balader à Müllheim ou à Freiburg.

Là-bas, si vous ne vous adressez pas aux gens, les gens ne vont pas venir vous parler. Chacun fait ce qu'il veut. Vous pouvez marcher tout nu...

Peut-être tout nu, ils appelleraient la police !

Oui, mais je veux dire dans le sens où ils sont un peu indifférents, quoi [sa soeur acquiesce].

Et c'est agréable, ça ?

C'est agréable, oui. Parce qu'on est dans la masse, on est comme eux. On fait partie de...

Vous n'êtes pas dévisagées, jugées...

Non, non.

Sonia (A14, CAP commerce, en formation d'aide-soignante, famille ouvrière) a effectué un voyage de classe d'une journée à Freiburg. Elle en garde un bon souvenir : « On s'est promené dans les magasins toutes seules, on achetait, on entrait dans les H&M, on comprenait pas l'allemand mais on payait quand même. On parlait pas avec la caissière spécialement juste bonjour au revoir mais on parlait et voilà. C'était bien. [...] C'était super, franchement, c'est beau. Cela m'a plu, c'est grand.. » Elle n'y est jamais retournée, ses amis aimeraient le faire « c'est bien, c'est beau, c'est tranquille... » En revanche, elle n'est jamais allée à Bâle.

On a déjà évoqué Gilles (A09) pour qui Neuenburg fait partie de son petit univers (le restaurant où il va régulièrement avec sa grand-mère). Il trouve les Allemands gentils, accueillants, très propres... Il regrette toutefois qu'ils soient un peu racistes (anecdote des regards interrogateurs et parfois pesants sur l'ami africain de sa mère)

Clément (A16) va souvent se promener à Breisach ou Freiburg avec son meilleur ami qui est germanophone. La perspective de nouer des liens plus étroits avec une Allemande ne lui déplairait pas, mais la langue reste un obstacle.

Moi, j'aime bien l'Allemagne, personnellement y'a pas de souci, je trouve que c'est un pays, à Breisach, j'ai remarqué parfois quand on leur parle en français ils ne font pas trop d'efforts pour comprendre, et je regardais par exemple sur Freiburg – comme on va souvent avec lui à Freiburg, euh- quand on regarde même dans certains endroits à Freiburg, quand on leur parle en français ils font des efforts, on voit qu'ils essayent de comprendre ce qu'on leur dit. Quand on leur parle calmement, doucement, ils arrivent à comprendre. Et c'est pareil des fois en Allemand, je les entends parler, bon ils parlent vite quand même, je comprends pas tout, mais alors des fois quand on parle un peu plus doucement je comprends pas trop, ils essayent de nous décrypter un mot en français on arrive un peu à se comprendre, quoi

Et donc vous allez voir quels genres d'Allemands, dans quels contextes vous parlez ou vous essayez de comprendre ?

Ben des fois, quand on va se promener, ou même des fois on va jouer au billard, au bowling, ou on fait des trucs, on fait des soirées là-bas...

Ah oui, il y a des soirées aussi...

Oui il y a des soirées, ça nous arrive, des fois on va en boîte, ou des trucs comme ça – comme lui il connaît bien l'allemand, donc euh il y pas trop de soucis. C'est vrai que moi je me repose pas mal sur lui...

Ben oui c'est normal.

Ça m'évite de me perdre un peu.

Donc il y a aussi les sorties le soir, c'est pas que pour aller faire les magasins

Ah non, non ! on fait pas les magasins.

C'est pas votre truc, c'est plutôt sortir le soir, billard, bowling

C'est ça.

Oui, oui ! Et les gens, ils sont sympas... C'est possible de séduire une Allemande ?

Ben moi, je dirais pas non : personnellement j'en ai vu des pas mal, comme je discutais avec lui, avant on est sorti avec sa copine ou une autre copine, ou des fois, elle, elle voulait faire les magasins ben comme je disais des fois on en croisait, c'est dommage que je parle pas allemand – ben vous direz pourquoi, ben ça faciliterait pour pouvoir un peu draguer ! Il y en a des pas mal...

Et puis en anglais, un peu ?

[Rires...] Hou là !

C'est difficile, hein ?

Ben, en fait c'est que je le parle très mal – en lisant, j'arrive un peu à le comprendre, j'arrive mieux à le comprendre en le lisant, mais pour le parler en anglais.... les langues ça n'a jamais vraiment été mon fort.

On pourrait multiplier les exemples de cette bonne perception de l'Allemagne, sans que son « art de vivre » soit explicitement conscientisé. Passer la frontière est aussi une façon de se dépayser, parcourir un territoire étranger suscite une « exotisation » du regard qui peut expliquer une appréhension plus positive des petites choses de l'existence.

Néanmoins cette ouverture peut être un point d'appui précieux pour initier une démarche transfrontalière plus systématique.

Madyboy (A17, 17 ans résidant à Nambenheim, un village à une douzaine de km au sud de Neuf-Brisach, père ouvrier, en recherche d'une nouvelle formation) a découvert Kehl lors d'un stage de BAFA à Strasbourg. Alors qu'il paraissait jusqu'alors subir l'entretien, mené en présence de son père, sa voix s'éclaire à l'évocation de cette petite ville allemande en bordure du Rhin :

Là-bas, j'y suis déjà allé, à Kehl. J'étais à Strasbourg pendant une semaine, il y avait le pont du Rhin, il y avait la frontière et j'allais souvent en Allemagne, pour voir comment c'était. Il y a plein d'entreprises en fait.

Et ça vous intéressait d'aller visiter un peu ?

Oui, c'est mieux que la France.

Qu'est-ce qu'il y a de mieux là-bas ?

Je ne sais pas les gens, il y en a tout le temps dehors, c'est plus vivant, je préfère l'Allemagne. Les gens ils sont plus simples, plus... je ne sais pas comment on dit, plus accueillants. Ils sont plus sages, ils prennent leur temps...

Ca, ça vous plait bien cette mentalité ?

Oui.

Les entretiens qualitatifs réalisés par l'enquête DFI (2014) montrent également cette perception positive de l'Allemagne : campagnes plus vivantes qu'en France, ressources touristiques d'ailleurs trop peu exploitées, esprit de communauté plus présent qu'en France, plus d'activités extérieures, accueil sympathique dans les musées ou les restaurants.

2.3. *Mais une connaissance souvent superficielle de l'Allemagne*

Les lignes précédentes laissent supposer que cette fréquentation du pays de Bade reste néanmoins relativement superficielle, limitée à des emplettes ou à des activités de détente ou de loisirs. L'autre côté de la frontière, c'est d'abord le « bien être », le shopping, pas la culture, le dialogue avec le voisin.

La fréquentation du parc de loisirs Europa-Park, très cité, est assez emblématique de la relation entretenue avec le voisin allemand.

Morgane (B01, 22 ans, en Master informatique) continue d'y aller occasionnellement, avec deux copines. Elles font un pique-nique, un tour de grand huit, comme si elles voulaient prolonger leur adolescence : « on s'y amuse, on passe la journée facile, il en a pour tous les goûts. Une amie vient nous prendre en voiture. Tous les Alsaciens ont été à Europa Park dans leur jeunesse. C'est presque un truc obligatoire. » Elle y avait été avec ses grands-parents, elle y allait 2 ou 3 fois par an. A la question « Ce n'est pas un environnement spécialement allemand ? » elle répond : « Non, ils parlent français en plus. Je ne me sens pas en Allemagne à Europa-Park. »

Quand les jeunes Alsaciens sortent en Allemagne, c'est avec des copains français et visitent ou consomment « en touristes » le pays de Bade. Le type de visites et d'activités en Allemagne dépend directement du milieu socio-culturel du jeune : Madyboy prend son vélo pour aller au McDo de Breisach tandis que Morgane ou Xavier vont occasionnellement en Suisse pour sortir le soir en boîte ou voir une expo artistique.

Pour certains jeunes hommes, l'image de l'Allemagne est associée avec celle de l'automobile et la qualité devenue légendaire des « Allemandes », qui peut être une bonne raison de passer la frontière.

Lahoucine (A02, technicien) a des amis qui achètent des voitures allemandes pour en faire du commerce. On sent dans ses paroles la fascination pour les marques allemandes. C'est une des raisons pour lesquelles il est attiré par l'apprentissage de l'allemand.

Hamed (A10, sans formation) est « fanatique des voitures » et va tous les deux mois en Allemagne pour en voir, avec un ami qui fait du « négoce de voitures ». Son intérêt pour les « Allemandes » est directement lié avec son projet d'ouvrir un commerce de *tuning*.

Cette connaissance de l'Allemagne pourrait être considérée comme superficielle mais elle engage néanmoins tout le corps, permet une forme de familiarité (sens des distances, sentiment d'accessibilité) qui peut permettre d'envisager plus volontiers la recherche d'un travail dans le Rhin supérieur.

La principale difficulté est l'absence de relations affectives franco-allemandes. Aucun jeune interrogé ne m'a dit avoir un ami allemand ou avoir gardé un contact particulier avec ses correspondants, les quelques fois où des échanges scolaires ont eu lieu. La principale raison est sans doute la « barrière de la langue », qui gêne une relation suivie.

Pour Maxime (B08, milieu relativement aisé) c'est le principal obstacle qui explique la difficulté d'avoir des relations approfondies avec les Allemands et Allemandes.

Quand vous allez-là-bas, vous ne rencontrez que des Allemands alors ?

Euh...

Ou des Allemandes peut-être ?

Ouais, des Allemandes beaucoup, il suffit qu'on aille dans un bar, et je trouve que les filles en Allemagne, elles sont vachement sociables, aussi, et elles ont vachement tendance à venir vous parler, bon après, il y a forcément la barrière de la langue, aussi, parce que je parle pas trop allemand, mais bon un de mes meilleurs amis se débrouille pas mal en allemand, donc euh, il me traduit un peu ce que les gens disent.

Et donc, comme ça au bar, on peut lier conversation avec d'autres jeunes... ?

Ah oui, très facilement et les jeunes allemands sont aussi vachement sociables.

Et vous avez pu après, comment dire, nouer des relations ou des amitiés particulières avec, comme ça, des gens rencontrés en Allemagne ?

Non pas spécialement, enfin, ça nous est déjà arrivé de rester une journée avec quelqu'un et après d'aller en boîte de nuit avec lui, mais jamais plus, spécialement.

Après vous l'avez plus jamais revu, quoi ?

Non.

Oui c'est un peu comme ça. Et votre copain qui parle allemand, lui – ben oui- il fait un peu le traducteur,

Oui c'est ça.

2.4. *Le dialecte alsacien comme ressource ?*

La pratique du dialecte alsacien est en recul⁹, il est désormais peu parlé par les jeunes générations, mais il semble permettre une meilleure intégration à l'espace rhénan. Le fait d'entendre l'alsacien, surtout chez ses grands-parents, de le comprendre un peu est un facteur permettant une certaine décontraction par rapport aux langues germaniques.

Mais, contrairement aux idées reçues, la pratique passive de l'alsacien ne suffit pas à assurer une compréhension directe et efficace avec les voisins suisses et badois.

Cette surestimation de l'apport de l'alsacien pour apprendre l'allemand est plutôt le fait de celles et ceux qui ne parlent pas ou ne sont pas véritablement au contact du dialecte. La bonne connaissance de l'allemand chez certains amis ou connaissances est alors attribuée à la culture alsacienne familiale plutôt qu'à l'effort personnel de la personne en question, comme si l'individu cherchait à se disculper lui-même de la faible connaissance des langues germaniques.

Davis (B04) pense par exemple que ses deux copains germanophones parlent bien allemand, parce que « ils habitent dans les petits villages où ils parlent encore alsacien, cela sert de base pour l'allemand. C'est rapproché, donc... »

Soraya et Rahmouna (A11) sont persuadées que l'alsacien aide à apprendre l'allemand comme l'arabe l'espagnol : « L'espagnol, on a plus de facilité parce qu'on parle l'arabe, il y a quand même des assonances qui sont les mêmes, tout ce qui « jota » et tout ça, on a plus facilité, alors qu'avec l'allemand, on a beaucoup plus de mal. Les Alsaciens, ils ont plus de facilités que nous. Ils ont l'habitude de parler... [...] Même à l'école, il y avait des filles qui parlaient couramment alsacien à la maison, ils avaient des bonnes notes. »

Pour Lahoucine (A02, originaire du département du Nord et mal à l'aise dans l'entreprise de Neuenburg dans laquelle il était employé), il ne fait pas de doute que son collègue ingénieur « n'avait pas de problèmes avec l'allemand grâce à l'alsacien », tandis qu'un autre collègue, technicien, aurait profité des compétences de sa famille : « sa grand-mère lui donnait des cours d'Alsacien, cela l'a beaucoup aidé ».

Pour ceux qui ont véritablement grandi dans une famille dialectophone, l'intérêt de l'alsacien est moins évident. Beaucoup d'interlocuteurs qui avaient une expérience

⁹ La pratique du dialecte alsacien serait tombé de 90 % après-guerre à 43 % en 2012 selon une étude réalisée pour l'OLCA.

directe du dialecte m'ont bien prévenu des difficultés à convertir une connaissance passive de l'alsacien en usage actif de l'allemand.

Edouard (B07) a fait un peu d'allemand au collège et lycée: « Ouais, je suis pas fort en allemand, mais en alsacien, je comprends tout ». Ses parents parlent entre eux alsacien mais français avec leurs enfants. Ce qui explique pourquoi Edouard a du mal à s'exprimer en alsacien. Il pense que l'alsacien (celui de sa famille, l'alsacien du Bas-Rhin) aide pour l'allemand mais ne résout pas tout le problème de la langue. Il estime que « si on parle à un allemand en alsacien, il comprend, mais euh, il comprend la moitié on va dire ». A la question « est ce que le fait de bien comprendre l'alsacien, ça aide à bien apprendre l'allemand ? » il répond par la négative de manière décidé. « La grammaire est éloignée, le vocabulaire aussi, c'est pas le même aussi, bon après mes parents ils parlent super bien alsacien et après, dès qu'ils parlent avec un allemand, ils arrivent à se faire comprendre, quoi, mais, moi, qui comprend, je n'arrive pas, à faire un dialogue, donc c'est difficile d'essayer de se faire comprendre en allemand. »

Comme Sevan (A02) ou Gilles (A09) qui a aussi des grands-parents dialectophones, sa pratique passive de l'alsacien n'est pas un avantage décisif pour parler l'allemand. On constate une difficulté d'activation d'une compétence latente. Edouard insiste également sur la différence entre l'alsacien du Haut-Rhin et du Bas-Rhin :

Ça n'a rien à voir. Parfois, il y a des copains de classe, ils parlent alsacien, on comprend pas. Nous, les Bas-Rhinois on comprend pas ce qu'ils disent. Il y a quelques mots qui se ressemblent, et il y en a ça n'a rien à voir du tout. C'est à dire quand ils parlent, euh bon c'est comme si c'était du suisse allemand, quoi – ah c'est étonnant hein. Enfin c'est ce que les gens ne comprennent pas quand on est de l'extérieur, mais en fait c'est une réalité. »

Il est difficile pour les jeunes de s'engager dans une langue peu valorisée. Les parents de Quentin (B12, résidant dans le Haut-Rhin) sont dialectophones, son père travaille en Suisse et parle aussi très bien l'allemand. Mais Quentin ne parle ni alsacien, ni allemand. Plus jeune, il n'était pas intéressé par l'alsacien, « parce que la langue se perd », ses parents ne parlaient alsacien qu'avec leurs propres parents. Ses parents lui ont laissé le choix d'apprendre l'anglais, qu'il maîtrise à peu près désormais. Maintenant qu'il est plus intéressé par l'Allemagne, il trouve dommage de ne pas parler allemand, une langue qu'il apprise seulement deux ans en primaire et pour laquelle il n'a pas d'aversion: « C'est une langue de chez nous, c'est rigolo et sympa ! » Il estime que les jeunes parlent mieux l'alsacien et l'allemand dans le Bas-Rhin que dans le Haut-Rhin (ici encore, c'est toujours les autres qui ont le dialecte le plus favorable à l'apprentissage de l'allemand).

Il n'est donc pas sûr que l'alsacien alémanique soit la meilleure porte d'entrée pour pratiquer le *Hochdeutsch*. Une enquête spécifique sur cette question des transferts de

compétences linguistiques, avec une perspective pédagogique, pourrait être utilement menée. Dans quelle mesure, et comment, la pratique passive de l'alsacien peut éventuellement faciliter l'apprentissage de l'allemand standard ?

Si cette fréquentation d'une langue germanique ne se traduit pas automatiquement en apprentissage aisé de l'allemand, c'est aussi parce que d'autres facteurs (en général liés à l'institution scolaire) viennent entraver la mobilisation d'une ressource culturelle pourtant disponible.

2.5. Une forte présence de l'allemand à l'école

La plupart de mes interlocuteurs ont suivi, à un moment ou à un autre de leur scolarité, des cours d'allemand. Certains, nous le verrons, n'ont pas aimé cette langue et l'on rejetée, mais l'allemand est très rarement une langue totalement inconnue.

On perçoit très nettement les résultats des efforts déployés par l'Education nationale pour déployer l'enseignement bilingue paritaire ou l'apprentissage précoce de l'allemand en primaire. Ce qui fait obstacle à une meilleure maîtrise de la langue sont les abandons en cours de scolarité (beaucoup de jeunes se tournent au collège vers l'espagnol, jugé plus facile, ou se « concentre » sur l'apprentissage de l'anglais, jugé plus utile) et l'absence de cours d'allemand dans beaucoup de filières professionnelles. Cette faiblesse de l'enseignement de la langue du voisin en filière professionnelle a été aussi mise en évidence par Katharina Höchle Meier dans sa thèse et concerne aussi bien la Suisse et l'Allemagne que la France (2014, p. 37-42). Les bénéfices d'un contact précoce avec l'allemand sont ainsi largement perdus, au grand regret des jeunes eux-mêmes lorsqu'ils se rendent compte, au moment de rentrer sur le marché du travail, de l'atout que peut constituer la connaissance de cette langue.

Certains jeunes ont eu des « correspondants » et en gardent généralement de bons souvenirs, mais ces relations ne sont pas durables et ne débouchent pas sur de véritables amitiés franco-allemandes. Si certains lycées font des efforts pour organiser des voyages scolaires en Allemagne, la fréquentation du pays voisin dans le cadre scolaire semble rester tout à fait anecdotique, ce qui ne facilite pas l'activation et l'appropriation des connaissances acquises en classe.

Les dispositifs mis en place par l'Education nationale en faveur de l'allemand sont souvent bien appropriés par les familles d'origine étrangère qui ne parlent ni allemand ni alsacien (à Mulhouse par exemple, y compris dans le centre-ville populaire et immigré, les classes bilingues n'ont pas de mal à recruter des enfants).

La mère de Houria (A05, 17 ans, en 1ère Pro Commerce, mère responsable de magasin de mode à Mulhouse et père chauffeur-routier) l'a « forcée » quand elle était petite à intégrer une classe bilingue. Elle a fait ensuite de l'anglais et de l'allemand renforcé (« sinon, on n'a pas assez d'heures de cours »), avec de courts stages à l'étranger : par exemple sa classe a fait une semaine d'échange à Karlsruhe, et elle reste toujours en contact avec sa « corres » [correspondante]. S'exprimer oralement est toujours une difficulté, malgré les efforts du lycée pour développer cette compétence (ils utilisent la webcam dans les cours d'allemand pour communiquer avec leurs correspondants ou des entreprises allemandes, un séjour de trois semaines est prévu à Berlin). Houria manifeste une sorte de complexe en affirmant que les Allemands ont un meilleur niveau de français que réciproquement : « Ils parlent presque couramment ».

La mère de Soraya et Rahmouna (A11) a elle aussi « forcé » ses filles à faire de l'allemand en les inscrivant dans des classes avec allemand renforcé. Rahmouna a fait de l'allemand jusqu'en 3° en classe européenne. Mais elle n'aime pas la langue (trop lourde), elle estime avoir un faible niveau et a abandonné en seconde. Comme leur mère ne parlait pas allemand, cela a gêné les deux sœurs dans l'apprentissage de la langue. Pourtant, elles gardent un bon souvenir des « correspondantes », mais cela n'a pas suffi à leur donner l'amour de l'allemand, leur mère s'opposant au fait de laisser ses filles partir seules en Allemagne.

Madyboy (A17, père malien) a suivi des cours d'allemand depuis le primaire, mais il n'aimait pas cette langue, pas beaucoup plus que l'anglais « j'étais pas motivé ».

Pour des familles éloignées de la culture allemande, il apparaît difficile d'entretenir un intérêt et une proximité pour la langue. Même avoir de la famille en Allemagne s'avère insuffisant si les contacts sont trop espacés.

Emeline (A18, sans formation) a fait de l'allemand depuis l'école primaire mais n'a pas un bon niveau « le minimum, très minimum » Elle avait pourtant un bon professeur en 1^{er} et T, avec qui elle a pu progresser. « Quand on suit, cela intéresse, on apprend ». Cela l'intéressait de mieux parler allemand, si elle pouvait en avoir usage juste à côté. Le fait d'avoir de la famille en Allemagne près de Stuttgart a donné lieu à des visites, lors de mariages ou de fêtes. Mais malheureusement, « la langue ne suit pas » pour aller plus loin dans la relation avec la famille.

L'abandon de l'allemand est parfois justifié par la surcharge de cours et la nécessité de se « concentrer sur l'anglais », comme l'explique Maxime (B08), qui a commencé l'allemand en primaire, avec échange de lettres avec des correspondants allemands :

Et vous du coup vous avez appris l'allemand comment ? Vous avez dit au collègue ?

Oui un petit peu.

A partir de quelle classe ?

Ben j'ai commencé en 6ème vu que j'étais en trilingue.

Ah d'accord, donc français – anglais – allemand ?

Oui.

Dès la 6ème ? Et après jusqu'à la 3ème et puis après j'ai délaissé l'allemand, bon ben je regrette un peu quand même.

Et ça vous plaisait, quand vous étiez au collège, l'allemand ?

Oui, disons que j'avais des très bons résultats, j'ai validé le niveau A2 et le niveau B1.

Ah oui, c'est bien, ça commence à...

Donc du coup, ça me plaisait bien mais je sais pas pourquoi, sur un coup de tête, j'avais décidé d'arrêter, c'est vrai que quand on est au lycée, ça ne sert à rien d'avoir deux langues,

Oui, croit-on !

Mais après, disons que ouais, ouais bon...

Pourquoi ça sert à rien ? Parce qu'il y a beaucoup d'autres cours ?

Oui voilà, c'est surtout beaucoup de temps supplémentaire pris dessus, quoi.

C'est ça qui est un peu un obstacle à continuer à faire l'allemand, c'est que les horaires sont chargés, quand même ?

Oui.

Parce que là, vous êtes rentré en seconde, en filière bac pro, et très vite il y avait beaucoup de cours, c'est combien d'heures par semaine ?

Euh, pas mal, la majorité du temps, on commence à 8h30 on finit à 5h30.

Ces considérations peuvent donner une impression de gâchis et décevoir les attentes mises dans l'enseignement bilingue paritaire ou l'allemand renforcé à l'école. Pourtant cette approche de l'allemand a certainement des effets et pourrait servir de base à un apprentissage plus facile de la langue le moment venu, quand les blocages de la vie auront déclenché une véritable envie d'apprendre. Tous les enfants français n'ont pas eu ces rapports avec la langue et les modes de vie allemands.

2.6. Contre-exemple : des « Français de l'intérieur » bien éloignés de la culture germanique

Le contraste entre jeunes ayant grandi en Alsace (quels que soient d'ailleurs les origines géographiques et culturelles de leur famille) et ceux qui ont grandi dans d'autres départements français est saisissant. La proximité de l'Allemagne permet une forme d'appropriation qui, sans aucun doute, peut faciliter la mobilité frontalière. Au

contraire, la méconnaissance totale de la langue et l'absence d'expérience transfrontalière rendent beaucoup plus difficiles pour les « jeunes Français de l'intérieur » l'éventualité d'aller chercher du travail en Allemagne ou Suisse alémanique.

Elodie (A19, 22 ans, Bac Pro Comptabilité rencontrée à la Mission locale de Volgelsheim), est typiquement une « Française de l'intérieur » qui n' a aucune culture rhénane. Venue du Loiret il y a peu (1 an environ) pour suivre sa mère qui a rencontré un Alsacien, elle vit avec un Belge qui a trouvé du travail dans la logistique à Colmar. Son diplôme comptabilité, s'avère insuffisant pour trouver du travail dans la région. Elle n'aime d'ailleurs pas ce métier et voudrait suivre une formation d'éducatrice de jeunes enfants. Parmi ses proches, seul son beau-père parle allemand. Nouvelle venue dans la région, elle n'a pas d'amis alsaciens. Elle va parfois à Breisach faire des courses à DM, mais n'a pas été à Freiburg, distante de 25 km seulement : « Comme on ne connaît pas trop l'Allemagne on ne s'aventure pas trop loin ! » Au lycée, dans le Loiret, elle a appris l'italien. Lui serait-il possible d'apprendre l'allemand maintenant si elle trouve un emploi outre-rhin dans le secteur des jeunes enfants ? « Il faudrait prendre des cours et ce serait sûrement payant. C'est un peu difficile. », répond-elle tout en avançant qu'elle aime bien apprendre de nouvelles langues. « Le côté littéraire d'une langue, j'ai toujours apprécié. »

Céline (A14) est dans le même cas. Elle est venue de Bourgogne (Yonne) pour rejoindre son petit ami. Elle a un BEP Commerce mais pour l'instant elle gagne un peu d'argent en faisant des ménages, des prestations que lui fournit sa belle-mère qui vient de partir à la retraite. Sans permis ni voiture, elle se déplace à vélo, ce qui limite son champ d'action pour trouver du travail dans sa branche.

Sinon, est-ce que vous parlez allemand un petit peu ?

Non, pas du tout ! Pas du tout ! ([rires])

Ah oui, dans l'Yonne...

Dans l'Yonne, non, on n'a pas besoin, c'est surtout l'anglais... Mais bon ici, oui, c'est vrai que l'inconvénient c'est l'allemand, quoi, vu qu'il y a la frontière. On s'adapte tout doucement...

Son ami comprend l'alsacien et l'allemand mais ne le parle pas. Il travaille à Biesheim en CDI, dans une entreprise qui fabrique des pièces en bois. Ils ne sont encore jamais allés à Freiburg ou dans la Forêt Noire.

Kadir (B10, 18 ans, Mulhouse, en Bac Pro « Bâtiment/Gros-œuvre ») est originaire de l'Yonne, il habite avec sa mère depuis trois ou quatre ans à Mulhouse, dans la ZUP des Coteaux. Son père qui, a une petite entreprise de bâtiment, est resté dans l'Yonne. Il n'a pas fait allemand à l'école, seulement de l'anglais mais il a un faible niveau. Les langues sont pour lui un obstacle dans son désir d'aller travailler en Suisse dont il a entendu parler pour ses hauts salaires. Il

ne connaît rien de la Suisse, il n'a été qu'une fois à Bâle lorsque son père leur a rendu visite. Il n'a pas d'amis particulièrement branchés sur la Suisse et sait que l'embauche passe par la cooptation. Il apparaît démuni sur ce plan et me demande des conseils. Il imagine pouvoir apprendre sur le tas l'allemand, dans l'entreprise, par exemple en trouvant un boulot d'échafaudagiste. Il ne veut pas apprendre scolairement. On le sent particulièrement démuni en capital culturel et social (et particulièrement en « capital transfrontalier » : curieusement, il n'est allé à Bâle qu'avec son père, qui a lui aussi vécu l'expérience migratoire et qui emmène ses fils en balade en Suisse, pour simplement découvrir la région) même si l'attraction des salaires suisses est forte (pour lui, une sorte d'Amérique à portée de main !).

Hamed (A10, 24 ans, Colmar, sans qualification) a grandi à Mayotte. Arrivée en France en 2009, à l'âge de 20 ans, il a travaillé comme intérimaire à Peugeot Sochaux après un contrat d'un an à l'armée qu'il n'a pas voulu renouveler. Il a ensuite travaillé à Peugeot Sochaux (en intérim). Il recherche actuellement du travail (« Tout ce qui vient en ce moment je peux prendre ») ou une formation. Nous l'avons vu intéressé par les voitures allemandes, mais c'est le seul lien qu'il a véritablement avec ce pays : il n'a pas appris l'allemand à Mayotte (« Nous on est plutôt basé sur l'anglais et le français), ce serait aujourd'hui vaguement envisageable (toujours « pour les voitures ») mais son grand rêve, c'est plutôt l'Amérique.

Au final, il apparaît par contraste très nettement que la plupart des Alsaciens intègre dans leur espace mental beaucoup plus facilement l'Allemagne et la Suisse que les jeunes venus d'autres régions. Cette fréquentation sans doute superficielle passe néanmoins par des expériences vécues, des déplacements, des contacts qui font que les pays germaniques ne sont pas totalement des terres étrangères.

Cette forme de familiarité pourrait être un appui pour le développement d'une relation plus intense des différents côtés du Rhin. Mais elle est actuellement souvent trop faible pour contrebalancer d'autres obstacles à la mobilité frontalière

3. Les obstacles à la mobilité frontalière

Parmi les principaux obstacles à la mobilité professionnelle frontalière, l'enquête a pu identifier le manque général de formation (facteur qui ne relève pas exclusivement du frontalier mais qu'une action transfrontalière peut aider à améliorer), la grande méconnaissance des marchés du travail allemand (et dans une moindre mesure suisse), les difficultés de transports pour se rendre dans les entreprises situées de l'autre côté des frontières. Les problèmes d'ordres administratifs (sécu, retraite, impôts) n'ont guère été évoqués en entretien. De manière générale, les jeunes rencontrés utilisent peu les médias pour s'informer et n'ont pas de sources d'informations à propos de la vie des pays voisins. Ils ne connaissent pas les dispositifs frontaliers ou les institutions qui peuvent les conseiller dans la recherche d'une formation, stage ou emploi en Suisse ou Allemagne. La « barrière de la langue », dont nous avons vu l'importance centrale, fera l'objet d'un chapitre à part.

3.1. Le manque général de formation professionnelle et les difficultés d'orientation

Les statistiques de l'Insee comme celle de Pôle emploi mettent en évidence la faible qualification ou le manque de formation pour une importante fraction de la population jeune (voir le volet statistique du rapport). Les jeunes alsaciens, en particulier ceux du Haut-Rhin, ont un niveau de qualification inférieur à la moyenne nationale (Insee, 2013).

Dans le même temps, le niveau de formation exigé par les entreprises de l'ensemble du Rhin supérieur augmente (MEF, 2013 et Beck & Rihm, 2011), ce qui se traduit par une inadéquation Offre /Demande. Ce problème est discuté dans la partie statistique : le plus important manque de main d'œuvre en Allemagne et Suisse (et le plus difficile à pourvoir) semble être au niveau intermédiaire (Bac Pro à LP, selon le système français) et non aux niveaux inférieurs ou supérieurs (les travaux d'exécution ou les emplois très qualifiés). Sur ce point, des études économiques plus précises, focalisées sur les différents bassins d'emploi du Rhin supérieur devront être conduites pour sortir du discours général sur les « Besoins en Main d'Œuvre ».

Le problème de la faiblesse en France du niveau scolaire d'une grande partie des cohortes d'élèves est aggravé par les difficultés d'orientation des enfants des classes populaires. Peu considérées, les filières de formation professionnelle sont utilisées comme un élément du dispositif scolaire de sélection sociale plutôt que comme un lien de découverte d'une « vocation » et de transmission des savoir-faire : « Pour les formations techniques, en lycées professionnels ou en CFA, les jeunes privilégient le plus

souvent la proximité de l'établissement au détriment d'un cursus plus conforme à leur motivation. Ils sont alors orientés par défaut. » (Bernardin 2011, p. 4)

Durant les entretiens avec les jeunes les moins qualifiés (principalement au niveau CAP), de nombreux interlocuteurs ont effectivement avoué avoir fait des études par défaut, avoir appris un métier qui ne leur plaisait pas (comptabilité, cuisine,). Le diplôme tout de même obtenu, ils cherchent immédiatement à se réorienter, que cela soit en lycée (en Bac Pro) ou, plus tard encore, en Mission Locale, vers des formations qu'ils estiment plus adaptées à leurs aspirations.

Madyboy (A17) a passé un CAP restauration à Colmar, en contrat alternance à Biesheim (un village proche de son domicile familial) : « c'est un métier difficile avec des horaires, cela n'a pas marché », puis il a passé un diplôme d'électricien, « ça n'a pas marché non plus », il pense qu'il peut chercher de nouveau une place dans la restauration, il va refaire peut-être de nouveau un stage à l'AFPA. Avec un faible niveau scolaire, isolé dans un petit village de la bande rhénane, évoluant dans un milieu familial et amical défavorisé, il semble « tourner en rond » sans trouver une dynamique personnelle et professionnelle. Lorsqu'il évoque Strasbourg et Kehl, le désir se fait perceptible de rejoindre une agglomération vivante, industrialisée, cosmopolite où un nouveau départ serait possible.

Les jeunes rencontrés en Mission locale sont bien sûr nombreux à chercher une réorientation, puisque c'est l'un des services que propose l'institution (sans d'ailleurs, semble-t-il, que les perspectives d'emploi et de formation transfrontalières soient particulièrement mis en avant par les conseillers). C'est aussi le cas de jeunes interviewés en lycée professionnel : Kadir (B10, gros œuvre) songe plutôt à travailler dans le commerce, Maxime (B08, génie climatique) voudrait ouvrir un bar à cocktail. Dans les milieux plus aisés, l'orientation n'est pas toujours facile : Nicolas (DUT logistique) n'est pas sûr de se spécialiser dans cette branche et cherche des ouvertures, Morgane (LP communication) songe à devenir professeur des écoles, Xavier (B11) a fait une première année de médecine avant d'intégrer un parcours informatique et gestion.

La période d'incertitude, de tâtonnements et de recherches qui accompagne la fin de l'enseignement général pourrait sans doute être mise à profit pour prendre du recul, gagner en autonomie et découvrir de nouveaux horizons. La proposition d'une « expérience transfrontalière » sous différentes formes qui restent à (continuer d') inventer, pourrait être bien reçue par nombre de jeunes pour les aider à prendre en main leur propre existence. En repoussant la vision linéaire et déterministe de l'orientation et de la carrière professionnelle, l'obstacle pourrait être ainsi transformé en ressource pour aider les jeunes gens à franchir une étape délicate de leur vie personnelle. Encore faut-il que ces dispositifs soient facilement accessibles, relativement généralisés et connus.

3.2. Méconnaissance du marché de l'emploi transfrontalier

Les jeunes interrogés ne savent rien ou ont des idées très approximatives (principalement relayés par des proches) des niveaux de salaire, de la durée hebdomadaire de travail, des conditions d'emploi, de la validité de leur diplôme ou de la culture d'entreprise en Allemagne.

Pour la Suisse, ils savent (toujours par oui-dire) que la flexibilité et la précarité est importante, que les salariés alsaciens sont très souvent mal considérés mais les hauts salaires permettent à leurs yeux de compenser ces inconvénients. Les détails du droit du travail suisse sont méconnus.

Les représentations et opinions qui circulent sur le marché du travail transfrontalier sont principalement basées sur des discussions avec des connaissances ou déduites de bribes médiatiques. Comme ces représentations ne sont pas documentées ni encore moins objectivement fondées, l'arbitrage ne peut être fait entre les différents facteurs qui peuvent justifier l'acceptation d'un emploi ou d'une formation (intérêt du travail, salaire, condition de travail, perspectives de carrière).

Clément (A 16) a ainsi une position assez partagée par d'autres interlocuteurs. On peut saisir dans ce large extrait combien sa connaissance des conditions de travail provient de témoignages de proches, des récits ou opinions qui permettent une construction de seconde main d'un positionnement assez incertain.

Il y a des choses qui vous viennent sur l'Allemagne, le travail ?

A part la durée du travail par rapport à en France...

Ah oui c'est vrai ?

Ils travaillent 42 heures.

C'est votre copain qui vous l'a dit ?

Ben lui, et puis même ma mère, qui le sait aussi.

Elle le sait d'où, elle ?

Elle l'a su par une amie à elle qui travaillait en Allemagne

Et la paye elle est bonne ?

Ben, en fait, elle est pas... comme mon meilleur ami me disait, là-bas ils n'ont pas de SMIC,

Oui.

Ils ont pas le SMIC, donc en fait après, ça dépend des entreprises, y'en a qui payent moins bien et d'autres.

Et lui ?

Ah oui lui ça va, il a un salaire correct, enfin par rapport avec le nombre d'heures qu'il fait.

Et c'est combien un salaire correct pour lui ?

Euh il a euh avant qu'il commence avec le truc des études, là, avec l'entreprise qui finance, il a je crois qu'il était dans les 1 600 ou 1 700€, c'est largement correct je trouve, surtout pour une personne qui commence, quoi ! Après il m'a dit il est à 40 heures ou 42 heures, et bon il m'a expliqué, il a un contrat en or, que toutes les personnes de l'entreprise aurait aimé avoir, et euh en général quand il veut poser un jour de congé, il va demander puis oui « demain je viens pas, je pose mon jour de congé et puis hop ».

Ça veut dire que le patron il y tient quand même ? Il ne veut pas se fâcher pour qu'il parte ailleurs, il peut partir ailleurs...

Comme dit, c'est comme toutes les personnes, il se plaint un peu de son boulot, mais je lui dis « pourquoi tu te plains de ton boulot ? T'as un bon métier, stable et fixe en plus », j'ai dit « il te finance tes études pour que tu sois plus haut dans l'entreprise » et j'ai dit « et après t'auras encore un meilleur salaire ». Il répond qu'il a des heures...

Ça, quand même, ça l'embête...

Il en a pas mal, et puis ça dépend des jours, parce que des fois il finit plus tôt aussi, en fait, lui il a sa paye, par rapport aux nombres d'heures qu'il va faire.

D'accord.

Donc euh, si lui il décide de partir plus tôt, ben sur sa paye il aura deux heures de moins. [...]

Et dans la mécanique euh générale ou même l'électromécanique, si jamais vous aviez un diplôme, là-dessus vous vous êtes renseignés sur les diplômes, euh sur les salaires, sur les niveaux de salaires ? Parce que ça dépend des boîtes et des branches...

Dans la mécanique, avec un bac pro, comme moi j'ai fait, 4 ans pas les nouveaux en 3 ans, les nouveaux bac pro 3 ans, pour débiter donc une personne comme dans mon cas qui n'a pas d'expérience qui n'est pas passé par un bac en alternance, je débiterai 1 200 à 1 300 euros je crois, ça fait une base, c'est le début, mais comme on a pas...

Ca, c'est les salaires en Allemagne, c'est ce que vous avez pu repérer ?

Non, ça, c'est les salaires en France.

En France ! Ah non mais en Allemagne vous avez été chercher, non ?

Non, pas du tout.

Juste par curiosité quoi ?

Non franchement je n'ai pas regardé, je sais qu'ils sont beaucoup plus hauts que nous en Allemagne.

Même, sur les trucs mécaniques euh... un peu plus simples ?

Une personne qui est rentrée avec un bac, il touchait plus élevé que chez nous

Et vous sauriez où chercher pour savoir quels sont les salaires qu'ils donnent là-bas ?

Non.

Vous sauriez où vous renseigner ?

Non pas tellement, franchement pas trop, je ne sais pas où me renseigner... Après comme dit par ma mère et son amie qui bosse là-bas...

Sinon par internet ou ?

Oui, sur internet on arrive toujours par tout trouver, il faut savoir un peu chercher.

Vous pensez que vous pouvez trouver ?

Ah pour chercher des salaires qu'on pourrait se faire en Allemagne, comme mécano, même débutant, oui on peut trouver...

La méconnaissance est particulièrement importante concernant l'Allemagne, très fréquentée pour les loisirs mais *terra incognita* en ce qui concerne le monde du travail.

Les paragraphes suivants privilégient l'Allemagne : on a vu que les hauts salaires suisses contribuaient généralement à lever les inconvénients et obstacles d'ordre statutaire qui pourraient effrayer le potentiel candidat à l'emploi frontalier.

3.2.1. Les niveaux de salaire

L'existence d'accords tarifaires de branche en Allemagne est méconnue. Certains interlocuteurs ont entendu parler de l'absence de smic (qui n'était pas encore entrée en vigueur durant les entretiens, menés entre juillet et novembre 2014), ce qui est pour eux l'indice de salaires bas.

Houria (A05) se souvient que lors d'une sortie scolaire à Offenburg, un « monsieur » leur a dit qu'il n'y avait pas de smic en Allemagne et que c'était pour cela que le niveau de chômage était bas. Elle me demande si c'est vrai, ne sachant s'il fallait se réjouir du faible niveau de chômage ou déplorer la faiblesse des salaires.

Azad (A01), qui avait affirmé que l'Allemagne, « cela vaut pas la peine, c'est l'euro là-bas », a refusé de travailler dans un Kebab tout près de la frontière, parce que la paye était trop faible (1200 ou 1300 euros).

Pour les personnes faiblement diplômées, les salaires allemands ne valent pas la peine par rapport à une activité professionnelle en Suisse, qui peut-être pénible (travail en usine par exemple) mais bien rémunérée (voir plus haut la partie 1.4., « Une mobilité mercenaire vers la Suisse ? »).

Pour d'autres enfin, tout aussi peu informés (ils ne peuvent toujours dire d'où ils tiennent cette opinion) les salaires seraient tout de même un peu plus avantageux en

Allemagne qu'en France, ce pays étant considéré comme occupant une position médiane entre la France et le Suisse (Maryline B03). C'est aussi l'avis de Gilles (A09) :

Vous auriez le choix entre un emploi à Mulhouse, Paris, Marseille, Berlin...

Ce serait en Allemagne. A cause du salaire.

On est quand même bien payé en Allemagne ?

Oui. Très, très bien. Je ferais quelque chose qui me plait là-bas, parce que cela me plait mais je ne vais pas mentir non plus à cause du salaire. Si on peut avoir les deux, autant en profiter.

Edouard (B07) semble en savoir un peu plus grâce à des amis qui travaillent en Allemagne, en zinguerie, électricité, maçonnerie ou chez Mercedes. « C'est un peu loin, ils commencent plus tôt » mais les salaires seraient un tiers plus élevés qu'en France. Bien que ses informations restent peu précises, Edouard est sensible à cette question du salaire :

J'ai un copain, qui vient de commencer en zinguerie, justement, il a dit qu'il gagne énormément plus.

Il gagne combien, il vous a dit à peu près ?

Non il ne m'a pas dit de chiffre, mais il a dit que c'est un tiers de plus qu'en France.

Quand même oui, euh...

C'est pas mal du tout...

3.2.2. La durée du travail

La différence de la durée légale hebdomadaire du travail entre la France et l'Allemagne n'est pas toujours connue.

Céline (A15) reconnaît totalement ignorer la durée du travail en Allemagne. « Je crois que c'est un peu comme nous. 40 heures, il n'y a pas grand-chose qui change... »

Edouard (B07) parle d'horaires différents (« Ils commencent beaucoup plus tôt, pour finir plus tôt, mais ça m'arrange pas trop ») mais pas d'une durée hebdomadaire supérieure.

Mais la plupart des interlocuteurs qui ont un avis sur la question (c'est-à-dire quelques-uns seulement) savent généralement que la durée du travail est plus longue, et la situent entre 40 et 42 heures par semaine.

3.2.3. Doutes sur la reconnaissance des diplômes

L'éventuel manque de reconnaissance du diplôme a été assez peu évoqué durant les entretiens individuels, comme si c'était un problème qu'ils n'avaient pas anticipé ou qui venait après la prise de décision d'aller chercher du travail en Allemagne. En revanche, les personnes interrogées dans le cadre de l'étude réalisée en 2014 par le DFI, qui avaient été sélectionnées pour leur intérêt envers le travail frontalier, ont posé beaucoup plus de questions sur les équivalences des diplômes.

Dans une position active de projection vers l'emploi transfrontalier la douzaine de jeunes qui a participé au *Verkehrskongress* de Lörrach a aussi exprimé la crainte que les employeurs allemands ou suisses ne connaissent pas ou pas bien les formations françaises et leur contenu.

La valeur des diplômes, la question des équivalences est plutôt une préoccupation des parents, comme l'a montré une discussion publique sur le travail frontalier à Seebach (nord de l'Alsace) le 12 octobre 2014. Une mère, intéressée par l'apprentissage transfrontalier pour son fils (accords dits de Saint-Louis) s'inquiétait de la validité du diplôme finale en Allemagne. Même en cas d'embauche définitive, le diplôme français pourrait ne pas donner droit à la formation continue dans le système allemand. Cette question, avec toutes les autres concernant les équivalences, a très bien été identifiée par le *Fragenkatalog* de l'apprentissage transfrontalier, rédigé par le groupe d'experts « formation professionnelle » du groupe de travail politique économique de la Conférence du Rhin Supérieur : partie 3. « *Transparenz und Vergleichbarkeit* /Transparence et équivalence (document de travail, 2014).

3.2.4. Conditions de travail

Pour beaucoup de jeunes, il ne faut pas se « tuer au travail », ce qui les incite à se tourner vers les emplois tertiaires, jugés moins pénibles. Beaucoup d'*a priori* et peu de connaissances avérées du monde du travail semblent empêcher les jeunes de mieux se renseigner.

Quentin (B12), en formation de chauffagiste, cherche à se réorienter vers le commerce, car il connaît le monde du bâtiment et « souhaite être en forme pour la retraite » qui n'est qu'à 60 voire 65 ans. Il a pu constater que « ceux qui travaillent le plus sont ceux qui gagnent le moins ». Du coup, il préfère désormais trouver un emploi dans les bureaux.

Maryline (B03) suppose de bonnes conditions de travail et de vie en Allemagne. Si le niveau de salaire lui importe, les conditions de travail et la qualité de vie sont pour elle des facteurs déterminants. « J'ai pas d'attache particulière par rapport à un pays par rapport à sa culture ou à ses origines, c'est plutôt le niveau de vie en fait, le confort de vie qui m'intéresse. » (Elle fait partie du groupe des « bien diplômée exigeants » identifié par S. Seidendorf). Elle a une bonne perception de la sociabilité en Allemagne : gens ouverts, propres, corrects. Pour elle, devenir travailleuse frontalière peut être une bonne façon de concilier des injonctions contradictoires : rester à proximité de sa famille (sa mère est malade) tout en obtenant une expérience internationale et en améliorant sensiblement son niveau de vie.

Les qualités de vie et de travail en Allemagne ont été bien relevées par les participants à l'enquête DFI : « mode de vie beaucoup moins stressant », « moins de pression », « meilleur salaire », « meilleure considération du travail manuel »

3.2.5. Organisation, rigueur, goût du travail bien fait

Un autre point parfois évoqué est la qualité du travail en Allemagne, qui garde une image de « pays d'artisans ».

Lahoucine (A02) qui s'intéresse beaucoup à l'économie, aux choix stratégiques des grands capitaines d'industrie, me parle des erreurs de Peugeot avec BMW puis GM (documentaire ou reportage regardé à la télé), de la possibilité ratée de développer le moteur hybride, il parle aussi longuement de Toyota à Valenciennes, de la coopération avec Mercedes. Il ne comprend pas trop la concurrence entre les employeurs, il montre plutôt un esprit coopératif, manifestant une affinité avec le système allemand du dialogue social et de la codécision. Il est sérieux, aime le travail bien fait, trouve sa place non pas dans l'argent mais dans la reconnaissance de son travail, la fierté de soi-même. Autant de caractéristiques qui lui convenaient lors de son travail en Allemagne.

Ces considérations débouchent sur la culture d'entreprise qui a été longuement abordée lors des entretiens collectifs réalisés par DFI.

Ainsi Julie (S04) pense que « les gens considèrent mieux le travail mais c'est plus strict, une exigence plus grande et donc justifie une rémunération plus élevée », sentiment approuvé par d'autres membres du groupe. En Allemagne, les compétences sont plus valorisées (apprentissage, enseignement technique), il est possible de gravir les échelons en interne.

Antoine (S05) pense aussi que le travail mieux considéré en Allemagne qu'en France : on a plus le sentiment que ce qu'on fait est valorisé, même si un autre participant (S3) nuance (« ça dépend du patron et du secteur d'activité, pas le cas dans le domaine de l'hôtellerie ») tout comme Julien (S15) qui semble regretter un manque d'autonomie des salariés : « C'est plus carré, je trouve, en Allemagne, mon expérience là-bas, faut vraiment passer la ligne, si on vous demande de faire quelque chose, il ne fallait pas en faire plus, vous avez à faire ça, faites ça, ensuite, c'est intéressant là-bas, si vous est responsable, simplement on reste toujours encore entre soi, le manager surveille de loin, il ne faut pas déborder, on est toujours supervisé »

Les rythmes et habitudes de travail sont perçues comme différentes, sans que la connaissance de celles-ci apparaisse très bien documentées : « Ils passent une bonne partie de la journée à travailler, ils commencent tôt, ils finissent tôt, on a presque encore une demie journée pour faire ce qu'on veut faire » ; « c'est complètement différent de travailler en Allemagne » ; « Il va y avoir une différence au niveau de la culture En Allemagne, quand on mange, on mange, on ne parle pas de travail » ; « Ils sont plus stricts, le travail c'est vachement plus strict, moins d'abus » ; « il y a une meilleure relation entre le travailleur et le patron. Chez nous, c'est souvent la guerre dans l'entreprise. Ce sont les Français... » ; « « Le dialogue social c'est mieux, la IG Metall et les grands syndicats, ils dialoguent avec le patronat ».

3.3. *Le manque de sources d'information*

3.3.1. Une faible fréquentation des médias d'information

Le phénomène est connu des sociologues des médias et des pratiques culturelles (Donnat, 2009), les jeunes générations s'informent peu et délaissent les médias « traditionnels » comme la presse et la télévision (« Ils suivent assez peu les informations générales mais développent des compétences poussées dans des domaines de connaissance très spécialisés, qui constituent des îlots bien distincts les uns des autres », explique la sociologue Sylvie Octobre, 2014).

Dans les discussions menées sur l'avenir, les choix professionnels et de formation, les pratiques culturelles et les sorties, le thème des médias n'est jamais venu spontanément (de A01 jusqu'à A08 : aucune mention des médias), comme si cette pratique était peu fréquente ou du moins secondaire.

Sonia (A14, agglomération de Mulhouse, en formation commerce, famille ouvrière d'origine marocaine) a un rapport assez typique avec les informations :

Et pour les médias vous regardez la télé française, arabe, anglaise ?

Arabe non, je regarde pas. La française cela arrive, mon père il regarde beaucoup BFM et TF1, le journal de 20 h et le journal de 13 h. Il vient directement il allume la télé, il dit « partez de la télé, je regarde le journal », des fois, cela m'arrive de rester assise et je regarde ce qui se passe dans le monde. Parce que cela m'intéresse quand même. Il se passe des choses dans le monde. Des fois cela m'arrive de rester assise, des fois cela m'arrive de ne pas être intéressée. Des fois aussi j'ai une application sur Facebook, c'est *l'Alsace*. Je suis plutôt sur *l'Alsace*, ce qui se passe en Alsace, il y a beaucoup d'accidents, moi je regarde plutôt ce qui se passe ici. Via l'application *l'Alsace*.

Vous ne regardez pas trop la télé sinon ?

La télé, si, mais pas les informations. Je regarde plutôt les émissions, les télé-réalités. Ça aide pas, c'est pour se divertir. Je regarde plus la télé française, hein, parce que l'arabe, bon cela m'arrive de regarder en soirée, ma mère elle regarde la télé le samedi et dimanche, il y a des soirées marocaines qui passent sur la chaîne marocaine, cela m'arrive de regarder mais...

Emilia (B05, famille populaire) est, comme Sonia, très peu intéressée par les infos, consulte un peu *L'Alsace* sur le net ou via les RSN.

À l'autre extrémité de l'échelle sociale, Morgane (B01, LP communication, père cadre) ne s'intéresse pas à l'actualité nationale ou régionale. Elle préfère suivre l'actualité britannique, avec le *Gardian*, consulter des revues d'art, se spécialisant sur un créneau distinctif, comme l'a relevé Sylvie Octobre :

Sur vos pratiques médiatiques, vous lisez quels genres de journaux, télé ?

Je ne regarde pas la télé, parce que je n'aime pas ça. Les journaux je ne suis pas vraiment, si je suis une actualité cela va plutôt être l'actualité artistique ce genre de chose, mais l'actualité régionale ne m'intéresse pas plus que ça.

Vous ne lisez pas *l'Alsace* ou les *DNA* ?

Bah je suis abonné au flux de *l'Alsace* et des *DNA*, je regarde de temps en temps, oui, mais sinon, je ne lis pas plus que ça.

Vous sélectionnez ? Vous êtes abonné sur les thèmes qui vous intéressent ?

Non, je lis un peu de tout... Mais c'est vrai que l'actu régionale...

Quels que soient les milieux sociaux, très peu de jeunes ont une pratique approfondie et constante de l'actualité générale, sociale, économique et politique.

Quand on enregistre un intérêt (en général relatif) pour les médias d'information, il s'agit des médias français, jamais des médias allemands, ce qui est explicable par la

barrière de la langue, l'absence de médias transfrontaliers mais aussi la faible couverture des pays voisins par les médias régionaux (Goulet et Vatter, 2013 et 2015).

Ainsi, Gilles (A09) ne sait pas grand-chose de l'actualité allemande :

Vous écoutez les informations allemandes aussi ?

Françaises. Avec les informations, on entend parler de plusieurs pays. Mais j'ai jamais entendu parler de l'Allemagne.

Quelles chaînes regardez-vous ?

TF1 et France 3.

France 3 régionale ?

Oui

Et ils ne parlent pas des problèmes en Allemagne ?

Non. Il y a eu problème ou un coup de fusil, non... On n'entend pas ça. Ici, si.

[Il ne suit pas les émissions en allemand ni en alsacien]

L'alsacien à la télé cela ne m'intéresse pas trop. C'est surtout quand ma grand-mère elle parle avec une voisine ou une amie, en plus elles croient qu'on ne comprend pas, alors qu'on comprend tout ! Alors qu'à la télé, c'est pas intéressant, il y a moins de trucs, quoi.

Des bribes d'actualités allemandes parviennent à Clément (A16, Bac Pro mécanique auto, mère employée, habitant à Neuf-Breisach) par le bouche-à-oreille, et non par les médias :

Et sinon, avec les médias, vous connaissez quoi de l'Allemagne ? Vous êtes informé comment sur l'Allemagne ?

Ah c'est vrai, à part, hors des fois où j'y vais pour des soirées ou des choses comme ça c'est vrai que je suis pas très quelqu'un qui me renseigne sur les pays franchement même sur la France, je sais qu'il se passe certaines choses, mais bon, c'est pas, je me focalise pas tellement là-dessus. Sinon, après on entend toujours des petites choses, sinon je sais que pendant la période où il y avait le pont qui était coupé, là entre la France et l'Allemagne [à Breisach même], je crois qu'il est d'ailleurs toujours, ou bien ?

Je ne sais plus [en fait, il y a encore des travaux avec une circulation alternée]

Je sais que l'économie en Allemagne, avait un peu chuté je sais que les Français ils n'allaient plus trop en Allemagne [pour consommer dans les magasins de Breisach, juste de l'autre côté de la frontière, il parle donc de l'économie strictement locale]

Ah oui ?

L'économie, c'est l'économie qui est pas mal tombée parce qu'il n'y avait pas de Français là-bas. Et sa mère qui travaillait là-bas a un magasin elle dit « on voit deux personnes dans toute la journée ». [...]

Donc ça c'est des choses dont vous avez entendu parler par les...

Ben oui ben par lui, par ses parents.

Dans les journaux ? Ou tout ça ?

Non.

Maryline (B03) ne suit pas non plus les informations sur la Suisse et l'Allemagne, à part le bouche-à-oreille, qui provient souvent *20 minutes* bâlois, lu par les frontaliers comme son père où dans le milieu du commerce. Elle ne regarde pas la télévision, se demande d'ailleurs « si sur F3 Alsace, ils parlent des autres pays ». Facebook sert principalement à suivre les activités de ses amis, mais elle n'y est pas active.

Les germanophones, comme Xavier (B11), n'ont guère plus de propension à consulter les médias d'information suisses ou allemands :

Vous disiez tout à l'heure « on est un peu au courant de ce qui se passe dans la vie des Suisses grâce à l'amie de votre père », mais vous même vous lisez un peu les journaux suisses, vous écoutez la radio, pour savoir ce qui se passe ?

Non pas vraiment, euh pas vraiment, je suis pas forcément au courant des actus, que ce soit politique ou... après j'entends des fois des histoires, du fait que mon cousin est suisse, ou voilà. [...] Bon après, moi je suis pas forcément à suivre l'actu à fond. Je fais un peu... disons qu'on voit tous les jours, quand on prend le tram, ou qu'il y a des journaux, tout ça on lit toujours un peu l'actu, après j'ai mon application *Le Monde*, donc je vois les notifications quand elles arrivent, je regarde vite les titres, et j'imagine qu'il y a quelque chose qui se passe.

Si Xavier fréquente les médias allemands, c'est d'abord pour les séries télé (américaines) et les divertissements :

Quand je regarde la télé pour être franc, je regarde pas souvent la télé, alors j'ai des fois deux trois programmes que je regarde en France, mais je regarde pas souvent la télé, mais quand je regarde par exemple le samedi soir, ou je vois à la télé, je regarde les allemandes en fait. Parce que les allemandes ont un meilleur programme, il y a plus de pub, c'est vrai qu'ils sont chiantes avec les pubs, mais euh, ils ont meilleurs programmes pour apprendre la langue, pour se familiariser avec, euh, quand ils passent de bonnes séries, sur *Pro Sieben* ils ont vraiment un super programme, comme « Mon Oncle Charly », un peu de tout, et ils sont plus à jour que les français.

Cette faible fréquentation des sources d'information permet aux stéréotypes de continuer de circuler sans que de nouvelles possibilités soient particulièrement construites.

Ainsi Guillaume (B06) s'en tient à un discours très vague sur l'Allemagne et la Suisse :

La Suisse moi je dis, c'est un beau pays, je trouve, l'Allemagne aussi, mais après ça dépend.

Mais vous savez comment, que c'est un beau pays, puisque finalement vous n'y êtes jamais allé ?

Non, mais même, on en voit toujours des choses, j'ai déjà vu des images, des photos, des émissions, je regarde beaucoup d'émissions.

Ah oui à la télé, il y a des reportages ?

Oui, des reportages.

Sur la Suisse ?

Non, mais c'est des beaux pays, après la pratique, c'est pas évident, tout le monde veut travailler en Suisse à une période, maintenant un peu moins, vu que ils veulent faire une taxe, je sais pas.

Oui, il y a des histoires d'assurance - maladie, je crois...

Non, ils disent que c'est pas normal que les Français soient plus payés que les Suisses, ou je ne sais quoi ? Enfin je sais plus. Après moi, je me suis jamais vraiment intéressé, comme dit, et puis, je préfère d'abord travailler une fois normalement en France. Et après, on verra...

3.3.2. Pas d'information sur les dispositifs frontaliers

La dite « génération Y » ne semble guère non plus savoir mener des recherches rigoureuses sur le net pour trouver sa voie professionnelle. Le réseau des « informateurs proches » est, de loin, le plus important quand il s'agit de prendre une « grande décision ». Le choix d'orientation professionnelle, le pays de destination pour un séjour à l'étranger, la recherche d'une entreprise pour un stage sont d'abord motivés par des témoignages ou des recommandations d'amis, de parents, voire même une rencontre fortuite mais physique, avec une légitimité qui semble découler de l'expérience directe. Comme si, pour des questions aussi importantes, l'ancrage dans un vécu était déterminant.

Mes interlocuteurs sont apparu particulièrement démunis quand il s'agissait de véritablement chercher et trouver un emploi ou un stage de l'autre côté de la frontière. Pour les candidats aux hauts salaires suisses, on a vu que le réseau personnel ou le « piston » était le moyen privilégié. Rare sont ceux qui ont évoqué l'intérim ou qui, comme Kadir (B10) et Sevan (B02), ont pu citer un site de recherche d'emploi suisse (en l'occurrence job.ch, dont une interface est disponible en français).

Le groupe d'étudiants de GLT (DUT logistique et transport) qui a participé au *Verkehrskongress* de Lörrach le 18 novembre 2014 a parlé de la difficulté d'accéder aux offres de stages des entreprises suisses ou allemandes. Selon eux, tout se passe par candidatures spontanées, plus difficiles à faire sur un marché de l'emploi mal connu.

Les moyens d'accéder au marché de l'emploi allemand sont donc encore plus méconnus. Les annonces de stages en Allemagne ne parviennent pas aux étudiants français (la compatibilité entre stages français et *Praktika* allemands pose par ailleurs problème, ce qui n'incite peut-être pas les employeurs allemands à diffuser leurs offres de stages en France), mais aucun jeune, pourtant interrogé sur les outils de recherche possibles, n'a cité la JobBörse de la BBA, le site d'emploi franco-allemand de Connexion-emploi, les annonces de stages et apprentissages transfrontaliers du conseil d'Alsace (<http://www.apprentissage-alsace.eu>) ou d'autres sites d'annonces d'emploi en ligne... Si des dispositifs transfrontaliers spécifiques d'information et de formation existent (Eurocertificat, apprentissage transfrontalier, service de placement transfrontalier de Pôle emploi et de l'*Arbeitsagentur*, Eures-T, etc.), ils apparaissent totalement méconnus des jeunes.

Quelle que soit la position sociale des jeunes, l'espace des possibles est d'abord ouvert par les proches, et non par les médias ou les « conseillers d'orientation » de l'institution scolaire ou des organismes d'aides aux jeunes. Aucun jeune rencontré ne m'a indiqué que la Mission locale, le CIO ou l'Orientoscope l'avaient particulièrement informé sur les possibilités d'emploi en Allemagne ou en Suisse, comme si le transfrontalier n'était pas encore un « réflexe » chez les conseillers.

L'usage des réseaux sociaux numériques (« RSN », comme Facebook et Tweeter) n'a pas non plus été évoqué comme une source particulière d'informations. Les RSN se mêlent aux discussions ordinaires entre pairs et n'apportent pas une valeur ajoutée particulière.

Cela vaut la peine d'être répété, le principal vecteur d'informations pour les jeunes sur le monde du travail et la formation est la conversation avec les proches, avec les déformations que ces discussions peuvent entraîner. Ce phénomène joue en défaveur de l'Allemagne : comme peu d'Alsaciens du sud travaillent en Allemagne, le flux d'informations est bien moindre et il n'y a donc pas d'effets d'entraînement.

On pourrait multiplier les exemples de cette méconnaissance des marchés du travail suisse et allemand et des façons d'y accéder :

Emilia (B05) aimerait faire un stage et plus tard travailler en Suisse. Mais elle ne s'est pas encore renseignée comment trouver un emploi ou un stage en Suisse, elle verra plus tard et n'a pas trop idée de comment s'y prendre.

Céline (A15) voudrait bien apprendre la langue allemande mais elle appréhende, elle sent que cela va être difficile et surtout ne sait pas du tout comment s'y prendre, se faire aider. Elle connaît mal les conditions d'emploi en Allemagne. « Je crois que les impôts, on les déduit du salaire. Ou quelque chose comme ça.... [elle doit parler de la retenue à la source de l'impôt sur le revenu] Je n'ai pas trop compris... Après le reste... » Q : Sinon vous ne connaissez pas trop les conditions de travail, la durée du travail... « Non pas du tout ! Je crois que c'est un peu

comme nous. 40 heures, il n'y a pas grand-chose qui change... » Elle ne connaît pas d'organisme qui puisse la conseiller pour le travail frontalier.

Rahmouna (A11) voudrait prendre des cours d'allemand intensif, mais elle n'a rien trouvé à Pôle Emploi et ne connaît pas les dispositifs de stages transfrontaliers.

L'enquête réalisée par DFI à Strasbourg, auprès de jeunes gens particulièrement intéressés par l'emploi frontalier, montre aussi la carence ressentie en moyens d'information.

Alassane (S01, au chômage, en recherche de formation agent de sécurité,) estime que « les Allemands et Français devraient travailler main dans la main pour proposer ensemble des offres d'emploi. Il faudrait des articles de presse pour nous informer, car beaucoup de gens lisent ».

Antoine (S05, ingénieur mécanique) reconnaît qu'il « faut bien chercher sur internet, ce n'est pas facile. Il vaut mieux commencer par Infobest par exemple. Il faut éviter d'aller directement vers les entreprises. Il faudrait faire plus de publicité sur tout ce qui existe, moi je ne connaissais pas Infobest et tout ça », des institutions et sources d'information dont il a appris l'existence en participant à cette enquête. Il n'a pas encore vu d'offres d'emploi dans les *DNA* « Il faudrait les offres d'emploi en allemand et en anglais ».

Véronique (S02, Master événementiel) en est convaincue : « Eurodistrict, Infobest, Euro Institut : on ne sait pas ce qu'ils font exactement. Si par exemple je demande à mon mari, il n'a aucune idée de ce que sont ces organisations et quel est leur rôle. » Elle trouve cependant que le site internet Infobest est assez clair et parle des dispositifs de recherches d'emploi transfrontalier qui lui semblent efficaces à condition d'en avoir connaissance (dans son cas, elle a connu ça grâce à la publicité, des articles sur internet, le bouche à oreille puis elle y est allée avec le Greta).

En revanche, au guichet ordinaire de Pôle Emploi en France, elle estime que « ce n'est pas un suivi aussi poussé, et pas la même gentillesse ». Elle appuie l'idée d'un « guichet unique », car le citoyen ne sait pas qui fait quoi : « S'il pouvait se mettre ensemble (un guichet unique qui communiquerait d'une seule voix), ce serait plus clair. Je n'arrive pas à comprendre les offres d'emploi (une heure trente avec le dictionnaire en ligne « Leo » pour comprendre une offre), c'est très lourd et décourageant. Je maîtrise l'allemand dans mon métier mais je n'arrive pas à répondre aux offres. Il faudrait que l'on soit accompagné. Il faudrait les annonces d'emploi en allemand et en français. Le vocabulaire de la recherche d'emploi est différent de celui de l'emploi que l'on veut occuper. Les Allemands et les Français ne présentent pas les missions de la même manière. »

Julien (S15, ingénieur dans l'industrie) privilégie la recherche d'emploi par des contacts directs : « je contacterai mes contacts pour avoir des conseils, déjà qu'ils me disent comment on travaille, sinon je ne sais pas comment faire » et ne connaît pas d'acteurs institutionnels qui pourraient l'aider. Il a vaguement entendu parler de « l'agence franco-allemande pour je ne sais plus quoi, par internet, j'ai jamais cherché – Je ne me rappelle pas bien, ça fait longtemps. Tout devrait être en une seule organisation, pas trop éparpillé, l'organisation, chacune reste aujourd'hui dans une petite structure. A la place que chaque école prenne contact, ce serait mieux que ce soit centralisé. On a vraiment besoin d'informations. »

En conclusion, les jeunes apparaissent déconnectés des canaux d'information concernant les formations et les emplois transfrontaliers. Une politique globale de communication et de promotion de ces opportunités et dispositifs devrait être repensée en prenant en compte le caractère profondément interactionnel des prises de décision pour ce type de problématique.

3.4. *Manque de moyens de transports*

La mobilité des jeunes n'est jamais évidente : les mineurs ne peuvent passer le permis de conduire, ce qui gêne nombre d'apprentis pour se rendre dans leur entreprise (cf. entretiens réalisés par S. Seidendorf auprès d'apprentis strasbourgeois travaillant au Badische Stahlwerke, 2014, p. 29). Quand les transports publics existent, leurs horaires ne sont pas toujours adaptés à ceux des entreprises.

Le coût du permis, puis de l'acquisition et de l'entretien d'un véhicule, est indubitablement un frein à la mobilité.

Amélie (A 12) le dit de manière directe : « Pas de permis, pas de voiture, donc pas de boulot ». Elle a quitté à 17 ans le Lycée Blaise Pascal avec un CAP Cuisine. Elle habite à Volgelsheim et il n'y a pas de bus pour rentrer à deux ou trois heures du matin, des horaires courants en restauration. Cela l'empêche de trouver un emploi stable. Elle n'a jamais travaillé en CDI ou en CDD, tout au plus deux ou trois jours d'affilé, des remplacements, des « extras ». Actuellement elle travaille le samedi au Bowling d'Algosheim, un village tout proche, elle peut s'y rendre en vélo. « Je suis coincée. Le permis, ça coûte très cher, environ 1 600 € »

Pour certains individus, le fait de n'avoir pas le permis (alors qu'ils avaient largement dépassé les 18 ans) a semblé être un prétexte pour rester à la proximité immédiate du foyer (notamment maternel). C'est peut-être le cas de Clément (A16, 24 ans) :

J'ai un bac pro en mécanique automobile que j'ai passé au lycée il y a trois ans de ça...

Et depuis ?

Ben, je suis en recherche de boulot, donc, je cherche un peu dans tout, vu que j'ai pas le permis de conduire, ça m'aide pas pour trouver en mécanique automobile et donc je cherche un peu dans tout, j'ai travaillé dans une maison de retraite à Biesheim [petite ville à côté de Neuf-Brisach] et là ben je viens de finir de faire les vendanges.

D'accord, donc petits boulots.

Oui, c'est ça en attendant que je me mette de l'argent de côté pour pouvoir me payer le permis de conduire.

Ca, c'est un vrai frein...,

Avoir le permis de conduire, ah oui.

Beaucoup de jeunes disent ça...

À chaque fois, on me dit « on vous prendrait bien, mais vous avez pas le permis de conduire – j'ai déjà quelques entretiens dans des garages et puis à chaque fois c'est le même résultat, « envoyez-nous votre CV, cela m'intéresse beaucoup, parce que vous êtes un jeune ». J'avais pas travaillé en entreprise donc je sortais de l'école : « c'est bien comme cela on peut vous modeler à notre façon, mais je vous dis le problème c'est que vous n'avez pas le permis de conduire »

Et c'était des postes qui étaient assez loin de là où vous habitez ?

Euh, bof ben la plupart c'était sur Colmar [à 15 km de chez lui] ou même euh... y'en avait un c'était euh...en général c'était Colmar.

Et en mobylette, pour faire ça, c'était pas possible non plus ?

Non, j'ai un scooter, mais pour eux c'était le fait de déplacer les véhicules et pouvoir faire les essais des véhicules après avoir fait les réparations

Ah ben oui bien sûr. Vous auriez pu vous rendre sur le lieu de travail mais c'est vraiment le coût du permis de conduire qui bloque...

C'est assez cher, oui, au minimum c'est 1 000 à 1 500 euros.

Oui, et il n'y a pas d'aide gouvernementale ou ?

Le problème c'est Pôle Emploi peut le financer, mais je me suis renseigné et quand j'ai vu les conditions qu'il faut qu'il nous finance, euh, les conditions ne passeront jamais. Le patron signe un papier où il s'engage à nous prendre si on a le permis de conduire à travailler, et là après on doit ramener ce papier à Pôle Emploi et là ils peuvent nous financer le permis.

D'accord.

Donc le patron, euh, il veut pas nous signer un papier parce que voilà, si après on a pas le permis de conduire, il s'est engagé à nous prendre et si on a pas le permis de conduire, ben voilà après...

Mais vous avez demandé au patron quand même ?

Ben, ça me semblait trop bizarre, franchement je n'ai pas demandé au patron, parce que la plupart quand on dit vraiment « il vous faut le permis de conduire » parce qu'ils ont besoin d'une personne directement pour déplacer les véhicules je me dis la personne qui voudrait euh, il préfère...

Oui, ça va durer quelques mois, un ou deux mois pour le code.

Alors le patron pendant deux mois on lui sert peu. D'accord ce sera la main d'œuvre mais on sera une gêne parce qu'on ne peut pas déplacer les véhicules.

Clément n'a finalement pas pris le risque d'entrer dans une contractualisation qui lui semblait risquée ou difficilement défendable (à son avis) auprès d'un potentiel employeur. Il n'a pas voulu non plus, alors que le permis B était indispensable pour trouver un emploi pour lequel il était qualifié, emprunter auprès de proches ou demander le soutien de sa mère. L'argumentation semble ici un peu embarrassée, comme si le fait de ne pas disposer de moyen de locomotion pouvait justifier son maintien dans un rayon très proche du foyer (Clément n'envisage pas de mobilité géographique à moins d'accompagner sa mère qui projette de s'installer près de Nantes).

Céline (A15, 21 ans, BEP commerce, Neuf Brisach) se dit elle aussi bloquée par l'absence de permis.

Vous allez travailler dans quelles villes ?

Dans les alentours de Neuf-Brisach. Je ne vais pas trop loin vu que je n'ai pas le permis, je n'ai qu'un vélo, donc c'est pas évident.

Vous avez quel âge ? Vous pouvez passer le permis ?

Oui, je vais sur mes 21 ans. Donc, je pourrais largement le passer ! [rires]

Et qu'est-ce qui vous bloque pour avoir le permis alors ?

Ben, le travail, l'argent...

C'est cher ?

Il faut compter à peu près 1200 € voire 2000 € pour avoir ce qu'il faut.

C'est un investissement, quoi.

Un gros investissement. Et puis après il faut acheter la voiture, c'est très cher, très cher.

Du coup, c'est quand même un projet pour vous, d'avoir une voiture ?

Quand même, quand même.

Comment vous vous y prenez pour réaliser ce projet ?

Ben, j'économise tout doucement.

Il n'y a pas d'aides pour avoir le permis, chez Pôle Emploi, tout ça ?

Je m'étais renseigné auprès de Pôle Emploi, mais il faut avoir touché le RSA jeunes, ou alors ne plus être demandeurs d'emploi ou... Il y a beaucoup de conséquences [elle veut sans doute dire « conditions »]...

C'est compliqué finalement d'avoir cette aide ?

Oui, c'est vraiment compliqué.

A l'inverse, Azad (A01) ment en disant qu'il a le permis et un véhicule pour trouver du travail : « Sinon, ton CV est écarté. L'important, c'est d'arriver à l'heure, à toi de te débrouiller. » Il se déplace en train et s'arrange pour rejoindre l'entreprise qu'il sollicite.

Emilia (B05) a également eu un problème de mobilité pour faire une formation en alternance : pas de permis, de voiture et des parents qui travaillent de nuit ou en contre-équipe et qui ne peuvent pas l'accompagner. Elle aurait pourtant bien aimé faire un stage en Suisse.

Quelques étudiants du DUT Logistique n'ont pas de voiture (ni parfois de permis de conduire), ce qui est un obstacle pour se rendre sur les lieux de stage ou d'emploi en alternance. L'éloignement de l'entreprise, en particulier si elle est située en Suisse ou Allemagne, induit des frais de transports supplémentaires, un surcoût qui pourrait à leur avis être pris en charge par l'employeur.

Ce problème de transport est une façon pour David (B04) de montrer sa vaillance et son goût de l'effort : lorsqu'il était en CAP, le fait de n'avoir pas de voiture ne l'a pas trop gêné, il se rendait au travail en transport en commun, car « cela ne le dérange pas de se lever tôt ».

Le caractère frontalier du Rhin supérieur et ses infrastructures de transport accentuent cette difficulté générale des jeunes à se déplacer.

Le réseau de transport public n'est pas très développé vers l'Allemagne. Une ligne de train a été remise en service entre Mulhouse et Freiburg, mais avec seulement 7 rotations par jour en semaine. Des tarifs préférentiels sont offerts vers Freiburg mais pas vers Neuenburg ou Müllheim. La ligne Colmar-Freiburg n'a toujours pas été rétablie. Un service de bus transfrontalier entre Colmar et Breisach, puis le train régional de la DB vers Freiburg relient les deux villes en 1 h 25 (50 minutes en voiture). L'accessibilité par les transports publics étant primordiale pour les jeunes, cette absence de relation ferroviaire contribue à une « coupure mentale » entre Colmar et Freiburg.

Les relations avec la Suisse sont bien meilleures avec la ligne Ter Strasbourg-Mulhouse-Bâle et le réseau Distribus de Saint-Louis. Cependant le tramway bâlois ne passe pas la frontière française alors qu'il vient de repasser la frontière allemande pour desservir Weil-am-Rhein. Le symbole est sans doute d'importance.

Pour ceux qui disposent d'une automobile, le sud de l'Alsace manque de ponts routiers vers l'Allemagne, ce qui isole certains territoires en bordure du Rhin.

Les temps de transport (notamment en transport en commun) peuvent s'avérer problématiques pour les jeunes.

Lahoucine (A02) a quitté son emploi de technicien à Neuenburg parce qu'il n'était pas assez à l'aise en allemand pour évoluer professionnellement mais aussi parce que le trajet était trop long. Il se rendait au travail depuis Mulhouse en train et en bus, soit 90 minutes à chaque trajet. Avec l'embauche à 8 h, il devait partir à 6 h 30 le matin. Du coup, il n'a pas pu suivre des cours du soir pour pouvoir améliorer son allemand, la fatigue accumulée au long de la journée étant trop grande.

A Strasbourg, Véronique (S02) a envisagé travailler en Allemagne mais a vite compris qu'il fallait que l'entreprise soit sur un axe de transport public (ligne de tram/train Krimeri Meinau / Appenweier, Offenburg), « sinon ce n'est pas intéressant ».

Avoir de bons transports en commun pour travailler en frontalier est ressenti, dans l'agglomération strasbourgeoise, comme une nécessité (focus groupe S7-14, milieux sociaux et formations divers) :

Comment vous y allez, en voiture, en transport en commun ?

- Tous : En vélo et voiture
- S8 : Parfois en bus, c'est toujours rempli, avec des bouchons .
- S10 : Mais il va y avoir le tram dans quelques années, ce sera bien
- S13 : Avec le tram, ça va aller – ce sera plus facile de se déplacer.

Q : Et quel sont les freins à l'insertion que vous voyez ?

- S7 : La mobilité c'est très important, des horaires le soir, la nuit, sans voiture on ne peut pas y aller, les transports, c'est à prendre en compte.

Q : Avec sa propre voiture ?

- S13 : Ça dépend des heures, il y a plein de travaux ici...
- S8 : C'est à dix minutes, c'est très facile.

On perçoit très clairement une appréhension différente de la question des moyens de transports en fonction du type de visite en Allemagne : pour les loisirs, le shopping il est toujours possible de se débrouiller mais cela devient une question cruciale en ce qui concerne l'emploi.

Le « capital mobilité » est aussi une forme de capital social et culturel. Son absence peut s'avérer très handicapante pour des personnes peu diplômées et très peu sûre d'elles-mêmes.

Ainsi Alassane (S01, sans formation) raconte une tentative de recherche d'emplois avortée en Allemagne : « des amis à moi travaillent en Allemagne, ils sont sur des chantiers (bâtiment, peinture), c'est mieux payé. Je voulais m'inscrire en intérim

mais je n'ai pas réussi à atteindre l'adresse à Kehl (l'entreprise). Je voulais prendre le bus allemand mais je ne parle pas bien l'allemand donc je n'ai pas réussi. Mes amis qui y travaillent déjà pourraient m'amener en Allemagne et me montrer comment ça marche, ce serait bien. »

4. La question de la langue allemande

L'ignorance ou la faible maîtrise de la langue allemande sont avancées comme le premier obstacle à la recherche de travail en Suisse ou en Allemagne. Néanmoins, la plupart des personnes interrogées estime qu'il est possible de dépasser cet obstacle quand le projet d'aller travailler de l'autre côté de la frontière s'affine.

Beaucoup de jeunes ont eu des cours d'allemand à un moment ou à un autre de leur scolarité (particulièrement en école élémentaire) ; ce n'est pas une langue inconnue, bien que considérée comme assez difficile. Cette connaissance (souvent exclusivement scolaire) de l'allemand renforce une sorte de complexe par rapport à cette langue. Sans qu'il soit ici possible d'évaluer objectivement leur compétence linguistique, la grande majorité des jeunes rencontrés estime « n'avoir pas un niveau suffisant en allemand » et regrette de n'avoir pas en avoir fait plus longtemps ou plus sérieusement.

Les rapports à la langue allemande sont multiples et complexes, ils dépendent de plusieurs facteurs comme la fréquentation de personnes germanophones, le niveau social, l'expérience scolaire, la perception des attentes et exigences des employeurs.

4.1. *Une typologie des rapports à l'allemand*

On peut schématiquement repérer quatre profils de rapport à l'allemand : aversion et rejet total, faible connaissance et rapports difficiles, faible connaissance et rapports détendus, bonne connaissance et rapports complexés.

4.1.1. Aversion et blocage

Pour certaines personnes interrogées, le refus de la langue allemande est total. Elle est qualifiée de lourde, compliquée, pleine de consonnes, trop peu chantante. L'allemand est

la langue étrangère par excellence, très éloignée du français et des autres langues latines, et bien plus difficile que l'anglais.

Leila (A04) ne parle pas allemand et n'aime pas cette langue, qu'elle trouve difficile. Elle en a fait en 4° mais a changé en 3° pour l'espagnol. Elle aime bien pourtant les langues en général (l'espagnol et l'anglais particulièrement). Elle connaît l'Allemagne car elle avait un petit copain qui travaillait dans l'armée, à la Brigade franco-allemande basée à Müllheim, ville proche de Mulhouse. Mais dans ce milieu, ils ne parlaient que le français et elle vivait mal le fait de se retrouver en ville, dans la rue sans avoir les moyens de communiquer : « j'étais gênée de vivre auprès d'Allemands sans les comprendre ».

Axel et Boris (A07, Bac Pro cuisine) n'ont pas accroché avec la langue allemande, qu'ils ressentent trop éloignée de leurs centres d'intérêts culturels :

Boris : Eux [leurs copains qui travaillent en usine à Bâle] ils parlent allemand mais moi j'y arrive pas. Pourtant j'ai fait des études. Dans mon enfance j'ai choisi allemand, puis après anglais. Mais allemand, je ne suis pas habitué, ce n'est pas mon truc !

Pourquoi ?

Je sais pas, j'arrive pas, je trouve que c'est... ça ne reste pas dans la tête.

Axel : Moi aussi, je préfère l'anglais.

Vous regardez la télé en anglais ?

Les deux : ouais les séries...

Boris : Il y a le rap aussi, c'est en anglais.

Le rap allemand il y en a, il parait...

Axel : Oui je sais, mais c'est spécial !

Boris : Sinon, on écoute aussi du Dancehall. On est originaire de la Martinique.

Amélie (A12, CAP cuisine) a appris l'allemand à l'école mais elle « n'arrive pas à mémoriser. C'est compliqué. En Allemagne, j'y vais quand il faut y aller. Pour les cigarettes, le manger, les produits d'entretien ». Elle va à Breisach, la ville la plus proche de son village : « Ils parlent français, cela m'arrange ».

Hania (A06, BTS assistante de gestion) explique son blocage pour l'allemand par sa dyslexie. « L'Allemand, c'est trop difficile [...] J'ai appris depuis que j'étais dyslexique, c'est peut-être pour ça, avec tous ces mots à rallonge et avec beaucoup de consonnes... »

Sonia (A14, CAP commerce) dit à plusieurs reprises durant l'entretien qu'elle a eu 7 de moyenne en allemand en 5°, ce qui l'a visiblement traumatisée. Elle a rapidement abandonné cette langue.

Et si vous trouviez du travail en Allemagne, cela vous serait possible d'apprendre l'Allemand en faisant un effort ?

Je veux bien faire un gro-o-o-s effort, parce que moi et les langues, cela fait 4 !

Vous n'aimez pas les langues ?

C'est pas que je n'aime pas les langues, c'est que j'ai du mal à comprendre l'allemand... Je sais peut-être juste dire bonjour, c'est tout.

Vous n'avez peut-être pas appris beaucoup ?

Non, j'ai eu 7 de moyenne en allemand. Ma foi, je voulais être bilingue anglais-allemand, mais je me suis concentrée plus sur l'anglais que sur l'allemand. J'ai préféré l'anglais, c'est plus simple. L'allemand, quand même, c'est un peu dur.

Danaé (B09, Bac Pro assistante architecture) trouve aussi l'allemand « compliqué » et pas assez présent dans la vie quotidienne :

Et l'allemand, ça vous plait pas trop comme langue ?

Non, il y a trop de mots, enfin, c'est une langue un peu compliquée on va dire.

Trop de mots ? Comment ?

C'est pas comme l'anglais des mots assez simples, souvent courts, souvent les allemands, pour un mot quand on regarde la traduction, c'est un mot assez long.

Hum hum... la longueur des mots, oui.

[...] je préfère l'anglais... parce qu'il y a l'anglais un peu partout, dans les publicités, dans les musiques, tandis que l'allemand on entend pas vraiment parler, mis à part pour le travail en général.

Oui, oui.

L'anglais, il y en a au quotidien.

Les jeunes individus qui ont cette position de rejet sont souvent peu qualifiés et sans projet particulier d'aller travailler en Allemagne ou en Suisse. Cette aversion est beaucoup moins perceptible chez les jeunes plus diplômés (à l'exception de Morgane (B01) qui a une histoire familiale compliquée avec l'allemand), l'allemand étant souvent associé avec l'excellence scolaire.

4.1.2. Une expérience scolaire douloureuse de l'allemand

Même pour ceux qui déclarent parler peu ou prou l'allemand, l'expérience scolaire a souvent été douloureuse. Elle est mise sur le compte d'une difficulté générale pour l'apprentissage des langues ou encore sur la complexité attribuée à la langue allemande. Le manque d'humour ou de légèreté des Allemands est déduit de la langue et du

stéréotype circulant sur cette culture. Il est accentué par un apprentissage encore très littéraire de l'allemand, un enseignement qui se focalise encore volontiers sur les drames de l'histoire ou les problèmes de société. Comme la langue, l'enseignement de l'allemand est perçu comme « grave », avec Goethe, les romantiques, la philosophie, l'existentialisme, le nazisme, etc.

Soraya et Rahmouna (A11) ont, semble-t-il, un meilleur niveau en allemand que ce qu'elles croient, notamment en compréhension (elles parlent d'une tante allemande à laquelle elles ont rendu visite en famille et qu'elles parvenaient à comprendre). Mais la langue leur apparaît difficile, rebutante.

Q. Pareil que pour Soraya, l'allemand, vous n'avez pas accroché ?

R. Je n'accroche pas du tout, j'ai du mal.

Q. Et pourquoi ?

R. C'est lourd, c'est lourd à parler, ce n'est pas une langue qui est fluide. C'est vraiment... Même l'accent et tout ça, c'est lourd. L'anglais, c'est très facile, vous parlez, cela coule de source.

S. L'espagnol, c'est chantant, c'est bien.

R. L'allemand, c'est difficile. L'espagnol, on a plus de facilité parce qu'on parle l'arabe, il y a quand même des assonances qui sont les mêmes, tout ce qui jota et tout ça, on a plus facilité, alors qu'avec l'allemand, on a beaucoup plus de mal.

L'allemand est encore appréhendé comme une langue de « haute culture » et non une langue de tous les jours, une langue du plaisir et de la rencontre, si bien que l'on constate un gouffre entre l'allemand scolaire et l'allemand ordinaire, que l'on pourrait et devrait parler...

Morgane (B01) a ainsi une image austère de l'Allemagne (« c'est des gens qui n'aiment pas rire, c'est peut-être une image »). Quand on lui demande d'où vient cette image ? « Je ne sais pas trop. Pas des magazines, plutôt des cours en classe. En allemand, on étudiait toujours des... Quand on a 12-13 ans on a pas forcément envie d'étudier... « Good Bye Lenin », on l'a vu une dizaine de fois, Otto Dix, En cours d'anglais, c'était plus fun, quoi. Après ce qu'on peut lire par soi-même aussi, je préfère largement les auteurs anglais qu'allemands. Kafka, je déteste, j'aime pas Goethe, j'aime pas trop les philosophes allemands, Nietzsche, Kant à la limite. Je crois qu'il n'y a pas d'auteurs allemands que j'aime à part Hermann Hesse. En anglais Huxley, ils ont plus d'imagination. Les allemands sont trop sérieux, trop lourds. »

Danaé (B09) a fait de l'allemand du CM2 à la 3^{ème}, mais préfère l'anglais. Elle a retenu l'exigence d'un professeur d'allemand en culture générale :

On nous avait dit : « il faut beaucoup en culture générale en allemand. Faut bien connaître ça, faut bien connaître ci », et je peux pas tout connaître non plus !

Ca veut dire quoi ? les écrivains, ou...

On avait des œuvres d'art en allemand à apprendre. On avait un artiste allemand à apprendre, par cœur, il avait une maison tout à lui, c'était devenu un musée, et à l'intérieur, il avait ses œuvres d'art exposées, je ne me souviens plus de tout, comment il s'appelle. Mais on a travaillé là-dessus pendant 3-4 mois,

Ah oui, c'était du costaud alors ! C'était en quelle classe ?

En dernière année, en 3^{ème}, on nous avait obligés, c'était pour l'histoire des arts.

D'accord, donc c'était un niveau, assez euh important,

L'histoire de l'art, en plus j'ai une œuvre en allemand, j'avais ma prof d'allemand qui était à là, à m'interroger. Super !

Et ça vous plaisait cette manière d'apprendre la langue ? Un peu, un peu culturel on va dire...

Ah oui ! ça va, franchement c'était vraiment bien. On apprenait pas seulement les mots, on apprenait d'autres choses.

Oui, oui. Et finalement cette culture allemande, elle vous intéresse ?

Non, pas vraiment....

Edouard (B07) se souvient d'une prof qui « nous faisait que des cours, que des cours... Elle nous faisait des cours sur Berlin, sur, je sais pas..., la fête de la bière ou des trucs comme ça, mais ça ne nous intéressait pas ». En revanche il a eu en terminale le proviseur adjoint qui lui a plu, par ce qu'il était beaucoup plus pragmatique : « Lui, il était super, grâce à lui on va dire que j'ai eu une bonne note en allemand, parce que sinon j'aurais rien fait du tout pour le dossier. Il nous a expliqué lui ce que l'on devait faire exactement au bac, et il nous a fait faire, pour préparer les sujets, pour bien s'entraîner avant le bac, pour qu'on ait quand même une bonne note. »

Beaucoup d'élèves ou étudiants se plaignent, avec du recul, de n'avoir pas acquis assez de vocabulaire.

Maryline (B03) n'aime pas beaucoup l'allemand, elle trouve que c'est « une langue difficile à assimiler, de par son vocabulaire et sa grammaire. Il y a une orthographe très compliquée, une prononciation un peu... bizarre et des noms à rallonge surtout. » Elle aurait voulu acquérir plus de vocabulaire et comprendre plus tôt la logique des mots composés : « Je pense que j'ai pris peur de la langue, en fin de compte, parce que c'est vrai que quand on voit, on prend un texte en allemand, si on ne s'y connaît pas un minimum, on est vite submergé, c'est vrai

qu'à l'époque je n'étais pas de quelqu'un de très déterminée dans ce qui ne m'intéressait pas trop, donc... »

Sevan (B02) a appris l'allemand depuis la 6°. Pour lui, l'allemand est très mal appris dans les collèges et lycées français. « C'est-à-dire il y a des profs, je ne veux pas critiquer, je donne mon avis, il y a des profs qui ne savent pas s'y prendre, qui n'ont pas de pédagogie. Et je pense que c'est justement au collège qu'il faut être rigoureux sur l'allemand, quand on apprend les bases. Moi, j'ai peu de bases, et aujourd'hui j'ai du mal. »

Il aurait voulu « plus de rigueur », c'est-à-dire plus d'accompagnement, de prescriptions, de suivi et plus de vocabulaire par rapport à la grammaire, qui lui semble moins importante : « Moi je pense qu'il y avait trop de grammaire et pas assez de vocabulaire. Ce qui fait qu'on se concentre trop sur un point et après quand on veut parler avec quelqu'un, bien on manque de vocabulaire quoi, clairement. Et dans une langue, si on a pas le vocabulaire, cela sert à rien de savoir conjuguer parfaitement, quoi. » Il a la même difficulté en alsacien : manque de vocabulaire. Il insiste : « Pour moi le plus important dans une langue, c'est clairement le vocabulaire. Parce qu'il faut avoir les mots pour s'exprimer. Qu'on fasse une ou deux fautes de grammaire, ce n'est pas si grave si l'autre il comprend ça. Alors que si on n'a pas les mots on arrive pas à se faire comprendre, hein. »

Il évoque l'image négative de l'allemand « C'est une langue un peu compliquée à apprendre, avec des mots agressifs, peut-être à l'oreille », il reproche la longueur des mots mais il arrive désormais à y prendre goût avec des profs « qui donnent envie d'apprendre ». « L'allemand, ce n'est pas mauvais quoi, c'est bien, cela peut être génial à apprendre. Donc là j'ai fait pas mal de progrès depuis que je suis en fac. »

La difficulté, au collège en particulier puis au lycée, est de se concentrer sur deux langues étrangères : « Je pense qu'au niveau des jeunes, de manière général, l'allemand est plus compliqué à apprendre que l'anglais. Donc, quand on est jeune, c'est dur de jongler entre deux langues, donc on a peut-être la tendance à faciliter l'anglais et à laisser tomber un peu l'allemand. C'est l'erreur que j'ai fait et que je n'aurai pas dû faire... Il y a toujours une préférence... »

Edouard (B07) regrette lui aussi le manque de vocabulaire. « On essaie de travailler sur les 4 domaines compréhension écrite, orale, expression écrite, orale. On a beaucoup de compréhension orale. Et là le problème, c'est que je progresse sur ces thèmes- là et comme je manque de vocabulaire, parfois je butte sur une question. »

Guillaume (B06), donne une bonne synthèse de ce qui a été vécu par de nombreux élèves.

Oui, alors vous vous dites que vous n'êtes pas bon en allemand. Vous l'avez appris quand même à l'école ?

Oui mais bon...

Allez, raconter moi.

C'est rentré par une oreille et ça sortait de l'autre côté.

Ah oui.

Ça n'a jamais été une langue qui m'intéressait réellement et vu que mon père, de naissance ne nous a pas appris l'alsacien, donc aussi je n'avais pas de base, euh, l'allemand ça ne m'a jamais vraiment intéressé comme langue.

Vous avez commencé à quel âge ?

Euh, CM2, je crois, à 8 ans ? je ne sais plus...

Oui, en CM2, c'est vers 10 ans. C'était des cours ?

Des cours de profs.

1 fois par semaine ? Comment dire, 3 heures par semaine ?

Oui deux – trois heures, il me semble

Une initiation quoi !

Oui.

Vous avez gardé des souvenirs ? Dès le début c'était pas votre truc quoi ?

Non, non, non, j'étais pas intéressé, j'étais plus intéressé par d'autres matières. Et après vu que j'étais au collège, c'était pareil.

[il explique qu'il a fait de l'allemand de la 6^{ème} à la 5^{ème}, plus de l'anglais en 4^{ème}, puis en 3^{ème} de nouveau de l'allemand].

Et vous avez gardé des souvenirs agréables, ou désagréables de l'allemand ? Quel est votre pire souvenir d'allemand ?

Mon pire souvenir d'allemand ? Euh, je crois que c'était ma première note d'allemand qui était catastrophique, et vu que ma mère elle, c'est la moyenne ou rien, voilà...

Ça c'est mal passé à la maison ?

M'ouais

Et, comment dire, je ne vais pas prendre votre défense, mais euh, bon la première note...,

Non, je vais dire que j'avais eu le temps de me préparer, et tout.

Oui, m'enfin c'est pas évident quand même...

Mais même, je ne m'étais pas préparé, c'était de ma faute,

C'était un manque de travail.

Manque de travail, oui. Et d'intérêt, aussi je ne m'intéressais pas.

Et pourquoi vous ne vous intéressiez pas à... ?

On va dire que c'était, les langues tout ce qui est langue étrangère, ça, étant petit, je trouvais cela inutile, et par la suite c'était déjà trop tard, j'étudiais plus rien, et après j'ai saisi l'importance de ce type de choses.

[...] Et maintenant vous regrettez un peu de ne pas vous être plus intéressé aux langues, aussi bien à l'allemand que l'anglais ?

Ou même des langues traditionnelles de la région,

Ah oui ! Parce que votre père il parlait alsacien...

Mon père parlait alsacien, ma mère, elle comprenait, mais on va dire que dans la famille, euh, on parle pas. Mon père, il ne parlait jamais en..., ici, donc c'est aussi un petit regret que j'ai eu...

Xavier (B11) explique le mauvais apprentissage des langues étrangères par la pression scolaire mise sur la correction du français (qu'il estime d'ailleurs parler assez mal). Pour lui une langue étrangère ne devrait pas être « scolaire » :

Les cours sont mal faits, et je pense qu'on nous inculque une peur, justement cette peur de ne pas se lancer, dans le sens où moi je parle pas forcément super bien français, quand j'écris je fais énormément de fautes. Mais euh, j'ai justement pas peur de parler, de faire des fautes, c'est ça un peu ma force, où je pense que en allemand ou en anglais, je pense que toutes les phrases contiennent une dizaine de fautes, hein, surtout, l'allemand avec les datifs et tout ça, je fais pas du tout attention à ça, mais dans ma tête l'important c'est de me faire comprendre, et j'ai beaucoup d'amis allemand qui parlent deux-trois langues, voire quatre même, le copain à ma sœur, il est suisse, il parle l'espagnol, l'anglais, le français, le français il le parle très bien, d'ailleurs ça m'a impressionné. Il parle l'allemand aussi, et justement ils ont pas cette peur de faire des fautes, alors que nous en France, on nous embête tellement, on va dire avec le français de ne pas faire de fautes, et tout ça, je pense qu'on a peur ensuite de se lancer dans d'autres langues. Et moi, mon père il m'a toujours dit : « t'oublies le français tu parles comme tu peux le parler, mais il faut que tu penses aux autres langues, il faut pas que tu aies peur de faire des fautes, de toutes façons, plus t'en fais, plus t'apprendras, parce que les gens te diront, et tout ça » donc on m'a tellement voilà, que j'essaye de ne pas avoir peur et de me lancer. Et, je sais que beaucoup d'amis à moi, et tout ça, ils ont pas cette peur.

Il insiste sur les voyages à l'étranger (que font beaucoup les jeunes Suisses après leur bac) ou l'apprentissage par immersion, comme son travail d'aide-soignant dans des maisons de retraite à Bâle, un boulot d'étudiant. Comme beaucoup de mes interlocuteurs, Xavier regrette n'avoir pas mieux appris l'allemand plus jeune :

Quand j'étais en primaire, oui.... j'ai détesté les langues, mais maintenant encore l'allemand c'est un truc qui m'énerve parce que c'est une langue qui me plaît pas, je trouve ça moche, compliqué, surtout pour le suisse-allemand. Et quand j'étais en primaire, et tout ça, c'est pour ça que c'était souvent un sujet de dispute, parce que je ne voulais pas comprendre, je ne faisais pas l'effort et tout ça... en plus à l'époque les cours de langue c'était pas.... de nos jours, même en France, de plus en plus on sait qu'il faut mettre l'accent sur ça, et que c'est super important, mais à l'époque, prtttt... c'était des cours, euh voilà, vite fait... ou alors c'était des cours disons « centre-aéré » à côté des autres cours, voilà. Et donc je ne prenais pas ça au sérieux, et plus on se rapproche de la fin des études plus on se rend compte que c'est un truc qu'on aurait mieux fait d'apprendre tout de suite, quoi, on avait eu le temps et tout ça euh.... si c'était à refaire, c'est clair que, au lieu de me concentrer forcément sur les maths et les choses comme

ça, surtout en maternelle, en primaire, où on a le temps de justement, j'aurais peut-être fait plus l'effort ou demander plus à mes parents, de me parler en alsacien ou des choses comme ça.

Malgré ces difficultés, de nombreux jeunes (et ce quels que soient leur origine sociale ou leur niveau de diplôme) ont regretté d'avoir abandonné l'allemand au bénéfice de l'anglais. Cet abandon n'est pas toujours volontaire : une seule langue vivante est enseignée en CAP (regrets exprimés sur ce point par David B01 ou Emilia B05). Pour les élèves en difficulté scolaire, même si la LV2 en option est possible en Bac général ou Pro, on préfère se concentrer sur l'anglais, comme Danaé (B09) :

Vous avez jamais appris l'allemand ?

Si mais, c'est... ça m'a trop pris la tête, et ça ressemble trop à l'anglais, alors du coup j'ai confondu et j'ai arrêté une des deux langues alors j'ai préféré l'allemand, euh... l'anglais.

4.1.3. Un rapport parfois détendu chez les moins diplômés

La plupart de mes interlocuteurs sont conscients de la nécessité de parler allemand. Néanmoins, la position des jeunes par rapport à l'usage professionnel de l'allemand varie fortement en fonction de leur niveau de diplôme. Pour beaucoup de jeunes qui cherchent un emploi peu qualifié, la faible connaissance de l'allemand n'apparaît pas comme un obstacle rédhibitoire : « il est toujours possible de se débrouiller », de parvenir à communiquer. Le fait de parler allemand entre dans une compétence linguistique globale et est associée avec l'usage de l'anglais. Certains jeunes affichent peu d'appréhension pour aller travailler dans un environnement linguistique étranger.

C'est le cas de Luc (A08, chauffeur routier) :

Et pour gagner de l'argent en Suisse il faut parler bien allemand ?

C'est l'avantage de la Suisse, c'est qu'elle est à l'image de l'Europe : la Suisse italienne, romande, après c'est conseillé de parler un peu l'allemand.

Vous le parlez ?

Ein bisschen. Es ist... heu... nicht difficult so sprechen deutsch... Ich habe nicht ein perfekt deutsch. I speak english little, I mix englisch, deutsch... Panimao Russki... Voilà, on mêle un peu toutes les langues, un peu d'arabe de temps en temps, de turc par ci par là, aujourd'hui le monde c'est un petit village. Moi qui ai fait de la route, je suis encore jeune j'ai que 32 ans, mais j'ai commencé en 2008. J'ai commencé dans les métiers de la route en 2006, cela fait 8 ans [il compte et vérifie le nombre d'années] oui, c'est ça cela va faire 8 ans, j'ai commencé à rouler deux ans plus tard, j'ai fait beaucoup de pays, c'est pas difficile de communiquer.

Edouard (B07) parle en ces termes d'un ami qui exerce son métier d'électricien en Allemagne :

Vous me parliez d'un électricien aussi,

Un électricien, oui, il a commencé aussi, ben, il a 19 ans comme moi, il a commencé en électricité, euh pareil, dans une entreprise où il a dit qu'il gagne plus.

Et ils avaient quand même des offres d'emploi en France, ils avaient le choix ?

Euh, lui, il aurait pu rester dans son entreprise, où il a fait son apprentissage, parce qu'il était avec moi en Bac Pro électro-technique, mais il a pu aller en Allemagne donc, il s'est dit pourquoi pas et il a essayé et ça lui plait, alors. Bon, les normes ne sont pas pareilles en électricité, donc il avait un peu de mal au début, mais maintenant il s'y est mis et il s'est adapté.

Et oui, ça fait quelques temps maintenant qu'il travaille là ?

Oui ça fait deux ans.

Oui, et ça s'est bien passé, le patron était sympa ?

Oui il n'a pas eu de soucis.

Et lui, aussi, il parle alsacien alors ?

Lui, pas trop !

Non ? Comment il a fait alors ?

Bah, il arrive à communiquer, il... voilà,

Se débrouiller quoi ?

Il se débrouille.

Il avait fait un peu d'allemand à l'école ?

Un peu d'allemand oui. Mais plutôt de l'anglais, lui, il était en anglais. Moi j'étais en allemand. Et, il en avait fait au primaire, et il arrive à se débrouiller, il comprend quoi.

De la même façon, Edouard pense qu'il pourra se débrouiller sans trop de problèmes en Allemagne avec l'alsacien (il parle « l'alsacien du nord »).

Même Guillaume (B06) qui envisage vaguement d'aller travailler en charpente en Suisse ne s'inquiète pas trop au sujet de la compétence linguistique :

Et alors, imaginez que vous allez travailler en Suisse, vous allez faire comment pour avoir un petit niveau en allemand ? Rattrapez le retard, en quelque sorte ?

Prendre des cours particuliers... Peut-être un peu plus travailler maintenant au lycée. Mais après demander de l'aide, au pire, faire comme on peut, on se débrouille.

Vous y pensez, quand vous aurez fini vos études, de vous mettre plus sérieusement à la langue allemande ?

Euh oui, je pense, maintenant je suis en anglais, comme dit est-ce que là-bas ils parlent plus allemand, il me semble.

Ben, la Suisse qui est en face de chez nous, ils parlent allemand.

Oui ben voilà. Je pense que je me lancerai quand même à réviser mes cours de langue. Au moins sur les pièces de... euh, voilà. Si on me demande une poutre en allemand et que je ne sais pas quoi dire.

Kadir (B10) n'a jamais appris l'allemand à l'école (il vient de l'Yonne), il sent que c'est un obstacle pour travailler en Suisse mais il veut l'apprendre sur le tas, en travaillant :

Est-ce que ça va être difficile d'aller travailler en Suisse, sans savoir un mot d'allemand ?

Oui, je pense.

Ouais, et vous allez faire quoi pour résoudre le problème, alors ?

Ben franchement, j'ai pas envie de m'y mettre à l'allemand, mais on verra bien.

Hum, c'est-à-dire ?

J'aimerais bien, par exemple, là-bas y'a des trucs, il y a plein d'entreprises échafaudagistes, moi, j'ai eu le diplôme d'échafaudagiste, quoi, puis s'ils veulent des personnes qualifiées, ben je peux, quoi, je suis en terminale, j'ai le niveau bac, pour l'instant,

Et il y a besoin de beaucoup parler allemand, pour pouvoir faire ce boulot-là ?

Franchement, je sais pas moi, ça me revient bizarre, on est pas obligé de parler non plus allemand.

Il y a plein de travailleurs étrangers, qui parlent trois mots, comme ça...

Voilà, c'est ça que j'essaye de truquer...

Idem pour David (B04), peintre, qui ne s'inquiète pas trop pour le niveau d'allemand sur les chantiers : « Je sais un peu me démerder. Mais s'il y a des discussions des heures et des heures en allemand, ça je pourrais pas... j'arrive à comprendre mais m'exprimer en allemand c'est plus difficile. Mais j'arrive quand même à comprendre, à peu près ce qu'il me dit. » Il estime son niveau d'allemand à A2 (« juste les bases »). « En allemand, ce qui est embêtant c'est les longs mots. Et voilà, j'ai plus l'habitude de parler français que allemand, mais si jamais demain, je devrais parler allemand, ben, voilà je m'y mettrai, à parler allemand. » Il lui semble que le vocabulaire du travail est limité et qu'il n'est pas nécessaire d'avoir un excellent niveau. Il a un rapport assez décomplexé avec les langues, suivant en cela les traces de son père, qui a appris de nombreuses langues étrangères sur les chantiers.

4.1.4. Un fort complexe chez les plus diplômés

Plus élevé est le niveau de diplôme, plus forte est la conviction qu'une bonne maîtrise de l'allemand est indispensable (voir aussi le rapport DFI et la partie statistique). La « débrouille » ne suffit plus. Une trop faible connaissance de l'allemand est perçue comme un obstacle à la carrière professionnelle et l'on ressent une sorte de complexe vis-à-vis de la langue allemande.

L'observation des étudiants de GLT au *Verkehrskongress* a particulièrement bien montré ce rapport différencié selon la compétence linguistique et la connaissance de l'Allemagne au sentiment de maîtrise de l'allemand : le groupe qui a présenté en allemand la formation au parterre d'institutionnels et d'employeurs était très stressé, alors que leur niveau d'allemand était bon, corrélé avec une origine sociale plutôt privilégiée. Le défi était certes conséquent, mais une fois celui-ci relevé (brillamment d'ailleurs), le stress n'a pas disparu : certains avaient le sentiment de n'avoir pas réussi à bien communiquer à l'assistance ou de n'avoir pas répondu à leurs attentes (supposées). Les autres étudiants participants, qui n'avaient pas la pression de l'exposé, mais qui avaient aussi un niveau d'allemand limité et généralement un capital social plus faible, ont vécu la journée de manière plus détendue : curieux et ouverts sur ce qui se passe, certains ont pris contact avec des orateurs ou des employeurs, « en se débrouillant » en allemand ou en anglais.

Les personnes interrogées dans le cadre de l'enquête DFI à Strasbourg, en moyenne plus diplômés que la population enquêtée dans le Haut-Rhin, reconnaissent l'importance d'une bonne maîtrise de l'allemand. Si S9 ingénieur et S13 étudiant en droit pensent qu'on peut se débrouiller avec l'anglais et un peu d'allemand, ceux qui connaissent mieux les réalités du travail en Allemagne sont plus prudents.

S15, par exemple, est ingénieur : « C'est très fort, la barrière de la langue, même après de longues années en Allemagne, il reste toujours le problème de la langue. Je suis allé voir un ami...même après une quinzaine d'années ça reste difficile. Ça ne l'embête pas trop au quotidien, mais pour d'autres choses, plus techniques, avec la grande masse salariale dans l'entreprise, ça bloque. »

On a vu comment Lahoucine (A02, technicien, originaire de Valenciennes) a été bloqué par la méconnaissance de l'allemand dans son emploi à Neuenburg. Il était resté deux ans dans cette petite PME de réparation d'instruments de mesure industrielle, avec un salaire qui lui convenait (1400 € par mois pour 40 heures de travail, plus de nombreuses primes, des cadeaux, voyages). Le patron de l'usine était trilingue (EN, FR, DE), avec un autre technicien, Lahoucine parlait anglais. La plupart des modes d'emploi des machines (venues des USA) étaient en anglais mais il fallait aussi connaître les termes techniques en allemand, notamment pour expliquer à la clientèle la panne, les réparations effectuées. Pour lui, ce n'était pas le plus difficile car « cela devient assez routinier avec des phrases toutes faites ». Néanmoins dans certains cas, notamment lorsque la sécurité était en jeu

(notamment usines explosifs, norme « Atex »), il fallait expliquer clairement en allemand les risques et sur ce point Lahoucine s'est senti rapidement bloqué. Gêné par sa méconnaissance de l'allemand, il a fini par quitter l'entreprise : « A un moment donné, cela n'allait plus au niveau de la communication », dit-il. Son patron était très accueillant, très à l'écoute il expliquait et traduisait si nécessaire, il se dit avoir été bien intégré par la hiérarchie, il appréciait la mentalité, l'idée de travailler mieux pour offrir de bon produit, l'esprit « artisanat de qualité » de la boîte ; mais il parle aussi des pauses où il reste à l'écart car il ne parle pas allemand. Depuis qu'il a quitté en juin 2013 cette entreprise, il cherche sans résultat un nouvel emploi. Il se voit bien retourner en Allemagne pour y travailler, à condition de pouvoir suivre des cours de perfectionnement linguistique.

Ainsi, un principe semble se confirmer : plus l'individu en sait sur l'Allemagne, plus son diplôme est élevé et plus sa connaissance de la langue allemande est grande, plus sa perception des difficultés à surmonter pour une bonne communication est vive. Au fur et à mesure que le niveau monte, s'accroît l'exigence du résultat ou le sentiment de l'importance de l'effort à fournir. *A contrario*, les individus intéressés par l'expérience transfrontalière mais relativement éloignés de la culture germanique ont une certaine inconscience des obstacles et des difficultés interculturelles, une inconscience qui leur permet néanmoins de croire l'expérience possible (« On pourra toujours se débrouiller », comme l'ont répété les élèves du lycée BTP de Cernay). Le type d'emploi visé est directement corrélé au sentiment de compétence. Ceux qui maîtrisent l'allemand étant généralement de « bons élèves », la perception de leur niveau linguistique sera toujours en décalage par rapport à leurs aspirations professionnelles et ce d'autant plus qu'ils auront eu une pratique scolaire de la langue et non un usage quotidien intensif.

4.2. Les possibles façons d'apprendre l'allemand

Durant les entretiens, nombreuses ont été les idées et propositions pour « mieux apprendre l'allemand ». Pour ceux qui pensent sérieusement au travail frontalier, la « barrière de la langue » n'apparaît pas comme un obstacle rédhibitoire à condition d'être bien accompagné. Quand la situation de blocage personnel et professionnel est constatée (généralement quelques temps après la fin des études), la disposition à faire l'effort d'apprendre l'allemand est maximale.

4.2.1. Apprendre la langue de façon plus vivante

Manque de vocabulaire, focalisation sur la grammaire, approche « highbrow », manque d'aisance en expression orale... trop souvent, l'allemand semble peiner à devenir une véritable « langue vécue ». Pourtant de bons souvenirs de cours d'allemand sont confiés, tous en rapport avec une ambiance détendue propice à l'expression.

Maxime (B08) : « La prof que je trouvais vraiment bien, s'appelait Mademoiselle Rumhoover et elle ne faisait faire des petites pièces de théâtre, de temps en temps et franchement c'était toujours ludique, on rigolait vraiment beaucoup, donc que ce soit pour les examens ou pour les oraux du brevet, c'était toujours vraiment bien, vraiment cadré, on avait toujours l'aide possible, franchement. » Au contraire, il garde un mauvais souvenir des listes de mots invariables « Ah ! franchement, tous ces mots à apprendre par cœur là, c'était assez difficile oui... »

Maryline (B03) cherche à apprendre la langue courante, avec son registre familial, adapté à sa génération, « pas la langue soutenue, maniérée, du moyen-âge ». Elle apprécie la pédagogie ouverte de ses actuels professeurs d'allemand au Miage, le fait d'écouter des groupes de hard-rock allemand comme *Rammstein* mais aussi des opéras.

Dans la même formation que Marylin, Sevan (B02) insiste beaucoup sur le vocabulaire, le côté vivant. Il apprécie également beaucoup ses enseignants d'allemand : « Je ne sais pas comment l'expliquer, mais ils donnent envie d'apprendre. En fait, ils n'ont pas le sérieux des autres cours. Comme en informatique, on bosse on travaille, etc. C'est pas le même sérieux, en même temps on travaille sur des textes, il y a du travail, de la communication en allemand, on fait des exposés, mais les profs sont détendus, ils sont relax, il n'y a pas cette... »

Emilia (B05) aime bien l'allemand et les pédagogies actives. « C'est un peu dur par rapport à l'anglais mais je trouve que c'est une belle langue quand même. C'est comme l'anglais, c'est une belle langue. C'est une autre langue à découvrir, et franchement elle est bien quand même. Parce qu'il y a des beaux mots et tout. » Elle se souvient d'une sortie de classe à Europa-Park qui lui a beaucoup plu, avec des jeux. Elle faisait beaucoup de jeux en allemand, une pédagogie intéressante : « pendant les cours, on faisait des jeux, genre des devinettes, ou on jouait au commerce, on faisait le marchand celui-là qui va acheter, on devait demander si on voulait une orange ou une pomme ou quelque chose comme ça. Ouais, c'était amusant » Elle n'a pas eu de correspondants sauf en CM2. Elle aimait bien les échanges de lettres : « on rigolait beaucoup à les lire ».

Si l'allemand a souvent été appris à l'école, on relève assez peu d'échanges scolaires, de voyages en Allemagne ou de relations suivies avec des jeunes « correspondants » allemands. Marylin (B03) qui habite à quelques kilomètres des frontières allemandes et suisses n'a pas eu de correspondants ou durant très peu de temps, pas de voyages scolaires en Allemagne. « Cela devrait être une pratique courante, plus à développer. »

Quand elles existent, ces échanges avec les « corres » sont pourtant appréciés, comme par Rahmouna qui a reçu dans sa famille une jeune Berlinoise. Le contact est très bien passé : « Elle est venue ici, on l'a hébergée, on l'a emmenée au mariage oriental, elle a adoré ! »

Houria (A05, 17 ans, en 1ère commerce (Bac Pro) au Lycée Amélie Zürcher à Wittelsheim) fait partie des lycéens rencontrés qui sont particulièrement bien disposés envers l'Allemagne. Ses parents (mère responsable d'un magasin de mode à Mulhouse et père chauffeur routier) se « débrouillent en Allemand ». Avec l'école, ils ont fait une semaine d'échange à Karlsruhe, elle est toujours en contact avec sa « corres ». Pour travailler l'oral au lycée, ils utilisent la webcam pour communiquer avec leurs correspondants ou des entreprises allemandes. Il est prévu qu'ils aillent trois semaines en Allemagne (à Berlin), et ils logeront « dans des apparts à eux ».

Ces récits d'expériences fortes en Allemagne ont été rares. La proximité géographique avec l'Allemagne semble mal exploitée par l'institution scolaire.

D'autres voies, en particulier les TIC, peuvent être empruntées par les jeunes pour rencontrer et fréquenter des étrangers.

Pour Maryline (B03), une occasion de mobiliser les langues étrangères, l'anglais d'abord mais aussi l'allemand, a été les jeux en ligne. C'est un milieu très international où l'anglais est courant : « L'anglais, c'est la langue universelle ». Avec certains joueurs allemands ou autrichiens qui parlaient le français, Marylin a néanmoins délaissé l'anglais pour se « brocarder » en allemand et français. Elle garde un très bon souvenir de ces séances « d'insultes et de plaisanteries » (en utilisant les traducteurs en ligne et en se moquant des résultats) : « Quand j'ai rencontré des personnes allemandes, ben, d'un coup, on a tout de suite un intérêt supplémentaire à parler allemand parce que c'est plus cool. Alors la personne essaie de parler un petit peu le français, c'est bien drôle et on se dit que nous aussi on pourrait faire l'effort un petit peu de tenter de parler l'allemand parce que du coup avec ces personnes on communique en anglais mais moi je me suis dit 'ben tiens, ce pourrait être sympa, ils pourraient m'aider pour mes cours d'allemand, cela pourrait apporter un intérêt en plus »

Pour conclure sur ce point, il faudrait sans doute repenser la place de l'allemand et des autres langues vivantes à l'école. Durant la scolarité, les langues vivantes sont des

matières comme les autres, soumises en permanence à contrôle et évaluation. Peu à peu un rapport coercitif s'instaure entre la discipline et l'élève, plutôt que les langues deviennent des facteurs de communication et d'épanouissement.

Développer les échanges directs avec nos voisins germaniques, dans un cadre scolaire mais détendu, permettrait sans nul doute de décrisper le rapport à la langue, d'en faire une « compétence sociale naturelle », quelque chose qui doit s'approprier sans que l'évaluation d'un niveau, d'une correction, ou d'une réussite soit toujours prioritaire.

4.2.2. Mettre en place des cours pour débutants

On a pu constater dans les pages précédentes les innombrables regrets d'avoir abandonné l'allemand (par manque d'intérêt, parce qu'il n'était pas possible de suivre deux langues vivantes dans sa formation). Le désir de renouer avec cette langue et de la travailler apparaît quand l'individu, en situation de blocage social, envisage sérieusement d'aller travailler à l'étranger. Le principal problème est alors, pour les débutants ou « faux-débutants », l'absence d'offre de cours gratuits et adaptés à ce niveau. Il ne semble pas y avoir de modules linguistiques pour passer de rien à A2 ou pour convertir ce que l'on sait (quelques souvenirs scolaires) en une aisance minimum. Pourtant la demande existe.

Lahoucine (A02) dont on a suivi le parcours professionnel en Allemagne, a voulu prendre des cours d'allemand à l'Université Populaire de Mulhouse mais il n'en a pas été content : trop lent, pas assez intensif. A Pôle Emploi, il y a un service Intralangue, mais le nombre limité de places l'a découragé : il n'a pas envie de se retrouver encore une fois « sur liste d'attente ». Là aussi, il reste dans le vague, ne connaît pas très bien les dispositifs. Il paraît un peu désorienté, fragile, perdu. Après avoir quitté son emploi à Neuenburg, il a demandé une formation transfrontalière à l'AFPA mais n'a pas été accepté malgré deux tentatives en « électricité et maintenance » : « une fois c'était l'oral qui était insuffisant, une fois l'écrit (l'ordre des épreuves était à chaque fois inversé) ». Il en est déçu : « Il faut au moins un niveau B1 ou B2 pour pouvoir vraiment être pris en charge », alors qu'il arrive à comprendre le thème d'une conversation sans en comprendre le détail.

Sur les tableaux d'affichage à Sémaphore, on peut relever les offres de formation transfrontalières de l'AFPA avec les indications suivantes : « niveau A2 exigé : savoir se présenter en allemand ; savoir dialoguer et réagir avec des énoncés simples, donner son avis ; savoir écrire des énoncés simples ; savoir comprendre un texte court et simple. »

Soraya (A11), qui voudrait trouver un emploi d'aide-soignante en Suisse, ne sait pas trop comment faire pour améliorer sa connaissance de l'allemand :

C'est impossible pour vous d'apprendre l'allemand même si vous trouvez un poste intéressant ?

Non, cela m'intéresserait, peut-être, mais il faudrait que je fasse des cours avant... Des cours d'allemand pour au moins savoir me présenter, pouvoir me faire comprendre et comprendre mes patients. [...]

Est-ce que vous seriez disposé à faire pendant un an à fond l'allemand ?

Ça, je le ferai bien.

Rahmona [sa sœur, aide comptable, qui nous a rejoints]. Nous, on ne demande que ça.

Les deux sœurs critiquent les formations linguistiques proposées par Pôle Emploi : « Il faut savoir que PE propose des formations d'une certaine durée mais en trois semaines vous n'apprenez pas en langue. [...] 3 semaines seulement parce qu'ils n'ont pas assez de sous. Il y a à peu près 15 personnes et ils vous apprennent des choses très basiques, se présenter... Il n'y a pas de formations intenses, c'est ce qu'il nous manque en Alsace, des formations intenses sur une durée d'un an où on apprend qu'une seule langue et vraiment qu'on se concentre sur une seule langue. Parce que bon, il faut dire ce qui est, dans les autres pays, enfin en Suisse et en Allemagne, il y a du boulot... Oui, parce que c'est un blocage. Après vous avez les écoles privées, mais après, payer 15 € l'heure... On n'a pas les moyens. »

Rahmouna affirme que les « jeunes ne demandent qu'à faire des formations intensives d'un an : « Moi, personnellement, je serais la première à y aller si on me dit que pendant un an j'apprends une langue à 100 %, cela m'intéresserait, parce que c'est ça qui nous bloque. Avec des stages, c'est pas très loin, on peut faire des stages dans des magasins. » Il lui semble qu'il faut associer les cours avec des voyages à l'étranger, des stages, « pour bien maîtriser ».

Si Maryline (B03) ne trouve pas du travail immédiatement en France après son master en informatique, elle pense faire deux mois de stage intensif à la *Migros Schule* de Bâle. Cette formation lui a été recommandée par un ami : « On fait 4 heures d'allemand tous les matins, donc c'est vraiment un programme intensif mais on ressort quasiment bilingue allemand ». Elle reconnaît que c'est cher mais croit savoir que cette formation est reconnue pour son efficacité. Elle envisage aussi d'aller dans une fac allemande qui propose des cours intensifs.

Azad (A01) explique que pour travailler en Suisse, il lui faudrait parler allemand. Il a fait des démarches pour s'inscrire à un cours. PE lui a proposé une sorte de formation intensive, en petit groupe de moins de 10 personnes, 2 heures par jour. Mais cela coûtait 300 € par trimestre, c'était trop cher. (Ses propos ne sont pas

très clairs). « Mais il va bien falloir que je fasse quelque chose comme ça, quitte à payer ». Il a appris l'anglais à l'école, et regrette aujourd'hui de ne pas avoir fait allemand (il regrette d'ailleurs beaucoup de choses dans sa vie).

Gilles (A09) parle d'un cousin, qui a appris l'allemand pour travailler en Suisse. Cela lui a pris tout de même deux ans :

Dans la famille il y a des gens qui connaissent un peu la Suisse...

J'ai un neveu à ma grand-mère qui travaille actuellement en Suisse.

Il fait quoi ?

Electricien.

Et il gagne bien sa vie...

Très bien. Il travaille que là-bas. Et parfois il vient aider ses parents ici.

Il parle allemand lui ?

Oui, très bien. Il a été refoulé parce qu'il ne parlait pas allemand. Il était très calé dans son boulot. Ils lui ont dit on vous garde la place mais en contrepartie, vous allez apprendre l'allemand, très, très bien l'allemand et ensuite vous pourrez revenir.

C'est une entreprise suisse alors ?

Oui.

Et ils ont tenu parole ?

Il est retourné ici, pendant deux ans, il a appris l'allemand et ensuite il est retourné en Suisse et il avait sa place.

Et avant il ne parlait pas du tout ?

Il avait notion d'Alsacien mais sinon... Après l'alsacien et l'allemand c'est différent.

[...] Donc lui comment il a fait pour apprendre l'allemand comme ça en deux ans ?

Il a fait des cours particuliers, il est allé voir des autres profs, il a vu sa famille. Sa famille lui parlait allemand pour qu'il puisse mieux comprendre et mieux parler. Il a été aidé par beaucoup de personnes et comme ça il a pu apprendre facilement l'allemand.

En fait ce qu'il s'est dit, c'est « maintenant il faut que je m'y mette » et il a dit à tout le monde « aidez-moi », en quelque sorte...

Oui, voilà.

Et il regardait la télé en allemand ?

Ça non, quand même pas, non. Il a demandé de l'aide, mais...

Mais il y allait beaucoup en Suisse ou en Allemagne pour essayer de parler ?

Ça, je ne sais pas. Mais je sais qu'il y a beaucoup de personnes qui l'ont aidé pour qu'il puisse parler allemand. Et maintenant il a réussi et il est super content parce qu'il travaille en Suisse.

Clément (A16) est lui aussi intéressé par une formation intensive en allemand :

Il peut y avoir ça, l'idée de partir...

Ma conseillère m'a parlé comme quoi les jeunes pouvaient être prêts éventuellement trouver du boulot par exemple en trouvant une formation de trois mois en allemand, elle m'en a parlé, moi j'ai dit, moi je sais que franchement, on partirait de rien, je sais que par principe il vaut mieux avoir des bases en allemand et que j'aurai la possibilité de trouver du travail. J'ai dit oui je suis prêt à faire la formation.

Vous seriez prêts à tenter le coup ?

Oui, comme dit c'est pas quelque chose de perdu donc, euh, comme je dis souvent, qui ne tente rien n'a rien, autant essayer de faire la formation, et même si c'est pour moi l'occasion de me trouver du boulot même en Allemagne, tant mieux. [...] Si c'est une formation, par exemple 3 mois après, j'arriverais un peu à comprendre l'allemand, et à pouvoir me débrouiller, je sais très bien qu'après par exemple, là euh, comme je dis, mon meilleur ami qui travaille en Allemagne, ses parents sont germanophones, ils me passeraient régulièrement à la casserole et puis je sais très bien que je me retrouverais sûrement un entretien là-bas en Allemagne et après j'irais chez lui euh par mes propres moyens et de chez lui, on partirait au boulot en même temps [avec sa voiture], là il y aurait pas de problème.

Ces cours intensifs d'allemand apparaissent d'autant plus efficaces que les apprenants peuvent trouver des relais auprès des proches pour se perfectionner et pratiquer l'allemand.

4.2.3. Mobiliser le réseau des proches germanophones

Le manque de soutien est une explication fréquemment avancée pour justifier un échec en allemand. L'absence de copains, de famille ou de relations qui parlent allemand est un véritable obstacle à l'apprentissage de la langue (émulation, conseil, exemple...). Le père de Madyboy (A17) constate que ses enfants n'ont pas « accroché » avec l'allemand : « le collègue, c'est pas terrible » et remarque l'absence de copains germanophones, d'émulation « S'il a des copains qui parlent allemand et s'ils sont ensemble, cela peut aider ». Il pense aussi que Madyboy pourrait travailler en cuisine en Allemagne, « il n'y a pas besoin de parler allemand, il pourrait apprendre doucement... »

Celles et ceux qui ne sont pas attirés par l'Allemagne (comme Sonia A14) sont aussi ceux qui n'ont pas d'amis ou de famille qui fréquentent ou travaillent dans ce pays ou qui, venant de la « France de l'intérieur » n'ont pas de médiateur interculturel parmi leurs proches.

Clément (A 16) a appris l'allemand dès l'école primaire mais « n'a jamais réussi à comprendre l'allemand. » Il n'a pas de facilité pour les langues, dit-il (sauf le portugais). En primaire, l'allemand était obligatoire. Sa mère, étant plus jeune avait fait de l'anglais, et ne pouvait l'aider « j'avais personne qui pouvait m'aider à

la maison pour l'allemand, donc pour moi l'allemand, c'était difficile à comprendre. [...] Je pense que si maintenant, je m'y mettais et que je parlais par exemple avec mon meilleur ami derrière pour m'aider comme lui il parle allemand, probablement que, je pense que j'arriverais à comprendre un peu l'allemand »

Leila (A04) qui rejette totalement l'allemand parle de sa copine qui travaille actuellement à Bâle. Celle-ci, qui avait « bien accroché avec l'allemand », est « sortie avec un garçon qui travaillait en Allemagne et qui l'a bien aidée dans l'apprentissage de cette langue ».

L'apprentissage de l'allemand semble d'autant plus possible qu'un soutien peut être obtenu par des proches. Ils servent à la fois de modèle, d'encouragement et éventuellement de tuteur.

Danaé (B09) parle d'un ami qui a fait son stage en Allemagne grâce à son père qui y travaille et est germanophone :

Et votre camarade qui a trouvé un stage en Allemagne c'est ça ? Il vous en a beaucoup parlé, comment il a trouvé... cette affaire ?

Il a son père qui était allé faire euh... parce que son père, il m'a dit, son père, il va d'entreprise en entreprise, il travaille pour une entreprise, et il l'envoie dans une autre entreprise alors du coup il a dit oui à son père, il est allé là-bas. Il a travaillé là-bas, bon c'était un peu compliqué parce qu'il avait le logiciel, le même qu'on a nous maintenant, mais en allemand, complètement. Alors ça change pas beaucoup, mais quand on a l'habitude de taper les raccourcis, sur l'ordi, c'est assez compliqué, parce que eux, c'est pas pareil.

Oui, donc le logiciel est quand même en allemand. Il est pas en anglais, parce qu'il pourrait être en anglais, je sais pas si vous travaillez sur des logiciels français ?

Ben nous on travaille sur logiciel français, mais ça nous est déjà arrivé de travailler sur un logiciel allemand. Donc on a dû le re-télécharger en français.

D'accord, et lui il a travaillé sur le logiciel allemand alors !

Ben oui.

Ça n'a pas été trop dur pour lui ?

Non ça va, lui il avait son père qui parlait beaucoup allemand, donc du coup, ça l'a pas dérangé.

Donc, du coup, son niveau allemand était peut être meilleur que le vôtre ou meilleur que la moyenne.

Surtout qu'il fait allemand.

Oui, oui, quand il y a un parent qui peut aider, ça c'est quelque chose.

Moi, j'ai mon père qui m'aide en math, c'est déjà bien.

Autre exemple, Maxime (B08) qui se sent d'autant plus attiré par l'Allemagne que son meilleur copain (en formation de sommelier) peut servir de « facilitateur », avec ses deux parents qui parlent allemand.

4.2.4. Favoriser l'immersion

L'immersion est, très largement, la méthode d'apprentissage de l'Allemand plébiscité par les jeunes rencontrés. Jugée particulièrement efficace, elle apparaît le contrepoint de l'expérience scolaire. Madyboy (A17), par exemple, quand il déclare soudainement son intérêt pour Kehl, se verrait à la rigueur apprendre en immersion.

Soraya et Rahmouna (A11) regrettent que leur mère ne les ai pas laissées partir en Allemagne.

R. Si ma mère nous avait laissées trois mois là-bas, c'est sûr, on aurait pris de bonnes bases, parce que elle, elle ne parlait pas du tout français et on arrivait à la comprendre en Allemand, c'était étonnant !

S. Après on était petit après, c'est peut-être que... on est plutôt auditif..

R. De toute façon, moi je pense que l'école et tout ça, ça ne nous aide pas non plus. Parce que d'apprendre, ça sert à rien, il faut vraiment être sur le terrain, et puis après, au bout d'un moment, on se force à parler, parce que c'est une barrière, on a quand même honte de ne pas prononcer correctement. Donc au bout d'un moment, on essaye de se débrouiller toute seule et on y arrive. Puisqu'il y en a plein comme ça qui y sont allés et au bout d'un moment ils se sont jetés dans le bain.

S. Moi, je crois que c'est sur le terrain qu'on apprend le mieux.

R. il faut séjourner trois ou quatre mois... Et après c'est bon.

Votre oncle aurait pu vous accueillir deux ou trois mois...

S. Oui, mais c'est ma mère qui est mère poule. Il a déjà proposé, mais ma mère elle ne voulait pas. Elle est trop attachée à nous. Encore maintenant !

Xavier (B11) raconte longuement comment il a appris à se décomplexer par rapport aux langues :

Il faut oser, parce que sinon, on avance pas. Et moi en fait, je l'ai fait par peur, par la suite, parce que je me vois dans 3 ans je me suis dit « je vais quelque part, je vais pas parler la langue, je vais pas savoir », donc je me suis dit c'est maintenant ou jamais. C'est en L2 je me souviens, j'ai fait, je vais arriver en Miage, la Miage L2 c'est conçu pour entrer en L3, c'était bientôt la fin de la licence, et je voulais trouver un job pour pouvoir avoir de l'argent, et j'avais peur je me suis dit : « putain, c'est maintenant qu'il faut que j'apprenne l'allemand, faut que j'apprenne l'anglais, » et... c'est la peur pour mon avenir, en fait, qui a fait que...

Oui du coup...

Voilà c'est maintenant ou jamais, c'est le bon moment pour le faire en fait. D'aller, pour des jobs d'été et des trucs comme ça. Et donc je ne regrette pas, parce que, une fois que vous vous lancez, après c'est des automatismes : vous trouvez des boulots, vous trouvez... [...] Je me suis souvent mis des coups de pied au cul pour euh... au début moi j'avais peur, par exemple mes premiers boulots en Suisse et tout ça j'ai, je voulais pas qu'on me parle, j'avais peur, parce que je parlais pas, et... mais bon c'est comme tout, je pense qu'il faut faire le pas, faut se jeter à l'eau, comme on dit, et après les choses viennent, les choses se goupillent de telles manières que vous arrivez toujours à retomber sur vos pattes. Moi j'ai souvent eu de la chance, mon premier boulot, en Suisse, en fait ils m'avaient pris parce que je parlais le français, parce qu'on avait travaillé en suisse romande, beaucoup, donc ils m'ont pris grâce à ça, et donc là j'ai pu un peu me familiariser avec l'allemand donc, euh, quand eux ils avaient besoin que je traduise et tout ça... j'avais très peur, mais au final, ça c'est bien goupillé, après quand j'ai commencé mon truc d'aide-soignant, j'avais peur de ne rien comprendre et de pas être à la hauteur, au final ça c'est bien goupillé aussi, mes premiers jours j'avais des français ou des suisses qui parlaient le français tout ça, donc moi je faisais tout en allemand, eux aussi mais si j'avais un problème, je savais que je pouvais demander des fois de l'aide ou tout ça donc, euh au final ça se goupille bien.

Et actuellement vous avez été accepté comme plutôt francophone qui fait plutôt l'effort de parler l'allemand, les collègues, les patients tout ça, ils vous ont aidé ?

Ah oui, ça il y avait beaucoup d'aide, ils étaient contents, aide-soignant en tant qu'homme c'est un milieu où il y a beaucoup de femmes, donc voilà j'étais un peu le petit roi, si je peux dire, et en plus les patientes, c'étaient quasiment que des patientes, euh, les hommes vivent moins longtemps ou je sais pas... mais...

Oui, c'est ça.

Il y avait beaucoup de patientes, j'étais vraiment comme un petit roi, quand il y avait des hommes et tout ça.

De la compagnie...

Ben oui voilà. C'est vrai que j'ai été traité comme un roi, c'était pas un boulot pénible avec mes employeurs, c'était vraiment, et puis moi j'étais toujours très motivé, je suis pas... La journée passe plus vite quand on s'acharne au boulot, quand il n'y a rien à faire, c'est là que c'est le pire en fait. Donc j'ai eu beaucoup de chance par rapport à ça. Après pour me faire accepter des Suisses, c'est vrai que, je fais énormément d'efforts de parler l'allemand ou le suisse-allemand et de me faire petit, voilà, parce que j'ai de la chance de travailler en Suisse, et on a de très bons salaires, et voilà, donc c'est une chance.

Cette peur de « se lancer à l'eau » est partagée par Sevan (B02), qui n' a encore fait cet effort : « C'est quand même un grand pas qu'il faut faire d'aller travailler à l'étranger de l'autre côté. Je vais me lancer, c'est sûr, j'ai plutôt l'âge... » Pour lui, c'est vraiment une affaire personnelle de vaincre sa timidité pour aller à l'étranger (une étape initiatique rendu plus difficile par ses origines modestes : peu de voyages, peu de contacts avec l'étranger).

Pour l'aider à faire ce pas, il lui faudrait « un retour d'expérience de quelqu'un qui travaille là-bas, qui puisse me dire, ton anglais il est à peu près correct, ça passe,

l'allemand, c'est « Hallo », salut, ça va, voilà. Que j'ai un retour d'expérience de quelqu'un. » Pas forcément sur une entreprise en particulier mais sur le type de compétence linguistique, interculturelle et communicationnelle qui est demandé. « Pour aller bosser là-bas il faudrait que quelqu'un me disent « écoute, tente l'expérience, tu peux toujours arrêter ton contrat si cela ne va pas, si tu te sens pas à l'aise etc. ». Si j'ai quelqu'un qui me dit qu'il a progressé sur le tas, « ils savaient que je ne parlais pas très bien au départ »... [...] Pas forcément tout savoir, mais juste savoir comment cela se passe, ne pas aller dans l'inconnu. Avoir une vision des choses avant d'y aller.»

Les entretiens réalisés par DFI à Strasbourg vont dans le même sens : les méthodes par immersions sont très bien considérées. Véronique (S02, Master en com' événementielle) : « En 6 mois, je pourrais parler beaucoup mieux, si on me laissait ma chance, en 6 mois c'est bon, je parlerais bien et pourrais faire mes preuves (N° 4 et 5 d'accord) « J'essaye d'apprendre cette langue mais elle est trop difficile C'est la pratique qui va me permettre de m'améliorer. Il ne faut pas rester focaliser sur le bilinguisme, mais plutôt travailler sur des actions concrètes [comme le salon de l'emploi transfrontalier] (N° 3 et 5 d'accord. N°5 rajoute qu'il a besoin d'un passage en Allemagne pour améliorer son allemand) »

Dans le même ordre d'idée, beaucoup de lycéens en bac pro auraient voulu apprendre mieux le vocabulaire technique en allemand et surtout l'utiliser en situation.

Edouard (B07) pense que pour apprendre une langue étrangère, il faudrait plus axer sur le vocabulaire du métier : « Par exemple, dans le Bac Pro électrotechnique, si maintenant, un élève est vraiment motivé par son métier, plutôt apprendre vraiment des trucs en allemand du métier, quoi. S'il est déjà passionné par ça, par son métier, mieux vaut lui faire apprendre, tout en lui apprenant le métier en même temps. » Lui «qui n'aime pas les profs » aurait voulu avoir un apprentissage de la langue « en situation ».

Guillaume (B 06) a eu un rapide cours sur l'architecture bois allemande et aurait voulu approfondir. Les techniques allemandes de construction bois ou l'architecture des chalets en Suisse l'intéressent et il regrette n'avoir pu que « survoler » ces questions avec son prof de l'année dernière.

Apprendre l'allemand dans le cadre d'une embauche apparaît être une bonne opération pour les Strasbourgeois : selon Antoine (S05, ingénieur), « pour apprendre l'allemand, il faudrait une expérience là-bas, ce n'est pas comme à l'école ». S13 (élève avocat) propose des « contrats qui permettraient d'apprendre l'Allemand en même temps que de travailler, 80 % travail, 20% apprentissage de la langue, ça pourrait marcher. Quand on a le poste, on est sûr d'être motivé, avant on n'est pas forcément motivé. »

L'efficacité des stages ou des contrats en alternance a également été soulignée par K. Höchle Meier, qui a pu directement observer les progrès linguistiques des apprentis dans une entreprise étrangère (2014, p. 92-113 et 124-134).

Néanmoins, pour que cet apprentissage par immersion soit optimal, il faut l'accord de l'employeur (une partie de temps de travail étant consacrée aux cours de langue) et surtout une meilleure définition des attentes des employeurs. Le niveau et le type de compétence linguistique à atteindre restent très flous pour les candidats à un poste en Suisse ou en Allemagne.

Cet élément a particulièrement été relevé par les étudiants du DUT logistique lors du *Verkehrskongress* de Lörrach : « On ne sait pas ce que les employeurs exigent ou attendent concernant le niveau en allemand requis. Est-il nécessaire de parler couramment l'allemand ? » (Voir aussi sur ce point K. Höchle Meier, 2014). Cet obstacle, qui n'est pas en soi la « barrière de la langue » mais la méconnaissance de ses conditions d'utilisation se dresse dès la recherche de stage ou de poste, avec une forte appréhension de l'entretien d'embauche « Comment le mener en allemand ? Qu'attendent les employeurs ? »

4.2.5. Français – allemand - anglais, le « trio gagnant »

Tous les jeunes rencontrés ont une conscience aiguë de l'importance de l'anglais comme langue de communication internationale. L'anglais est toujours privilégié par rapport à l'allemand, même en Alsace. Contraints parfois de choisir une seule langue vivante (ce qui est souvent le cas en enseignement professionnel ou lors de difficultés scolaires), ils se tournent vers l'anglais. Il faut donc éviter les situations de concurrence entre ces langues et permettre un apprentissage parallèle des deux langues en insistant sur leur complémentarité.

Morgane (B01), issue d'un milieu populaire et bonne élève, explique de façon détaillée son rapport aux langues : « J'ai appris comme quoi l'allemand deviendrait obligatoire en primaire bientôt, et moi je trouve que l'on devrait privilégier l'anglais. Parce que l'allemand, après tout je me dis, on le parle en Allemagne, en Suisse, peut-être un peu en Autriche, je ne sais pas, mais l'anglais on le parle quand même partout. Donc pour moi, c'est pas très logique. Cela devrait être l'anglais avant tout. Et pas l'allemand. Parce que maintenant, les gens, ils bougent de plus en plus, ils ne vont pas forcément rester en Alsace toute leur vie. »

Elle a fait de l'allemand à l'école depuis le primaire mais de façon irrégulière, insuffisamment pour être à l'aise dans un pays germanophone, si bien qu'aujourd'hui elle regrette que le parcours « trilingue » ne soit pas constant et obligatoire. L'anglais (qu'elle aime) a pris le dessus sur l'allemand en filière professionnelle (bac STI) : « On a commencé l'allemand, il me semble, à la primaire, on avait des bases en allemand. Ce qui est vraiment dommage c'est que on le perd arrivé au collège parce que ce n'est plus obligatoire... Oui, il me semble que ce n'est plus obligatoire du tout, le trilingue ce n'est plus obligatoire. Donc moi, j'ai toujours eu une accroche avec l'anglais, j'ai toujours eu des facilités et tant mieux, donc j'ai un anglais quasiment courant maintenant et l'allemand j'avais laissé tomber. Si, on reprend l'allemand en 4^e et en 3^e, le trilingue est obligatoire. Ensuite arrivée à la fac, les premières années c'était pas obligatoire, et donc en fait ce caractère non obligatoire... Pareil au lycée, et donc c'est plutôt au lycée que j'ai perdu. J'avais allemand en seconde mais dans la filière STI c'est qu'une seule langue obligatoire. [...] J'ai laissé tomber l'allemand au profit de l'anglais. Cela a très bien marché pour l'anglais, mais maintenant je le paye un peu. »

Elle propose de rendre l'allemand obligatoire, donc de fait d'imposer le « trilingue » : « Je me rends compte qu'au final, on devrait forcer les élèves à apprendre cette langue parce qu'on est un pays qui est quand même juste à côté, donc ça peut être utile au quotidien, pour faire les magasins, pour voilà... Et c'est vraiment dommage, parce qu'on apprend l'anglais mais on n'a pas l'occasion de le pratiquer tous les jours alors que l'Allemagne c'est à trois minutes d'ici. On devrait faire plus d'efforts sur l'allemand. »

Ces ruptures dans l'apprentissage de l'allemand sont très préjudiciables à la maîtrise de la langue et ruine les efforts consentis par l'Education nationale sur ce point. Le ressenti des jeunes est plutôt une impression de gâchis. Le cas n'est pas spécifique à la France : K. Höchte Meier a fait dans sa thèse le même constat pour l'apprentissage professionnel suisse et allemand (2014).

L'anglais est aussi une langue de travail dans le Rhin supérieur, surtout quand on monte en qualification. Ce fait est connu des étudiants en logistique, en informatique. Sevan (B02) utilise le vocabulaire technique informatique en anglais dans les trois pays (« Mais l'allemand, c'est pour dire bonjour, au revoir, pour discuter un peu, c'est de l'allemand courant. C'est ça qu'on fait. »), l'importance de l'anglais a permis à Lahoucine (A02) de rester deux ans dans son entreprise allemande, avec un patron trilingue et une documentation principalement en anglais.

La proximité de Bâle « ville-monde » cosmopolite et Freiburg, ville culturelle et universitaire, jouent aussi en faveur de l'articulation des trois langues. L'anglais peut aussi servir de roue de secours en territoires germanophones.

Ainsi, Maxime (B08) assure se débrouiller avec l'anglais en Suisse

Vous dites, en Suisse, les commerçants sont plus agréables, plus accueillants mais ils parlent français ?

Ben, pour la plupart, non ? Mais après ils parlent très bien anglais, les Suisses. Donc, je me débrouille en anglais avec eux.

D'accord, et en allemand vous avez un petit peu appris ?

Euh, disons que j'avais des bases du collège, mais dès que je suis arrivé au lycée, euh j'ai plus pratiqué euh l'allemand donc euh... en fait je me rends compte que quand tu pratiques pas ben, tu as vraiment tendance à oublier vachement vite les choses quoi. Ouais, je trouve ça dommage, mais je pense que je vais reprendre des cours, par le biais de ma mère justement, si plus tard je veux travailler en Suisse ou quoique ce soit ça pourra être utile.

Oui, donc finalement l'anglais c'est une bonne langue pour pouvoir communiquer avec les suisses alémaniques. Et là il n'y a pas de soucis, au contraire, ils sont contents, de parler un peu anglais.

Ben franchement ils parlent très bien anglais. Mieux anglais que le français. J'ai l'impression.

Oui c'est possible, j'ai jamais essayé de parler anglais en Suisse, mais ...

Vous devriez essayer, je vous jure ! [...]

Et en boîte de nuit, pour lier connaissance avec des filles, je parle des filles en particulier, parce qu'en général, en boîte de nuit, c'est un peu ça qui intéresse...

Ben, il y a quand même la barrière de la langue, quoi, comme dit après il y a aussi beaucoup d'allemands qui parlent anglais, quoi.

Ah oui.

Même quelques mots, ou quelques rudiments de français donc on arrive toujours à se comprendre.

Donc finalement quand vous voyez un allemand, qui parle anglais, vous parlez plutôt anglais avec lui.

Voilà.

Et là, bon c'est à peu près au même niveau, ou il parle bien ou...

Aussi oui ! mais par contre pour parler français, j'ai l'impression que ça fait un peu comme chez nous, on délaisse un peu l'allemand, et j'ai l'impression qu'eux délaissent aussi un peu le français, quoi.

Pour Xavier (B11), la compréhension de l'alsacien a été une aide pour apprendre l'allemand mais aussi l'anglais. Il n'oppose pas toutes ces langues qu'il juge complémentaires :

Surtout que l'alsacien c'est un mix un peu de tout, pour ce qui est de l'allemand, le suisse, le suisse-allemand et ensuite l'anglais, il y a énormément de choses, qui...

Ah oui ?

Ouais, y'a, ouais, franchement y'a plein de similitude, si on parle le français et l'alsacien, l'anglais est un mix des deux en fait.

D'accord ? !

Dans le sens où il y a plein de mots anglais qui ressemblent au français et plein de mots français qui ressemblent à l'allemand...

Oui, c'est vrai...

Donc les deux permettent d'avoir vraiment... C'est pour ça que l'anglais est facile, en fait avec les deux langues, on arrive à faire de l'anglais. En parlant l'alsacien et l'allemand, je pense que, après, on a une solide base pour apprendre plein de choses, soit les langues latines comme l'espagnol qui s'apprend très facilement, l'anglais aussi, donc, voilà...

Si Mosca (B13), d'un niveau d'études et d'un milieu culturel beaucoup plus modeste, avait un conseil à donner à d'autres jeunes, ce serait de « travailler l'allemand » : « On est en Alsace, on ne va pas travailler dans un pays anglophone, parce que c'est plus loin. Les jeunes d'Alsace sont assez nombreux à aller en Allemagne ou la Suisse. Par contre pour voyager, c'est mieux l'anglais. »

5. Autres thèmes repérés

5.1. *Enfants d'immigrés : un capital interculturel et de mobilité ?*

Une hypothèse faite au début de cette enquête était que les enfants de familles immigrées avaient acquis une forme de « capital mobilité », une propension à se déplacer pour aller chercher du travail et des conditions de vie meilleures.

Les entretiens ne valident pas particulièrement cette hypothèse : les enfants d'immigrés ayant grandi en France ont sensiblement la même approche que leurs camarades et ne montrent pas de dispositions spécifiques à la mobilité frontalière.

Sonia (A14), qui n'aime pas l'allemand et ne le parle pas, en est un exemple. Elle ne veut pas travailler en Allemagne ni en Suisse. Pourtant son père a été travailleur frontalier... mais il a trouvé un poste à la municipalité de Mulhouse.

Mon père anciennement, il a travaillé dans plusieurs domaines, à Peugeot, dans une usine en Allemagne, il a fait partout depuis qu'il est venu en France, il est venu à l'âge

de 7 ans quand même ; il a fait son école en France, il a travaillé un peu partout, en Allemagne, en Suisse...

Il parlait un peu allemand alors ?

Possible. Je ne sais pas. Je ne l'imagine pas parler en allemand !

Sinon, il se débrouille ? Vous lui demanderez !

Là, il a changé de métier, il travaille pour la ville de Mulhouse, il fait agent d'entretien, dans les bureaux, dans les bibliothèques, et voilà cela l'intéresse...

Si le « capital mobilité » appartient aux parents, ils ont du mal à le transmettre à leurs enfants. Leurs encouragements et incitations ne rencontrent guère de succès.

Le parcours de Madyboy (A17, 17 ans, père sénégalais, parcours scolaire chaotique) est un bon exemple. Après un CAP restauration qui ne lui a pas plu, il cherche à faire une formation AFPA en électrotechnique. Il a fait de l'allemand au collège mais n'a pas accroché, il sait quelques mots qu'il utilise quand il va à Breisach, juste de l'autre côté de la frontière, en particulier au Mac Do. Il ne connaît pas bien l'Allemagne et n'a jamais été à Freiburg, distant d'une trentaine de km. Rien ne l'a poussé vers l'allemand, pas d'amis germanophones, faible niveau scolaire. Mais en faisant un stage pour le BAFA à Strasbourg, durant une semaine, il a découvert la passerelle de l'Europe et la ville de Kehl, qui lui a beaucoup plu. C'est le seul moment de l'entretien où il s'anime un peu :

Là-bas, j'y suis déjà allé, à Kehl. J'étais à Strasbourg pendant une semaine, il y avait le pont du Rhin, il y avait la frontière et j'allais souvent en Allemagne, pour voir comment c'était. Il y a plein d'entreprises en fait.

Et ça vous intéressait d'aller visiter un peu ?

Oui, c'est mieux que la France.

Qu'est-ce qu'il y a de mieux là-bas ?

Je ne sais pas les gens, il y en a tout le temps dehors, c'est plus vivant, je préfère l'Allemagne. Les gens ils sont plus simples, plus... je ne sais pas comment on dit, plus accueillants. Ils sont plus sages ils prennent leur temps...

Ca ça vous plaît bien cette mentalité ?

Oui.

Plus encore que l'aspect interculturel, c'est le caractère de grande agglomération qui semble attirer Madyboy, la perspective d'un nouveau départ, loin de Namsheim, le petit village où il habite avec sa famille, isolé tout près du Rhin (pas de pont à proximité).

Pour le père de Madyboy qui s'inquiète pour son fils et qui l'a accompagné à la Mission Locale, ce soudain intérêt pour l'Allemagne apparaît être une voie de sortie. Il me demande s'il est possible d'avoir des cours pour que son fils apprenne la langue, comme lui en a suivi en arrivant en France. Il raconte sa vie

dans les années 1960 dans un foyer Sonacotra de la région parisienne, l'immersion dans le français, les cours du soir organisés une fois par semaine : « cela m'a aidé beaucoup. J'ai vite appris le français et cela m'a permis d'évoluer ». Pour lui, faire la route vers Colmar ou vers l'Allemagne, c'est pareil. Il sait qu'il y en a beaucoup qui travaillent en Allemagne. Changer de pays lui semble tout à fait possible, tandis que pour son fils, c'est d'abord rejoindre une grande agglomération qui importe.

Parfois, des forces contraires neutralisent un possible capital migratoire, par exemple une conception traditionnelle et peu permissive de l'éducation des filles dans la famille de Soraya et Rahmona (A11). Bien qu'ils aient de la famille en Allemagne, les parents n'ont pas voulu y envoyer leurs filles seules pour apprendre l'allemand par immersion, ce qui est une source de regret.

Le « capital mobilité » éventuellement associé au parcours migratoire familial n'est pas toujours évident. Il faut trouver le moyen de l'activer. Ce phénomène est très visible aussi avec les trois étudiants en GLT d'origine étrangère, Ali, Aysel (tous les deux d'origine turque) et Adjo, étudiante de nationalité togolaise, très ouverte sur l'altérité. La perspective d'aller travailler en Allemagne ou en Suisse ne les avait pas vraiment préoccupés avant de participer avec un groupe de leur classe au *Verkehrskongress* de Lörrach, le 18 novembre 2014 (une rencontre trinationale organisée sur le thème des transports et de la logistique par les chambres de commerce du sud de Bade, de Mulhouse et des deux cantons de Bâle). Aucun des trois n'ont une bonne maîtrise de l'allemand mais ont voulu participer à cette petite aventure.

Ali (B18, 19 ans, habitant Bischwiller, père chauffeur routier) m'a posé la veille la question de savoir comment s'habiller. L'expérience de cette demi-journée en Allemagne a été intéressante pour lui. Durant le lunch, il m'a demandé de le mettre en contact avec un des conférenciers, enseignant à Mannheim, qui avait parlé de logiciels de « trafic intelligent », une activité qui l'intéresse. Le conférencier lui parle alors d'un grand salon annuel des entreprises de logistique à Stuttgart. Ali se rend alors compte qu'il pourrait facilement y aller car il a de la famille à Reutlingen, près de Stuttgart. Jusqu'alors, il n'avait pas songé à mobiliser cette ressource pour approfondir sa connaissance de l'allemand ou mieux connaître le marché du travail outre-Rhin.

5.2. Le rôle des parents

Les entretiens avec les jeunes, avec quelques parents (5 ou 6 entretiens informels réalisés) mais aussi des observations participantes (conférence débat d'octobre 2014 à Seebach) ont permis de comprendre combien les parents avaient une place importante dans les choix d'orientation de leur progéniture. Ils sont souvent la principale source d'information pour les jeunes et participent grandement à leur « stress » concernant leur avenir professionnel.

Le rôle des parents mériterait une étude en soi, leurs angoisses contribuant parfois à fermer les voies d'émancipation de leurs enfants. Dans ce cas, un stage, une formation ou une première expérience de travail transfrontalier peut être une façon de s'écarter du milieu familial pour mener ses propres expériences de jeunes adultes. Une promotion des dispositifs frontaliers pourrait s'appuyer sur ces deux éléments (inquiétudes des parents quant à la qualification, désir d'autonomie des jeunes)

On a déjà pu le constater, des parents, et pas forcément ceux de milieux sociaux favorisés, poussent leurs enfants à apprendre l'allemand :

Houria (A05, milieu employé et profession intermédiaire) a été « forcée, petite, à intégrer une classe bilingue par sa mère ». Elle a ensuite fait de l'anglais et de l'allemand renforcés (« sinon, on n'a pas assez d'heures de cours »), ce qui lui a permis de faire de courts stages à l'étranger.

La mère de Soraya (A11, famille ouvrière) l'a incitée à faire de l'allemand dès le primaire : « j'ai commencé très tôt en primaire au CM1, j'ai commencé à faire de l'allemand, puis j'ai continué au collège, mais ce n'est pas moi qui voulais, c'était plutôt ma mère qui a décidé que moi ! Elle a eu cette idée parce qu'on était frontalier, sans doute. Elle, elle m'a toujours envoyé vers l'allemand, alors que c'est l'anglais qui me plaisait. Mais elle avait raison. Maintenant je regarde, moi je travaille maintenant je suis aide-soignante et bien dans le domaine hospitalier actuellement c'est bouché. »

Lors des réunions de présentation des classes bilingues dans les écoles du centre de Mulhouse (un centre où la population est majoritaire de classe populaire) on rencontre beaucoup de parents d'origine extra européenne. Selon une responsable de l'association Eltern, c'est également le cas à Saint-Louis.

Beaucoup de parents, en particulier ceux qui ont l'expérience du travail en Suisse, ont une nette conscience de l'avantage que peut signifier la connaissance de l'allemand pour leurs enfants. Cette volonté d'ascension sociale, de donner des atouts à ses enfants, est un puissant levier pour favoriser l'apprentissage de l'allemand puis emprunter les

dispositifs de formation transfrontalière. Mais l'accompagnement culturel extra-scolaire reste insuffisant et nombre d'élèves décrochent, comme on l'a vu, en collège ou lycée.

Synthèse de l'étude

En 2011, on comptait 1 286 jeunes travailleurs frontaliers (de 15 à 29 ans), soit environ 3 % des 39 000 travailleurs frontaliers dans le Haut-Rhin (chiffre Insee RP 2008).

Ce nombre apparaît d'autant plus faible que le nombre de jeunes chômeurs haut-Rhinois est élevé. D'octobre 2013 à septembre 2014, Pôle Emploi a enregistré 17 166 demandeurs d'emploi de 15 à 29 ans Haut-Rhinois en moyenne mensuelle - ce nombre de jeunes chômeurs est d'ailleurs sous-estimé par rapport au nombre réel de jeunes sans emploi, car tous ne s'inscrivent pas à Pôle Emploi (absence ou insuffisance de droits permettant une demande d'allocation chômage).

1. Une jeunesse « casanière » ?

De nombreux jeunes, en particulier ceux issus de milieux modestes, ont une faible propension générale à la mobilité : des liens affectifs forts, surtout familiaux, les poussent à chercher prioritairement un emploi à proximité, dans le bassin de vie où ils ont grandi. Leur « canton d'existence » est restreint, réduit à la ville, à la communauté de communes ou au bassin de vie (plutôt d'ailleurs qu'à la zone d'emploi). Dans ce cas de figure, la mobilité professionnelle frontalière ne se pose pas.

Les diverses opérations de recrutement des personnes enquêtées (notamment en missions locales et en classe de DUT logistique, là où les biais de recrutement ont été le plus faible) comme les réponses au questionnaire de DFI (2013) suggèrent qu'environ la moitié des jeunes alsaciens ne manifeste pas d'intérêt particulier pour la question du travail transfrontalier - une estimation qu'il faudrait valider par une enquête quantitative de grande ampleur.

Si l'on renverse la perspective, la moitié des jeunes alsaciens semblent ne pas être opposés au travail en Suisse ou en Allemagne, et plus encore pourrait être convaincus de l'intérêt du travail frontalier par une communication adéquate. Pour la plupart des jeunes interrogés, le marqueur du passage à l'âge adulte est l'accès à l'emploi, et non, comme dans d'autres pays européens, la formation d'une famille (Ferreira et Nunes, 2010, p. 34). Cette déstandardisation des processus de transition vers l'état d'adulte, comme la tension en « la logique du placement et la logique de la réalisation de soi »

(Maunaye, 2013) renforcent l'importance des trajectoires individuelles et peuvent ouvrir le champ des expériences personnelles souhaitables, dont celle du travail à l'étranger.

2. La mobilité comme réponse à une situation de blocage

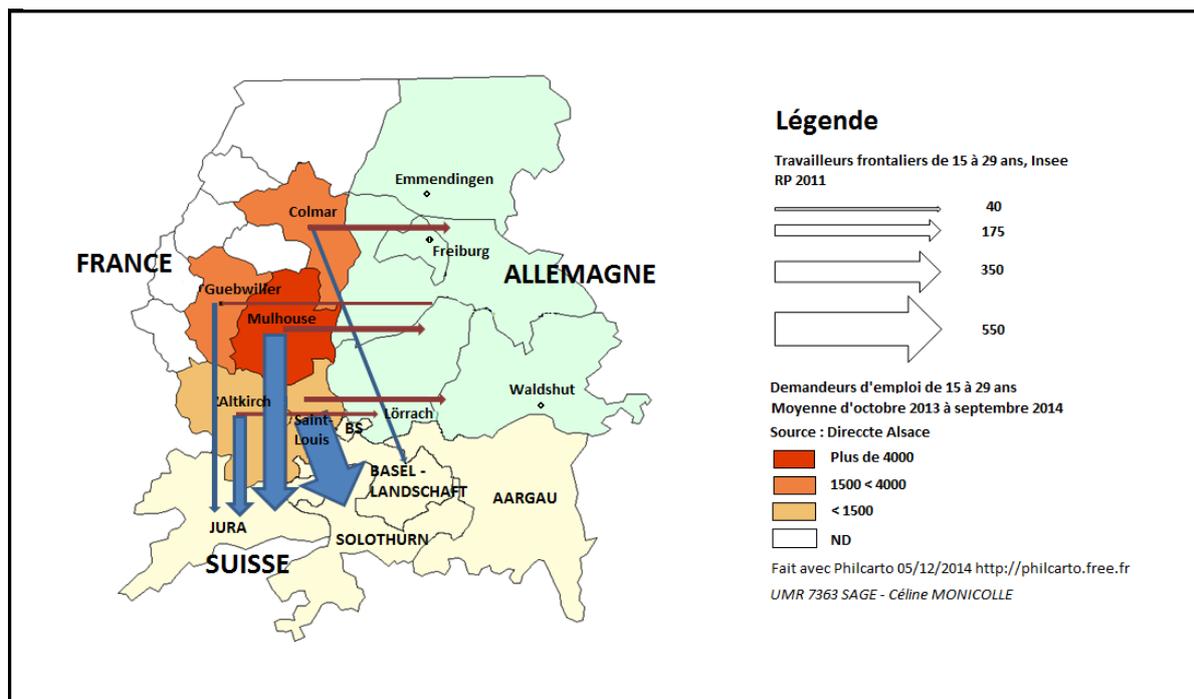
La mobilité professionnelle géographique n'est en rien naturelle ni évidente. Elle est suscitée (ou envisagée) comme une réponse de l'individu à un ensemble de contraintes qui paralysent son existence et obèrent son devenir.

Ces blocages identifiés au cours des entretiens peuvent être d'ordre familial (conflit avec les parents), professionnel (pas de travail dans sa qualification), politique/identitaire (sentiment que la France va mal, qu'il n'y a plus d'avenir dans ce pays). Le désir de mobilité repose également sur une aspiration à disposer d'une aisance financière supérieure à ce que peut offrir le pays d'origine.

Parmi les options possibles offertes à l'individu, la mobilité transfrontalière offre une bonne articulation entre bénéfice de la migration et maintien à proximité du territoire d'origine. Mais elle est en concurrence avec d'autres formes de mobilité : l'attrait pour les grandes métropoles françaises (en particulier Paris) ou un Sud de la France idéalisé ou encore l'envie de pays lointains, en particulier anglophones.

3. La forte attirance des salaires suisses

En 2011, selon le recensement de la population de l'Insee, sur les 1286 jeunes travailleurs frontaliers du Haut-Rhin, 9 sur 10 se rendent en Suisse.



Note : Les flèches pointent un pays d'emploi et non une zone d'emploi particulière.

La grande majorité de ces jeunes travailleurs frontaliers employés en Suisse travaillent dans une région germanophone (seuls 89 sur 1148 travaillent en Suisse Romande, principalement dans le Jura suisse). Pour ces jeunes Alsaciens, l'obstacle de la langue ne paraît pas rédhibitoire.

60 % de ces jeunes travailleurs frontaliers ont un métier d'exécution, employé ou ouvrier.

Les entretiens ont massivement montré comment la question du salaire surdétermine la volonté d'aller travailler en Suisse, considérée comme une sorte d'Eldorado, malgré des conditions de travail difficiles généralement connues. L'attitude « opportuniste » ou « mercenaire » est majoritaire, comme cela a été déjà identifié par de nombreux travaux sur les mobilités frontalières entre régions asymétriques.

Quand les individus sont très peu qualifiés, il n'est pas fait mention de proximité culturelle ou de recherche d'un épanouissement particulier au travail. D'une façon proche du migrant traditionnel, le travail en Suisse est envisagé comme un moment d'accumulation de capital économique pour acheter une voiture, mettre de l'argent de côté et avoir un meilleur niveau de vie. Plus le niveau de diplôme est faible, plus la motivation financière est affirmée de manière explicite, voir provocatrice : « mettre un maximum de pognon de côté », « ramasser de l'argent pour pouvoir ensuite passer une bonne retraite ».

Avec l'élévation du diplôme, l'attrait du salaire est euphémisé, le discours s'ouvre à d'autres considérations, comme la qualité du travail, l'organisation des entreprises

suisses ou l'usage de technologies innovantes. Pour les plus qualifiés, susceptibles d'obtenir de hauts revenus, une résidence en Suisse est parfois envisagée pour des raisons fiscales.

4. Peu d'envie d'aller travailler en Allemagne...

Le profil de « travailleur frontalier tourné vers l'Allemagne » est apparu très rarement durant l'enquête qualitative, y compris dans les bassins de vie plus proches de l'Allemagne que de la Suisse.

Que les bassins de vie d'Altkirch/Dannemarie et Saint-Louis/Sierentz soient principalement orientés vers le Jura suisse et la région de Bâle ne surprend pas. On observe une concentration des frontaliers à proximité immédiate de leur lieu d'emploi. L'offre de moyens de transport de Mulhouse vers Bâle (train TER, autoroute) permet aussi aux jeunes habitants de ce bassin de vie de pouvoir envisager le travail en Suisse.

La faiblesse des flux de jeunes travailleurs frontaliers mulhousiens vers les régions de Lörrach ou de Freiburg (il est vrai un peu plus éloignées et moins bien reliées en transports publics) est plus étonnante, notamment lorsque l'on considère le nombre de jeunes chômeurs du bassin de vie de Mulhouse/Ensisheim (7900 individus en 2014).

Le très faible flux de jeunes travailleurs frontaliers de la région de Colmar vers Freiburg pose plus encore question, alors que le sous-emploi y est important (3 350 individus en 2014) et les distances vers l'Allemagne réduites. Le manque de transports en commun est avancé par de nombreux jeunes, en particulier ceux sans emploi qui n'ont pas de voiture.

5. ... mais une bonne perception du pays de Bade

L'enquête sur les représentations et les pratiques des jeunes par rapport à l'Allemagne montre qu'ils sont nombreux à fréquenter et apprécier ce pays, en particulier le pays de Bade. Ils en ont une certaine familiarité, certes un peu superficielle, mais qui n'en fait pas un « pays étranger » comme les autres.

La pratique des courses frontalières, du shopping en ville et dans les centres commerciaux, la fréquentation des thermes, piscines ou centres de loisir, parfois des boîtes de nuit, des sorties scolaires ou parfois des échanges de correspondants ont permis d'entrevoir l'atmosphère et le mode de vie allemands.

Petit à petit, en filigrane, apparaît dans les entretiens la perception d'une véritable qualité de vie en Allemagne qui n'est pas immédiatement affirmée : les jeunes filles apprécient de pouvoir se promener en ville sans se faire draguer, les restaurants ont des plats copieux et bon marché, les Allemands apparaissent à la plupart des jeunes rencontrés comme sympathiques et détendus.

Cette fréquentation du Rhin supérieur reste néanmoins superficielle, comme l'ont montré l'enquête par questionnaire et les entretiens approfondis. On note l'absence de liens forts avec la population du pays de Bade : pas d'amis allemands, très rarement de la famille installée en Allemagne. On pourrait qualifier cette relation avec les pays voisins de « familiarité étrangère », en inversant le terme utilisé par Christian Wille à propos de la perception par les Luxembourgeois des frontaliers français ou allemands, les « étrangers familiers » (2012).

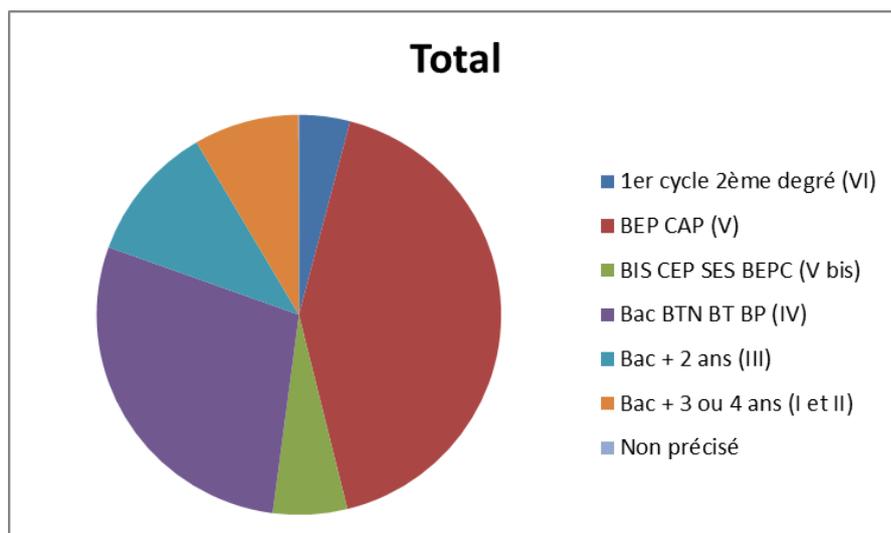
Cependant, cette présence de l'Allemagne est assez prégnante dans les mentalités et les pratiques, au contraire des jeunes récemment venus des autres départements français et qui considèrent très généralement l'Allemagne et la Suisse alémanique comme des pays totalement étrangers et quasiment inaccessibles. Le contraste est saisissant, il indique l'existence d'une culture rhénane certes peu intense mais qui peut servir de terreau à une meilleure mobilité transfrontalière.

6. Les obstacles à la mobilité frontalière

Parmi les principaux obstacles à la mobilité professionnelle frontalière, l'enquête a pu identifier la « barrière de la langue », bien sûr, mais aussi le manque général de formation (facteur qui ne relève pas exclusivement du frontalier mais qu'une action transfrontalière peut aider à améliorer), la grande méconnaissance des marchés du travail allemand (et dans une moindre mesure suisse), les difficultés de transports pour se rendre dans les entreprises situées de l'autre côté des frontières. Les problèmes d'ordres administratifs (sécu, retraite, impôts, équivalence ou reconnaissance des diplômes) ont peu été évoqués en entretien tout comme les problématiques concernant l'interculturel.

6.1. Le manque de formation

Les statistiques de l'Insee comme celles de Pôle emploi mettent en évidence la faible qualification ou le manque de formation pour une importante fraction de la population jeune. Les jeunes alsaciens, et ceux du Haut-Rhin ont un niveau de qualification inférieur à la moyenne nationale, et plus encore ceux qui sont demandeurs d'emploi.



Demandeurs d'emploi de 16 à 29 ans du Haut-Rhin en 2014. Base : 17 166 personnes. Source : PE/DIRECCTE.

Dans le même temps le niveau de formation exigé par les entreprises de l'ensemble du Rhin supérieur augmente (voir sur ce sujet MEF de Mulhouse, 2012), ce qui se traduirait par une inadéquation Offre/Demande et du coup un moindre recrutement des jeunes alsaciens.

Effectivement, les $\frac{3}{4}$ des travailleurs frontaliers alsaciens (tous âges confondus) ont des métiers d'exécution ou faiblement qualifiés, aussi bien en Suisse qu'en Allemagne (chiffre Euro Institut, 2011). En ce qui concerne les jeunes travailleurs frontaliers du Haut-Rhin, 60 % sont ouvriers ou employés (et 23 % PI), aussi bien pour la Suisse que l'Allemagne.

Il est possible qu'une meilleure qualification des Alsaciens favorise leur employabilité en Suisse. Selon B. Hochstetter (2013) les Haut-Rhinois y sont plus employés comme *Hilfsarbeitskräfte* que les Badois (30 % contre 24 %). Dans la catégorie des *akademische Berufe* (diplômés du supérieur), on trouve 8 % chez les Haut-Rhinois contre 16 % chez les Badois ! Mais dans le même temps on observe une surqualification des jeunes frontaliers Haut-Rhinois employés en Suisse.

Pour prendre la mesure du facteur « qualification » dans l'employabilité des jeunes salariés alsaciens, il faudrait avoir une vision beaucoup plus précise des « besoins en main d'œuvre » des entreprises suisses et allemandes. Or, celle-ci manque actuellement, ce qui empêche de mener une politique cohérente et constante d'encouragement à la mobilité professionnelle transfrontalière.

6.2. Méconnaissance du marché de l'emploi allemand

Néanmoins, il ne fait pas de doute que les jeunes interrogés ne savent rien ou ont des idées très approximatives (relayées par des proches et des « rumeurs ») des niveaux de salaire, de la durée hebdomadaire de travail, des conditions d'emploi, de la validité de leur diplôme en Allemagne. Selon l'enquête DFI auprès des jeunes demandeurs d'emploi alsaciens, 9 répondants sur 10 déclarent mal connaître le marché de l'emploi du Bade Wurtemberg (alors que près de la moitié assurent bien connaître le BW et ses modes de vie).

Pour la Suisse, la plupart des jeunes interrogés savent (toujours par oui-dire) que la flexibilité et la précarité sont importantes, que les salariés alsaciens sont très souvent mal considérés mais les hauts salaires permettent à leurs yeux de compenser ces inconvénients.

Très souvent l'Allemagne est considérée comme occupant une position intermédiaire entre la Suisse et la France : plus de rigueur au travail, un temps de travail un peu plus long, un salaire un peu supérieur. Mais l'absence d'informations médiatiques ou de première main sur les conditions de travail en Allemagne les empêche de se faire une idée précise (la situation est différente au nord de l'Alsace où les travailleurs frontaliers vers l'Allemagne sont plus nombreux et où l'information interpersonnelle passe mieux).

Le problème de la reconnaissance du diplôme a été assez peu évoqué, comme si c'était un problème qui n'était pas anticipé.

Ainsi, l'arbitrage entre les différents facteurs qui peuvent justifier l'acceptation d'un emploi de l'autre côté de la frontière (intérêt du travail, salaire, condition de travail, perspectives de carrière) ou l'évaluation des investissements personnels nécessaires pour l'obtenir (cours de langue, temps de déplacement plus longs) ne peuvent pas être fait.

6.3. Le manque de sources d'information

La dite « génération Y », qui délaisse les médias dits « traditionnels », ne semble pas pour autant savoir mener des recherches rigoureuses sur le net. Le réseau des « informateurs proches » est le plus important. Souvent les grandes décisions (comme un choix d'orientation professionnelle, le pays de destination pour un séjour à l'étranger, la recherche d'une entreprise pour un stage) sont prises selon des témoignages ou des recommandations d'amis, de parents, parfois de professeurs avec qui de bonnes relations sont entretenues, voire même une rencontre fortuite mais physique avec un individu dont la légitimité semble découler de l'expérience directe. Comme si, pour des questions aussi importantes, l'ancrage dans un vécu était déterminant.

Quelle que soit la position sociale, l'espace des possibles est d'abord ouvert par les proches, et non par les médias ou les « conseillers d'orientation » de l'institution scolaire ou des organismes d'aides aux jeunes. Très peu de jeunes rencontrés ont indiqué que la Mission locale, le CIO ou Pôle Emploi les avaient particulièrement informés sur les possibilités d'emploi en Allemagne ou en Suisse, comme si le transfrontalier n'était pas encore un « réflexe » chez les conseillers.

Les dispositifs spécifiques existant (Certificat Euregio, apprentissage transfrontalier, service de placement transfrontalier de Pôle emploi et de l'*Arbeitsagentur*, Eures-T, etc.), ou les sites internet d'information (par ex. <http://www.apprentissage-alsace.eu>) sont totalement méconnus des jeunes, comme l'ont mis en évidence l'enquête par questionnaire et les entretiens.

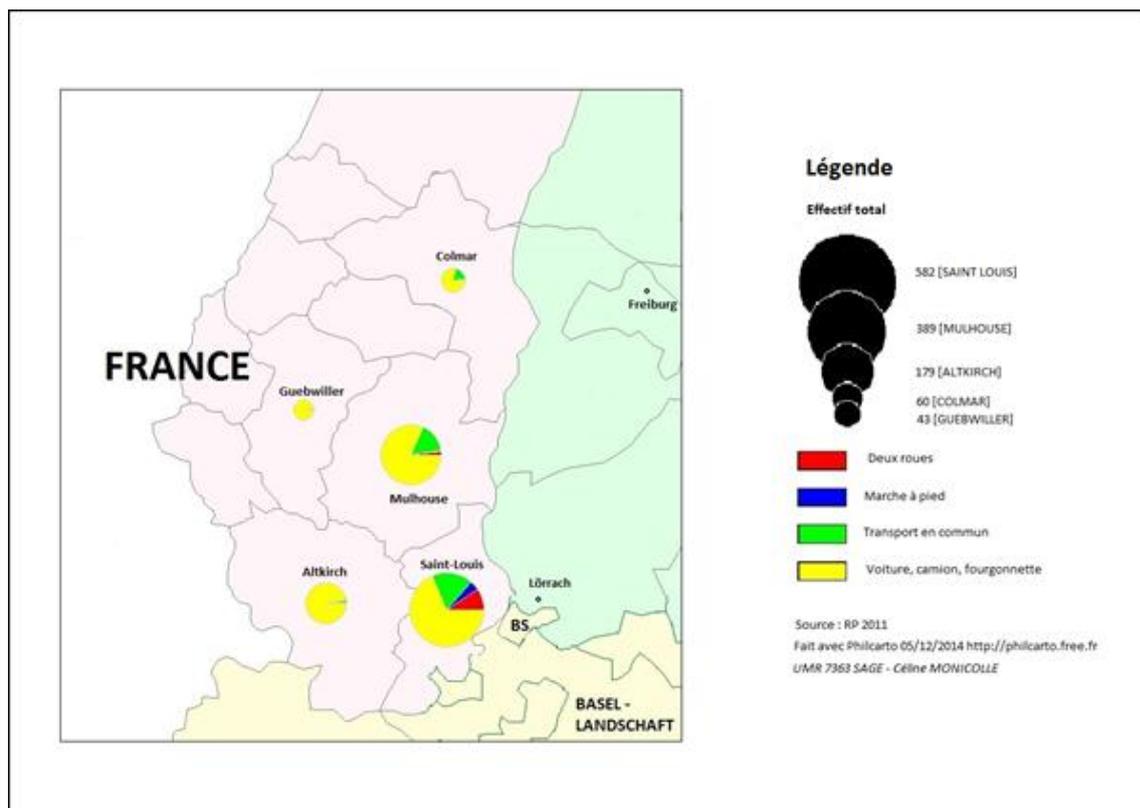
L'usage des réseaux sociaux numériques (comme Facebook et Tweeter) n'a pas été évoqué comme une source d'information particulière, ces moyens de communication se limitant aux discussions ordinaires entre pairs.

Le principal vecteur d'informations pour les jeunes sur le monde du travail et la formation est la conversation avec les proches, avec les déformations que ces discussions peuvent entraîner. Toute démarche médiatique ou politique de communication en faveur du travail frontalier devra prendre en compte le caractère profondément interactionnel des prises de décision pour ce type de question.

6.4. Des moyens de transports problématiques

La mobilité des jeunes n'est jamais évidente : les mineurs ne peuvent passer le permis de conduire, ce qui gêne nombre d'apprentis pour se rendre sur les lieux de leur entreprise. Quand les transports publics existent, leurs horaires ne sont pas toujours adaptés à ceux des entreprises. Pour les majeurs, le coût du permis, puis de l'acquisition et de l'entretien d'un véhicule, sont un frein à la mobilité professionnelle.

C'est dans les bassins de vie où l'offre de transport en commun est la plus développée que le nombre de jeunes travailleurs frontaliers est le plus important.



Dans les propos des personnes interrogés, on perçoit très clairement une appréhension différente de la question des moyens de transport en fonction du type de visite en Allemagne : pour les loisirs, le shopping, il est toujours possible de se débrouiller (transport public, voiture familiale ou celle d'un ami) mais cela devient une question cruciale en ce qui concerne l'emploi.

7. La question de la langue allemande

L'ignorance ou la faible maîtrise de la langue allemande sont avancées comme le premier obstacle à recherche d'emploi en Suisse ou en Allemagne. Pourtant, quelle que soit leur origine sociale, la grande majorité des jeunes rencontrés ont suivi des cours d'allemand à un moment ou à un autre de leur scolarité. Sans qu'il soit ici possible d'évaluer objectivement leur réelle compétence linguistique, presque tous estiment n'avoir pas un niveau suffisant en allemand ou manifeste un important complexe vis-à-vis de cette langue.

7.1. Le dialecte alsacien comme ressource ?

Si la pratique du dialecte alsacien est en recul (il serait tombé de 90 % après-guerre à 43 % en 2012 selon une étude réalisée pour l'OLCA), il semble continuer d'être une ressource pour de nombreux jeunes de famille alsacienne. Le fait d'entendre l'alsacien, en particulier chez ses grands-parents, de le comprendre un peu, est surtout un facteur permettant une certaine décontraction par rapport à l'allemand.

Néanmoins, l'apport de l'alsacien paraît surestimé par ceux qui n'ont pas accès à cette langue. La bonne connaissance de l'allemand chez certains amis germanophones est alors attribuée à la culture alsacienne familiale plutôt qu'à l'effort personnel de la personne en question, comme si l'individu cherchait à se disculper lui-même de sa faible connaissance des langues germaniques.

A l'inverse, des interlocuteurs qui ont une expérience du dialecte indiquent parfois les difficultés à convertir une connaissance passive de l'alsacien en usage actif de l'allemand.

Une enquête spécifique sur la question des transferts de compétences linguistiques entre l'alsacien alémanique et le *Hochdeutsch.*, avec une perspective pédagogique, pourrait être utilement menée.

7.2. Une forte présence de l'allemand à l'école...

La plupart de mes interlocuteurs ont donc appris à un moment ou à un autre de leur scolarité l'allemand. Certains n'ont pas aimé cette langue et l'ont rejetée, mais l'allemand est très rarement une langue totalement inconnue.

On perçoit très nettement les effets des efforts déployés par l'Education nationale pour développer l'enseignement bilingue paritaire ou l'apprentissage précoce de l'allemand en primaire. Ces dispositifs sont bien appropriés par les familles d'origine étrangère qui ne parlent ni allemand ni alsacien (à Mulhouse, par exemple, y compris dans le centre-ville populaire et immigré, les classes bilingues n'ont pas de mal à recruter des enfants), mais l'obstacle à une meilleure maîtrise de la langue sont les abandons en cours de scolarité (beaucoup de jeunes se tournent vers l'espagnol, jugé plus facile, ou se « concentrent » sur l'apprentissage de l'anglais, jugé plus utile). L'absence de cours d'allemand dans beaucoup de filières professionnelles est également un obstacle à l'apprentissage régulier de la langue. Cette faiblesse de l'enseignement de la langue du voisin a été aussi mise en évidence par Katharina Höchle Meier dans sa thèse et concerne aussi bien la Suisse et l'Allemagne que la France. En Alsace, les bénéfices d'un contact précoce avec l'allemand sont ainsi largement perdus, au grand regret des jeunes eux-mêmes quand ils se rendent compte au moment de rentrer sur le marché du travail de l'atout que peut constituer la connaissance de l'allemand.

Certains jeunes ont eu des « correspondants » et en gardent généralement de bons souvenirs, mais ces relations ne sont pas durables et ne débouchent pas sur de véritables amitiés franco-allemandes.

Si certains lycées font des efforts pour organiser des voyages scolaires en Allemagne, la fréquentation du pays voisin dans le cadre scolaire reste tout à fait anecdotique.

7.3. ... mais une expérience scolaire douloureuse et complexe d'infériorité linguistique

Même pour ceux qui estiment parler un peu l'allemand, l'expérience scolaire a été douloureuse. Elle est mise sur le compte d'une difficulté générale pour l'apprentissage des langues ou encore sur la complexité attribuée à la langue allemande. Le manque d'humour, de légèreté des Allemands, est déduit de la langue et du stéréotype circulant sur cette culture. Il est accentué par un apprentissage encore très littéraire de l'allemand ou la focalisation sur les drames de l'histoire ou les problèmes de société. Comme la langue, l'enseignement de la culture allemande est perçu comme « grave », avec Goethe, les romantiques, la philosophie, l'existentialisme, le nazisme, etc.

L'allemand est également souvent perçu comme la langue de « l'excellence scolaire », de « haute culture » et non une langue de tous les jours, une langue du plaisir et de la rencontre, si bien que l'on constate un gouffre entre l'allemand scolaire et l'allemand ordinaire, que l'on pourrait et devrait parler...

Au contraire, les apprentissages ludiques ou détendus de la langue, quand ils existent, sont mis en valeur. Le sentiment est général : l'allemand est trop peu enseigné comme une langue véritablement vivante, une langue qui permet le contact et la communication (au contraire de l'anglais, la *lingua franca* qui peut servir en toute occasion).

Un regret par rapport à l'apprentissage de l'allemand est souvent identifié : « On était jeune, on ne savait pas que la maîtrise de l'allemand pouvait être si utile, on manquait de relais, de soutien sur le moment. »

7.4. Un rapport à l'allemand différent selon le niveau d'étude

La position des jeunes par rapport à l'usage professionnel de l'allemand varie fortement en fonction de leur niveau de diplôme.

Pour beaucoup de jeunes qui cherchent un emploi peu qualifié, la faible connaissance de l'allemand n'apparaît pas comme un obstacle rédhibitoire : « il est toujours possible de se débrouiller », de parvenir à communiquer. En cas de besoin, quelques cours de langue suffiront. Parler allemand est juste un « plus », notamment pour des métiers

internationaux (comme le bâtiment, les transports) ou des tâches qui nécessitent peu de compétences linguistiques (travail en usine). Parlant quelques mots d'anglais, certains jeunes affichent peu d'appréhension pour aller travailler dans un environnement linguistique étranger.

Plus élevé est le niveau de diplôme, plus forte est la conviction qu'une bonne maîtrise de l'allemand est indispensable (ce que montre aussi l'enquête par questionnaire de DFI). La « débrouille » ne suffit plus. Une trop faible connaissance de l'allemand est considérée comme un obstacle à la carrière professionnelle et l'on ressent une sorte de complexe vis-à-vis de la langue allemande. À ce niveau, la maîtrise de l'anglais apparaît nécessaire mais pas suffisante.

7.5. Les possibles façons d'apprendre l'allemand

Pour ceux qui pensent sérieusement au travail frontalier, la « barrière de la langue » n'apparaît pas comme un obstacle rédhibitoire à condition d'être bien accompagné. Quand la situation de blocage personnel et professionnel est constatée (généralement quelques temps après la fin des études), la disposition à faire l'effort d'apprendre l'allemand est maximale. C'est sans doute sur ce public qu'il faut concentrer les efforts et les financements en formation linguistique.

- **Mettre en place des cours pour débutants**

Le principal problème pour les débutants ou « faux-débutants » est l'absence d'offre de cours gratuits et adaptés à ce niveau. Il ne semble pas y avoir de modules linguistiques pour passer de « rien » à A2 ou pour convertir ce que l'on sait (des restes de connaissances scolaires, une écoute passive du dialecte) en une aisance minimum. Les jeunes ont le sentiment ne « jamais rentrer dans les cases » pour obtenir une formation en allemand, alors que beaucoup de formations transfrontalières exigent déjà un certain niveau dans cette langue.

- **Favoriser l'immersion, notamment en contexte de travail**

Tous les jeunes rencontrés ne jurent que par l'immersion, d'autant plus que la principale difficulté vis-à-vis de l'allemand est l'expression orale.

Suivre des cours de perfectionnement tout en travaillant dans une entreprise allemande ou suisse apparaît comme le meilleur moyen de rapidement progresser. L'efficacité des stages ou des contrats en alternance a également été soulignée par K. Höchle Meier (2014), qui a pu directement observer les progrès linguistiques des apprentis dans une entreprise étrangère.

Néanmoins, pour que cet apprentissage par immersion soit optimal, il faut l'accord de l'employeur (une partie de temps de travail pourrait être consacrée aux cours de langue)

et surtout une meilleure définition des attentes des employeurs. Le niveau et le type de compétence linguistique à atteindre restent très flous pour les candidats à un poste en Suisse ou en Allemagne.

- **Se jeter dans le bain linguistique de façon décomplexée**

Plusieurs pistes d'apprentissage décomplexé de l'allemand ont été avancées par les jeunes : utiliser le vecteur des jeux en ligne, mobiliser l'intergénérationnel et recourir aux personnes âgées qui ont le temps. Certains ont insisté sur la nécessité d'accepter de mal parler une langue pour se mettre en position de l'améliorer, ce qui est une forme de transgression de l'injonction scolaire.

- **Le soutien des proches**

L'apprentissage de l'allemand semble d'autant plus possible qu'un soutien peut être obtenu par des proches. Ils servent à la fois de modèle, d'encouragement et éventuellement de tuteur.

Inversement, l'absence de copains, de famille ou de relations qui parlent allemand est un véritable obstacle à l'apprentissage de la langue (émulation, conseil, exemple...). C'est en ce sens que la culture germanique de l'Alsace, sa proximité avec la Suisse et l'Allemagne reste un atout considérable.

- **Français Allemand, Anglais, le trio gagnant**

Il s'avère inutile d'opposer l'enseignement de l'anglais et de l'allemand, qui apparaissent aux jeunes complémentaires. L'anglais est aussi une langue de travail dans le Rhin supérieur (surtout quand on monte en qualification) : Bâle, « ville-monde » cosmopolite, et Freiburg, ville culturelle et universitaire, sont des lieux où l'usage de l'anglais est répandu et peut venir en soutien dans les communications professionnelles.

Le jeu des langues vivantes obligatoires, des options et les parcours de formation souvent chaotique des jeunes (notamment d'origine populaire, très nombreux dans les enseignements professionnels) empêchent d'accumuler une véritable connaissance de l'allemand qui puisse être utile, voire décisive, au moment opportun. Comme le dit Soraya : « l'allemand devrait être obligatoire ».

Bibliographie de travail

BECK Joachim & RIHM Sebastian, *Le bilinguisme et l'emploi transfrontalier. Etude sur l'impact économique du multilinguisme pour le marché de l'emploi dans le Rhin supérieur et la Grande Région (SaarLorLux)*, rapport final, 16 novembre 2011.

BELKACEM R. et PIGERON-PIROTH I. (dir.), *Le travail frontalier au sein de la Grande Région Saar-Lor-Lux*, Nancy, PUN-Editions universitaires de Lorraine, 2013.

BERNARDIN J.-F. (rapporteur), *La mobilité des jeunes*, Avis du Conseil économique, social et environnemental, Journal officiel de la République française, novembre 2011.

BOLTANSKI Luc, « L'espace positionnel : multiplicité des positions institutionnelles et habitus de classe », *Revue française de sociologie*, 1973, 14-1, pp. 3-26.

BOURDIEU Pierre, « La jeunesse n'est qu'un mot », in *Questions de sociologie*, Paris, Ed. de Minuit, 1984.

DARES, « Emploi et chômage des 15-29 ans en 2012 », *Dares Analyses*, n° 073, novembre 2013.

DESHAYES J.-L. et FRANCFORT D., *Du barbelé au pointillé. Les frontières au regards des sciences humaines et sociales*, Nancy, PUN, 2010.

DFI/SEIDENDORF Stefan (direction, avec Strasbourg Conseil et Euro Institut), *Grenzüberschreitende Berufsbildung und Beschäftigung junger Menschen am Oberrhein. Eine Pilotstudie im Eurodistrikt Strasbourg-Ortenau*, rapport pour le Ministre-Président du Bade-Wurtemberg, 2014

DONNAR O. Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique, Enquête 2008, Ministère de la culture et de la communication / La Découverte, 2009.

DUCHENE Alexandre, « Néolibéralisme, inégalités sociales et plurilinguisme : l'exploitation des ressources langagières et des locuteurs », *Langage et société*, 2011/2 n° 136, p. 81-108.

DUCHENE-LACROIX Cédric, HILTI N. & SCHAD H., "L'habiter multilocal : discussion d'un concept émergent et aperçu de sa traduction empirique en Suisse." *Revue Quételet* 1,1, 2013, p.63-89.

DUCHENE-LACROIX C. & SCHAD H., "Mobilitätskapital, Raumkapital, Räumlichkeitskapital: Ein „Sieg des Ortes über die Zeit“ mit welchem raumbezogenen Handlungsvermögen?" In *Mobilitäten und Immobilitäten*, Scheiner J. et alii (dir.), 142, 1. ed. Blaue Reihe. Essen: Klartext, 2013, p. 61–77.

DUCHENE-LACROIX Cédric, "(Multi)lokales Wissen. Aspekte der kulturellen Topographie der Wissensgesellschaft in der Oberrheinregion." *Regio Basiliensis: Basler Zeitschrift für Geographie* 54, no. 2, 2013, p.73–79.

FERREIRA Vitor Sérgio, NUNES Cátia. Les trajectoires de passage à l'âge adulte en Europe. In: *Politiques sociales et familiales*, n° 102, 2010. Dispositifs publics et construction de la jeunesse en Europe. pp. 21-38.

FLOCH J.-M., « Vivre en-deçà de la frontière, travailler au-delà », *Insee Première*, n° 1337, février 2011.

GOULET Vincent et VATTER Christoph (dir.), *Champs médiatiques et frontières dans la « Grande Région » SaarLorLux et en Europe/Mediale Felder und Grenzen in der Großregion SaarLorLux und in Europa*, Universaar, presses universitaire de la Sarre, 2013.

GOULET Vincent et VATTER Christoph (dir.), *Die internationale Verbreitung von Medieninformationen in Grenzregionen. Das Fall der Großregion SaarLorLux/La circulation internationale des informations médiatiques dans une région frontalière. Le cas de la Grande Région Saar-Lor-Lux*, Editions Nomos, 2015 (à paraître)

HAMMAN Philippe, « Penser la différence à l'aune des espaces-frontières », In *Le moi et l'autre*, Denooz L. et Thiéblemont S. (dir.), Presses Universitaires de Nancy, 2011.

HAMMAN Philippe, *Sociologie des espaces-frontières. Les relations transfrontalières autour des frontières françaises de l'Est*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2013.

HÖCHLE MEIER Katharina, *Construction discursive des représentations de stages professionnels dans des entreprises de la région du Rhin supérieur*, Tübingen, Francke Verlag, 2014.

HOCHSTETTER Bernhard, „Arbeiten beim Nachbarn. Grenzpendler im Oberrheingebiet“, *Statistisches Monatsheft Baden-Württemberg*, 11/2013.

IFOP/PARIS MATCH, *Enquête auprès des jeunes*, février 2012.
http://www.ifop.com/media/poll/1778-1-study_file.pdf

INSEE, « Un actif sur douze travaille en Allemagne ou en Suisse », *Chiffres pour l'Alsace*, n° 42, Avril 2013.

INSEE (avec OREF Alsace), « Jeunes en Alsace, pluralité des parcours », *Chiffres pour l'Alsace*, n° 24, Décembre 2011.

KAUFMANN Vincent et JEMELIN Christophe, « La motilité, une forme de capital permettant d'éviter les irréversibilités socio-spatiales ? », note pour le Forum Vies Mobile de la SNCF, octobre 2014.

KOUKOUTSAKI-MONNIER A., « Pour une approche pluridimensionnelle de l'identité nationale », dans revue *¿ Interrogations ?*, n° 16, 2013, <http://www.revue-interrogations.org/Pour-une-approche,289>.

KOUKOUTSAKI-MONNIER Angeliki, (dir.), *Représentations du transfrontalier*, Presses Universitaires de Nancy, 2011.

Maison de l'Emploi et de la Formation de Saint Louis/Trois Frontières et du Pays du Sundgau, « L'attractivité économique de l'Allemagne », *le Quat'pages*, n° 4, Décembre 2013.

Maison de l'Emploi et de la Formation de Saint Louis/Trois Frontières et du Pays du Sundgau, « Le développement de l'emploi frontalier », décembre 2011.

Maison de l'Emploi et de la Formation du Pays de la région mulhousienne, « Diagnostic territorial partagé », octobre 2013.

Maison de l'Emploi et de la Formation du Pays de la région mulhousienne, « Evolution des secteurs d'activité (2007-2010). Comparaison entre les régions de Freiburg et Mulhouse », octobre 2012.

MARTIN Corinne, « Nutzungsweisen digitaler Medien in der grenzüberschreitenden Mobilität am Beispiel lothringischer Pendler nach Luxemburg » in GOULET V. et VATTER C. (dir) *La circulation internationale des informations médiatiques dans une région frontalière. Le cas de la Grande Région Saar-Lor-Lux/Grenzüberschreitende Informationsflüsse und Medien in der Großregion SaarLorLux*, Nomos, à paraître 2015.

MAUNAYE Emmanuelle, « Les cheminements des étudiants vers l'insertion professionnelle : entre se « placer » et se « trouver » », *Formation emploi*, n°124, octobre-décembre 2013, p. 7-22.

OCTOBRE Sylvie, Deux pouces et des neurones. Les cultures juvéniles de l'ère médiatique à l'ère numérique, Ministère de la Culture et de la Communication, 2014.

OLCA et Ed-Institut, *Etude sur le dialecte alsacien*, rapport, mai 2012.

Regio Basiliensis, dossier du 9^o Congrès Tripartite « Médias et Communication dans le Rhin Supérieur », 2003 et 2004 :

http://www.regbas.ch/f_downloads.cfm?a_open=5&b_open=39#a

Richez Jean-Claude, « Les jeunes face à leur avenir saisis par les sondeurs : pessimisme de l'intelligence ou optimisme de la volonté ? » Note de synthèse relative à l'étude de la Fondation pour l'Innovation Politique « Les jeunes face à leur avenir », 2008.

SCHERR A., JANZ C., MÜLLER S., „Diskriminierungsbereitschaft in der beruflichen Bildung. Ergebnisse und Folgerungen aus einer Betriebsbefragung », *Soziale Probleme*, 2013, Heft 2, S. 245-269.

WISMANN Heinz, *Penser entre les langues*, Albin Michel, 2012.

WILLE Christian, *Grenzgänger und Räume der Grenze. Raumkonstruktionen in der Großregion SaarLorLux*, Frankfurt/M., Peter Lang Verlag, 2012.

WILLE Christian, « Nous et les autres. La perception des travailleurs frontaliers au Luxembourg », in BELKACEM R. et PIGERON-PIROTH I. (dir.), *Le travail frontalier au sein de la Grande Région Saar-Lor-Lux*, Nancy, PUN-Editions universitaires de Lorraine, 2013.

Les jeunes du sud de l'Alsace face à la mobilité professionnelle transfrontalière

- Conclusion et pistes d'action -



Vincent Goulet – SAGE/CNRS-université de Strasbourg

vgoulet@unistra.fr -

Une jeunesse désabusée

Le but de cette enquête était de mieux comprendre dans quel univers mental vivaient les jeunes Alsaciens, pour éventuellement trouver les leviers pertinents en faveur du travail frontalier. Une première approche, même schématique, de la *Weltanschauung* des « jeunes » peut être utile pour mieux saisir dans quelle mesure une offre de travail de l'autre côté de la frontière, en Suisse ou en Allemagne, peut être acceptable, voire désirable, par ces derniers.

Un certain pessimisme, une sorte de désenchantement est très perceptible. **L'avenir semble aux jeunes assez incertain, peu porteur de promesses.** L'état de la société française est souvent considéré comme mauvais, voire critique : perte des repères, détérioration des conditions de travail, absence de prise sur son destin collectif.

Quels que soient les origines sociales ou culturelles des jeunes Alsaciens rencontrés, **la critique de la société française est plutôt argumentée d'un point de vue libéral** (gaspillage de l'argent public, assistanat, rigidités de tous ordres) tandis que **les solutions de sortie apparaissent avant tout individuelles** : disposer d'un niveau

confortable de revenu, trouver un travail à la fois peu pénible et valorisant, payer peu d'impôts ou un minimum de « charges sociales ». Le projet de trouver un emploi en Suisse, maintes fois déclaré, indique **la place centrale de l'argent dans le système de valeur des jeunes**. Il est le garant d'une aisance et d'une sécurité matérielle mais aussi, peut-être, le signe d'un reflux des idéalismes et des utopies transformatrices du monde, la seule compensation à une pénibilité et un manque d'intérêt du travail considérés comme inévitables.

Dans le même temps, pour les jeunes qui ne sont pas marginalisés par l'échec scolaire, **de fortes attentes sont projetées dans le monde du travail** : l'activité professionnelle doit permettre une forme d'épanouissement personnel, une place et une reconnaissance dans la société. La plupart des jeunes a parlé de privilégier une petite structure de travail, de créer sa propre entreprise, de devenir chef de projet (recherche d'autonomie et de responsabilités), de travailler dans de bonnes conditions pour faire du bon travail.

Le tableau est ainsi contrasté vis-à-vis de l'avenir et du travail. Quelque peu ambivalent, il est en cohérence avec les récentes enquêtes quantitatives d'opinion ou enquêtes qualitatives auprès des jeunes qui enregistrent un état d'esprit plutôt sombre et une inquiétude collective pour la société mais aussi des formes d'ambitions individuelles et une certaine foi en leurs propres capacités (Ifop/Paris Match, 2012¹⁰ ; Galand, 2009, Richez, 2008¹¹)

Un discours parfois cynique sur l'argent et la réussite matérielle (particulièrement explicites dans les milieux populaires mais très présents aussi dans les milieux plus aisés) **se conjugue avec le désir de se distinguer des autres, de prendre une place**

¹⁰ « On observe une dégradation du moral des jeunes depuis 2011, l'optimisme à l'égard de la situation personnelle décroissant de 7 points (-4 points pour l'avenir de la société). En outre, l'ascenseur social, au cœur du pacte républicain connaît des ratés : presque un jeune de moins de 30 ans sur deux estime qu'il vivra moins bien que ses parents (21% seulement qu'ils vivront mieux). [...] Dans la hiérarchie des qualificatifs caractérisant l'état d'esprit des jeunes, ces derniers mentionnent deux termes pour se qualifier : réaliste (40% contre 6% pour idéaliste) et inquiet (34% contre 19% pour optimiste). Cette morosité ambiante est légèrement contrebalancée par un gros quart des jeunes se disant ambitieux. [...] A cette inquiétude collective, les jeunes opposent une foi majoritaire en leurs propres capacités : 69% se disent confiants à l'égard de leur avenir. [...] Près d'un jeune sur deux accorde aujourd'hui la priorité à son avenir professionnel et à sa carrière (47% et même 61% chez les 16-19 ans), objectif qui devance largement les aspects relevant de l'espace privé que ce soit les loisirs et la vie sociale (30%) et le fait de fonder une famille (23%). Toutefois, chez les 25-30 ans, avenir professionnel et projet de vie familiale font jeu égal (36%). » (Ifop-Paris Match, 2012, enquête menée en février 2012 (CAWI) auprès de 801 personnes âgées de 16 à 30 ans).

¹¹ « Ce paradoxe renvoie en fait à la combinaison de deux optiques différentes combinant pour reprendre la formule de Spinoza "pessimisme de l'intelligence et optimisme de la volonté". « Pessimisme de l'intelligence qui passe par une conscience aigüe des blocages de notre société : la réalité socio-économique ; et « optimisme de la volonté » qui repose sur une confiance importante pour une grande part de la jeunesse de peser sur son destin personnel » ». (Cité par Maunay, 2013, p. 16).

valorisante dans la société. L'expérience transfrontalière peut répondre à ce dernier point, à condition que les conditions matérielles de réalisation soient favorables.

On a pu également noter **l'importance de la famille, des proches, du territoire où on a grandi.** L'attachement à sa famille et à ses parents l'emporte longtemps sur la famille à éventuellement construire. De même, **l'attachement au lieu de son enfance, au cercle des proches, semble prendre le pas sur le désir de découverte ou la curiosité face à l'altérité.** Les choix qui engagent l'avenir sont ainsi prioritairement faits en fonction et sous **l'influence des proches,** qui apparaissent être les principaux modèles et pourvoyeurs de conseils des jeunes. Au contraire, le monde extérieur (en particulier les institutions publiques et les médias) semble avoir bien peu de prise sur les choix personnels des jeunes. On observe une sorte de déconnection de la société, de centrage sur sa vie personnelle, sur sa sphère privée au seuil de laquelle parvient à peine la rumeur du monde, d'un monde sur lequel on n'a pas prise.

Le constat peut paraître sombre. Néanmoins, **l'offre de travail transfrontalier ne rentre pas en contradiction avec cette vision relativement pessimiste du monde.** Au contraire, **elle peut être une réponse à un ensemble d'aspirations a priori contradictoires : possibilité de se procurer de bons revenus, d'améliorer sensiblement ses conditions matérielles de vie, espace ouvert à l'initiative individuelle pour trouver une bonne place** (en jouant sur les asymétries économiques, monétaires et réglementaires des trois pays), **maintien à proximité de sa famille et de ses proches.**

Le terreau culturel alsacien étant plutôt favorable à la migration pendulaire (persistance de l'alsacien et apprentissage scolaire de l'allemand, pratiques de consommation et de loisirs en pays de Bade, rapport de familiarité certes superficiel mais corporellement bien ancré avec l'Allemagne), **il s'agit d'activer ces dispositions.** Nous proposerons un peu plus loin quelques pistes à cet effet.

L'entrée dans le monde du travail : *Schwellenangst* et moment initiatique

Le passage du monde scolaire au monde professionnel est aussi celui du passage de l'adolescence à l'âge adulte. Dans une société désormais avare de processus symboliques de reconnaissance et de rites initiatiques, l'individu change de statut social. Comme on a pu le constater durant les entretiens, l'appréhension devant l'entrée sur le marché de l'emploi est grande et la réalisation concrète de ce passage souvent difficile.

La faible qualification générale des jeunes Hauts-Rhinois, les difficultés d'orientation que rencontrent les élèves en difficultés scolaires accentuent cette « peur du seuil » entre le monde connu du foyer et de l'école et le monde inconnu de l'autonomie et de l'emploi. Spontanément, les jeunes alsaciens qui se trouvent devant cette épreuve n'ont guère envie d'en accroître la difficulté en envisageant un travail en pays germanophone. Il leur semble déjà si difficile de faire leurs preuves comme jeune professionnel dans le système français qui est plus connu.

Car le travail frontalier est une forme de migration, qui suppose toujours de payer un « droit d'entrée » dans un nouvel espace social, avec des coûts et des risques associés : coûts cognitifs (apprentissage de la langue, adaptation à d'autres codes culturels), coûts physiques (temps de déplacement, fatigue supplémentaire due à l'insécurité linguistique) coûts psychologiques (risque d'isolement, risque de n'être pas à la hauteur, fragilité accrue face à ses collègues et face au patron) ; etc.

Si la contrepartie à ce droit d'entrée est un niveau de salaire élevé, le désir de travail frontalier peut être immédiat : c'est le cas de la Suisse dont les bons salaires libellés en francs surévalués par rapport à l'euro sont une incitation puissante à dépasser toutes ces difficultés, y compris la « barrière de la langue ». Cette motivation financière est repérable dans toutes les tranches d'âge.

Mais en dehors de ce cas, on comprendra que c'est bien plutôt après l'entrée sur le marché du travail, quand les difficultés à trouver un emploi ou un emploi satisfaisant apparaissent, que la solution du travail frontalier peut devenir envisageable, et non avant, quand l'individu caresse l'espoir d'une intégration rapide sur le marché du travail local.

Le moment opportun pour promouvoir le travail frontalier

On l'aura constaté au travers des entretiens, quel que soit leur niveau de diplôme, **le processus d'orientation chez les jeunes n'est absolument pas linéaire. Leur parcours de formation est très marqué par leurs expériences propres, les ruptures scolaires ou universitaires, mais aussi les incitations du cercle des proches.**

Le besoin de « débloquer la situation » par la migration ou le travail frontalier arrive à un moment précis, une fois que l'expérience aura été faite d'une impasse ou d'une insatisfaction. Pour la plupart des jeunes, ce moment intervient après la sortie du système scolaire, voire quelques années après. C'est alors qu'une communication en faveur du travail frontalier et des dispositifs de formation/insertion adaptés peut avoir du sens et donc être positivement reçue. **Le premier public de la promotion du**

travail frontalier est donc celui des jeunes demandeurs d'emplois ou les jeunes salariés insatisfaits de leur statut ou conditions de travail.

Tant que l'individu est intégré dans le système scolaire, pris en charge par sa famille, la nécessité de trouver des ressources pour prendre le risque d'aller travailler à l'étranger ne s'impose pas, ce qui explique sans doute l'actuelle difficulté à promouvoir l'apprentissage transfrontalier vers l'Allemagne : les jeunes concernés par celui-ci ne sont pas en position de réception de ce dispositif qui n'apporte pas d'avantages immédiats (notamment financiers) et apparaît relativement difficile à mettre en œuvre (malgré de possibles effets positifs à long terme mais qui n'entrent pas encore, on l'a vu, dans le champ de conscience de l'élève ou de l'étudiant).

Quelques pistes sont néanmoins identifiables pour motiver le public des apprentis et alternants :

La période d'incertitude, de tâtonnements et de recherches qui accompagne la fin de l'enseignement général pourrait être mise à profit pour prendre du recul, gagner en autonomie et découvrir de nouveaux horizons. **Les options « découverte professionnelle » de la classe de troisième¹² pourraient être orientées vers les entreprises et emplois transfrontaliers.** Cette première approche du monde du travail outre-Rhin pourrait donner, pour certains élèves, l'impulsion nécessaire pour organiser à l'avenir, durant leur Bac Pro ou en enseignement supérieur, leur parcours d'apprenant transfrontalier.

Par la suite, « l'expérience transfrontalière » pourrait être présentée par les **organismes de formation comme un moyen socialement encadré de conquérir de nouvelles marges d'autonomie, de prendre en main sa propre existence.** La déstandardisation des processus de transition vers l'état d'adulte renforce l'importance des cheminements individuels et peut ouvrir le champ des expériences personnelles, dont celle du travail à l'étranger. **Le séjour à l'étranger, en immersion, serait ainsi une sorte d'expérience distinctive, un rite de passage qui, par une épreuve de « mise en marge », accompagnerait l'accès vers le monde adulte.** On comprend néanmoins à la lecture de ce rapport que cette proposition ne peut cependant toucher qu'une petite partie de la population concernée.

Mais pour l'une et l'autre cible, pour que le moment de la prise de conscience de la « solution frontalière » soit possible, il faut auparavant renforcer les prédispositions à la culture rhénane de l'emploi.

¹² <http://www.education.gouv.fr/cid157/la-decouverte-professionnelle-en-classe-de-troisieme.html>

Développer une culture rhénane de l'emploi

Avant de chercher à déclencher le désir de travail frontalier, il s'agit de **renforcer en amont les dispositions des individus à passer la frontière, de développer les prérequis qui permettront de réaliser plus aisément cette forme particulière de migration.**

Les entretiens recueillis par cette étude ont bien montré les potentialités offertes par l'Alsace pour acquérir cette culture rhénane mais aussi le caractère très superficiel des relations qu'ont les jeunes avec le pays de Bade et la Suisse.

Quelques pistes peuvent être proposées :

Assurer une continuité de l'apprentissage scolaire de l'allemand

Malgré l'investissement de l'Académie de Strasbourg dans l'enseignement de l'allemand (allemand renforcé et classes dites « bilingues »), on a pu observer de nombreux décrochages en collège et plus encore dans les filières professionnelles, où une seule langue vivante est souvent proposée. Le processus d'accumulation des connaissances est stoppé et les bénéficiaires de l'apprentissage précoce de l'allemand anéantis. **On ne peut préserver la continuité de l'apprentissage de l'allemand qu'en encourageant l'usage parallèle des trois langues (français, allemand, anglais), même si celles-ci ne sont pas bien maîtrisées, et en rendant en quelque sorte « l'allemand obligatoire » pour ceux qui l'ont commencé précocement, comme de nombreux jeunes l'ont demandé.**

Décrisper l'enseignement de l'allemand à l'école

En contrepartie de cette « obligation », il est nécessaire de reprendre le dossier pédagogique de l'enseignement des langues à l'école et de tenter de **combler le gouffre entre l'allemand scolaire et l'allemand tel qu'on pourrait le parler au quotidien comme travailleur ou résident étranger.** L'allemand, comme toute langue vivante, devrait être appréhendé non pas comme une matière scolaire, sujette à évaluation, contrôle et sanction, mais comme un vecteur de communication appropriable, une compétence « en plus », à la façon du permis de conduire qui permet d'élargir son rayon d'action. On pourrait aller plus loin et changer radicalement d'orientation pédagogique en supprimant les notes en allemand mais en renforçant l'intérêt de la connaissance de cette langue par des pratiques d'immersion régulières en Allemagne.

Pour les jeunes qui ont une pratique passive de l'alsacien, des dispositifs spécifiques d'apprentissage pourraient être proposés, à partir d'innovations pédagogiques, pour faciliter un éventuel transfert de compétences linguistiques.

Des recherches complémentaires sont sans doute à mener pour mieux comprendre dans quelle mesure, et comment, la pratique passive de l'alsacien peut faciliter l'apprentissage de l'allemand standard.

Favoriser les échanges avec des jeunes allemands

Trop peu d'élèves alsaciens, y compris ceux qui ont intégré les dispositifs renforcés d'enseignement de l'allemand, ont fait des voyages ou séjour en Allemagne, ont eu des « correspondants » sur une durée suffisante pour permettre une véritable découverte de l'Autre.

Le cadre du voyage scolaire en classe entière n'est certainement pas le plus propice à l'échange, le groupe de Français ayant tendance à se replier sur lui-même. Cela reste néanmoins une première étape, qui n'est que rarement mise en place¹³.

Le type d'échange à privilégier est le séjour individuel, où l'immersion est la plus complète. La proximité du Bade Wurtemberg permettrait de mettre en place des jumelages vivants, non seulement à l'école, mais aussi dans les activités extra-scolaire : clubs de sport, écoles de musique, associations de loisirs, etc. Le principe est que chaque enfant alsacien apprenant l'allemand puisse avoir un camarade de son âge dans une famille d'accueil badoise où il puisse passer, selon son âge, une ou plusieurs journées.

L'intérêt des Badois comme des Allemands en général pour la culture française devenant de plus en plus faible, il faudra sans doute se résoudre à dépasser le modèle de « l'échange traditionnel » entre élèves scolarisés pour inventer des nouvelles formes de séjour et de communication. Les moyens numériques et les espaces de socialisation en ligne peuvent être des supports intéressants pour soutenir ces échanges (webcam en environnement scolaire ou associatif, truchement des jeux vidéo en ligne, etc.)

Une présence médiatique des régions du Rhin supérieur

La visibilité des voisins ou celle du Rhin supérieur comme territoire de vie est trop faible dans les médias régionaux des trois pays. Le constat avait déjà été fait en 2003 par le XIXème Congrès tripartite du Rhin supérieur mais les préconisations issues des

¹³ Le CESE préconise de mieux utiliser le dispositif communautaire Comenius (devenu depuis Erasmus +) et de développer dès le plus jeune âge un apprentissage de la mobilité » en relançant les classes de découverte, développant les séjours à l'étranger quels que soient les établissements et les filières considérés, développant les échanges entre professeurs au niveau européen. (Bernardin, 2011, p. 5)

différents groupes d'études n'ont guère été suivies d'effets (Regio Basiliensis, 2003 et 2004).

On l'a vu, **les jeunes sont peu consommateurs de médias d'information, il est néanmoins possible de les toucher indirectement par leurs parents**, les adultes desquels ils sont proches. **L'enjeu d'une meilleure médiatisation du Rhin supérieur en général et de ses différents marchés du travail en particulier n'est pas de fournir directement de l'information pratique mais de construire un cadre mental où la mobilité professionnelle pourrait être une possibilité**, une possibilité discutée dans les interactions familiales et amicales où se jouent, comme nous l'avons vu, les choix d'orientation.

Promouvoir le travail, les formations et l'apprentissage transfrontaliers

Comme l'observait en 2011 le rapport du Conseil Economique, Social et Environnemental concernant la mobilité en général des jeunes, « compte tenu de la diversité des dispositifs et des intervenants, la dispersion des informations est aujourd'hui l'un des obstacles majeurs à une bonne connaissance des jeunes et de leurs familles des possibilités de mobilité ». Le CESE recommande la création d'un dispositif unique d'informations dédiées à la mobilité, sous la forme d'un site internet (Bernardin, 2011 p. 5 et p. 28-29).

Dans le même ordre d'idées, **un site web concernant la mobilité frontalière dans le Rhin supérieur** a toute sa pertinence. Mais une simple plate-forme qui **centralise les informations disponibles** ne suffira pas à susciter le désir de mobilité ni même à encourager celles et ceux qui l'envisagent.

Il devra intégrer également des **témoignages de jeunes** (par exemple sous forme de courtes séquences vidéos) ayant vécu cette expérience, avec une description précise de ce qui s'est passé (réussites et difficultés), **des annonces d'employeurs** qui présentent précisément leurs attentes (en particulier le type de formation et le niveau de langue demandés), **des conseils d'accompagnateurs en mobilité transfrontalière et de formateurs** en langue et en communication interculturelle.

Ce site devra aussi très facilement permettre un **contact humain rapide et direct vers des conseillers compétents** (conseiller Eures-T, agents Pôle-emploi ou BBA et service de placement transfrontalier, responsables du CFAU Alsace, conseillers de Missions Locales spécialistes du transfrontalier, etc.)

Parallèlement, des actions de promotions de la mobilité transfrontalière pourront être organisées par des groupes de pairs ayant déjà effectué une expérience de mobilité. « Pour démontrer que la mobilité fait partie « du champ des possibles » et lever les appréhensions de chacun, **rien ne vaut l'échange avec des jeunes ayant eux-mêmes**

vécu des expériences réussies » comme l'avance fort justement le rapport Bernardin du CESE. Une des principales demandes relevées durant les entretiens a été de pouvoir bénéficier de « retour d'expériences » d'autres jeunes.

Une information et une mobilisation plus soutenues des conseillers en contact avec les jeunes (Pôle emploi, CIO, Missions locales, etc.) est nécessaire, de façon à ce que la proposition du travail frontalier devienne pour eux un « réflexe ». Pour ce faire, une formation spécifique au transfrontalier pourrait leur être systématique proposée, assurée par des médiateurs interculturels qui connaissent bien les attentes et réticences des jeunes alsaciens comme celle des employeurs suisses et allemands, et qui puissent bien informer des dispositifs disponibles.

Plutôt que disperser l'action publique dans des dispositifs de formation expérimentaux et sans lendemain, il est sans doute préférable de **généraliser les dispositifs existants et qui ont fait leur preuve, de « monter en puissance »** afin d'obtenir un effet d'entraînement sur cette question de la formation et du travail frontaliers. Le « bouche à oreille » étant le principal prescripteur en ce qui concerne l'orientation professionnelle, une telle critique de jeunes concernés par l'expérience frontalière doit être atteinte.

Il s'agit également d'**articuler de manière plus opérationnelle les initiatives régionales** (conseil d'Alsace, Baden-Württemberg), **transfrontalières** (certificat Euregio, accord-cadre relatif à l'apprentissage transfrontalier dans le Rhin supérieur dit « accord de Saint-Louis »), **nationales** (« the job of my live » en Allemagne) **et européennes** (mobiPro-EU) pour les rendre visibles et accessibles au premier public concerné : les jeunes.

Enfin, la **mise en place de cours de langues adaptés, également accessible aux débutants et faux-débutants**, au plus près des réalités des métiers et des environnements de travail, pourrait être encouragée, les jeunes se plaignant de la difficulté actuelle de reprendre au moment opportun, l'apprentissage de l'allemand. Ces cours pourraient aussi s'appuyer explicitement, dans la mesure du possible, sur la mobilisation des proches germanophones de l'apprenant.

On a noté la faible qualification des jeunes alsaciens et leurs difficultés d'orientation. Pourquoi ne pas tenter de dépasser ces difficultés structurelles en s'appuyant sur le transfrontalier ? Transformer cette faiblesse en force suppose de bien communiquer sur les métiers, les salaires, les conditions de travail et les perspectives de carrières en Allemagne. Il s'agit de faire un peu rêver pour mettre en mouvement et consentir au coût que représente l'acquisition perfectionnement d'une langue étrangère. **Plutôt que de culpabiliser les jeunes alsaciens de ne pas chercher du travail en Allemagne, mieux vaut les séduire, ce qui, finalement, incombe prioritairement aux entreprises allemandes elles-mêmes.**

S'assurer l'investissement des entreprises allemandes

Ayant constaté une bonne perception de l'Allemagne par les jeunes alsaciens, on ne peut que souligner l'importance de l'engagement des entreprises badoises (en particulier celles du *Mittelstand*) pour les attirer. **La conviction qu'un travail transfrontalier est possible et souhaitable ne peut être communiquée seulement par les organismes de placement et les institutions publiques alsaciennes : il faut que les jeunes sentent une véritable demande de la part des entreprises allemandes.**

Cette politique demandera des efforts en communication et sans doute quelques concessions de la part des employeurs allemands pour accueillir et achever de former des jeunes salariés alsaciens, ainsi que les garder face à la concurrence des employeurs suisses:

- mieux comprendre et accepter le système éducatif français,
- reconnaître les diplômes français et permettre à leur titulaire de bénéficier de la *Weiterbildung* allemande,
- aménager la question du contenu des stages et de leurs durées,
- mieux communiquer au sujet du niveau de langue exigé,
- payer les formations et les cours de langue, ou aménagement des postes de travail avec une part du temps de travail consacré à la formation linguistique,
- trouver des solutions concernant le transport et le logement,
- former les tuteurs d'entreprise aux relations interculturelles,
- mieux informer les jeunes alsaciens sur les salaires, conditions de travail,
- valoriser des perspectives de carrières

Une fois ces capacités d'accueil renforcées, devant la très faible connaissance des jeunes concernant le marché du travail allemand, **une politique de communication** en faveur du travail transfrontalier en pays de Bade pourrait être envisagée **en prenant appui sur la bonne image** (encore peu conscientisée) **de cette région : excellence technologique** (et pas seulement les voitures), **culture du travail bien fait, bonnes conditions de travail, qualité de vie**. Cette campagne de communication pourra aussi aborder les salaires allemands, les accords de branches, l'introduction du salaire minimum, le droit du travail, les perspectives d'avancement, de carrières, de formation continue.

En complément de cette campagne de communication, la relation directe entre employeurs, formateurs et jeunes est irremplaçable. On pourrait former **des facilitateurs ou conseillers transfrontaliers qui auraient pour principale mission de faire le lien entre entreprises allemandes et lieux de formations alsaciens en fonction des besoins et des caractéristiques des uns et des autres**. Le Groupe d'experts Formation professionnelle de la Conférence du Rhin Supérieur a bien identifié tous les obstacles réglementaires ou organisationnels qui rendent difficiles l'insertion dans le dispositif de l'apprentissage transfrontalier (cf. *FragenKatalog*). Dans l'attente de leur résolution institutionnelle, des médiateurs bien formés et motivés peuvent ainsi contribuer à aplanir les difficultés au cas par cas et contribuer ainsi, par leur retour d'expérience, à définir progressivement un cadre général plus propice à la formation et à l'emploi frontalier.

Si le travail culturel de fond en faveur d'une culture de l'emploi rhénane doit être continué et amplifié en Alsace (enseignement continu de l'allemand, encouragement des échanges avec des enfants et jeunes de Bade et de Suisse, généralisation des dispositifs permettant d'acquérir des compétences linguistiques et interculturelles), la « balle est dans le camp » des employeurs allemands : pour les jeunes alsaciens d'aujourd'hui, c'est la perspective d'un travail épanouissant et correctement rémunéré qui apparaît comme le premier incitateur à passer la frontière et à accepter les investissements personnels supplémentaires que ce franchissement suppose.

Le premier levier pour développer le travail frontalier reste la motivation des salariés et celle-ci repose d'abord sur des considérations très pragmatiques : le niveau de salaire en apprentissage et à l'issue de la formation, le gain en termes d'employabilité et d'expérience internationale, la prise en charge des surcoûts induits par le caractère frontalier de l'activité.

Aux pouvoirs publics et à la société civile alsacienne d'aider les entrepreneurs allemands à mobiliser le potentiel transfrontalier des jeunes alsaciens, notamment au plan économique, les obstacles culturels et linguistiques à la mobilité frontalière chez les jeunes ne paraissant pas indépassables.